

Interventions 2

Michel Houellebecq

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Michel Houellebecq
Interventions 2

traces

**MICHEL
HOUELLEBECQ**

Flammarion

Michel Houellebecq

Interventions 2
traces

Flammarion

© Michel Houellebecq et Flammarion, 2009
ISBN : 978-2-0812-1757-7

Avant-propos

Isomorphe à l'homme, le roman devrait normalement pouvoir tout en contenir. C'est à tort par exemple qu'on s'imagine les êtres humains menant une existence purement matérielle. Parallèlement en quelque sorte à leur vie, ils ne cessent de se poser des questions qu'il faut bien – faute d'un meilleur terme – qualifier de *philosophiques*. J'ai observé ce trait dans toutes les classes de la société, y compris les plus humbles, et jusqu'aux plus élevées. La douleur physique, la maladie même, la faim sont incapables de faire taire totalement cette interrogation existentielle. Le phénomène m'a toujours troublé, et plus encore la méconnaissance qu'on en a ; cela contraste si vivement avec le réalisme cynique qui est de mode, depuis quelques siècles, lorsqu'on souhaite parler de l'humanité.

Les « réflexions théoriques » m'apparaissent ainsi comme un matériau romanesque aussi bon qu'un autre, et meilleur que beaucoup d'autres. Il en est de même des discussions, des entretiens, des débats... Il en est encore plus évidemment de même de la critique littéraire, artistique ou musicale. Tout devrait pouvoir se transformer en un livre unique, que l'on écrirait jusqu'aux approches de la mort ; cela me paraît une manière de vivre raisonnable, heureuse, et peut-être même envisageable en pratique – à peu de choses près. La seule chose en réalité qui me paraisse vraiment difficile à intégrer dans un roman, c'est la poésie. Je ne dis pas que ce soit impossible, je dis que ça me paraît très difficile. Il y a la poésie, il y a la vie ; entre les deux il y a des ressemblances, sans plus.

Le point commun le plus évident aux textes réunis ici est qu'on m'a demandé de les écrire ; du moins, on m'a demandé d'écrire quelque chose. Ils ont donc été publiés, dans différents périodiques, puis sont devenus introuvables. Conformément à ce que je viens de dire, j'aurais pu envisager de les recycler dans un roman. J'ai essayé, mais je n'y suis que rarement parvenu ; pourtant, je continue à tenir à ces textes. C'est, en somme, la raison d'être de cette publication.

M.H., 2008.

Jacques Prévert est un con

Cet article est paru dans le numéro 22 (juillet 1992) des Lettres françaises, réédité dans Interventions, Flammarion, 1998.

Jacques Prévert est quelqu'un dont on apprend des poèmes à l'école. Il en ressort qu'il aimait les fleurs, les oiseaux, les quartiers du vieux Paris, etc. L'amour lui paraissait s'épanouir dans une ambiance de liberté ; plus généralement, il était *plutôt pour* la liberté. Il portait une casquette et fumait des Gauloises ; on le confond parfois avec Jean Gabin. D'ailleurs c'est lui qui a écrit le scénario de *Quai des brumes*, des *Portes de la nuit*, etc. Il a aussi écrit le scénario des *Enfants du paradis*, considéré comme son chef-d'œuvre. Tout cela fait beaucoup de bonnes raisons pour détester Jacques Prévert ; surtout si on lit les scénarios jamais tournés qu'Antonin Artaud écrivait à la même époque. Il est affligeant de constater que ce répugnant *réalisme poétique*, dont Prévert fut l'artisan principal, continue à faire des ravages, et qu'on pense faire un compliment à Leos Carax en l'y rattachant (de la même manière Rohmer serait sans doute un nouveau Guityry, etc.) Le cinéma français ne s'est en fait jamais relevé de l'avènement du parlant ; il finira par en crever, et ce n'est pas plus mal.

Après-guerre, à peu près à la même époque que Jean-Paul Sartre, Jacques Prévert a eu un succès énorme ; on est malgré soi frappé par l'optimisme de cette génération. Aujourd'hui, le penseur le plus influent, ce serait plutôt Cioran. À l'époque on écoutait Vian, Brassens... Amoureux qui se bécotent sur les bancs publics, baby-boom, construction massive de HLM pour loger tout ce monde-là. Beaucoup d'optimisme, de foi en l'avenir, et un peu de connerie. À l'évidence, nous sommes devenus beaucoup plus intelligents.

Avec les intellectuels, Prévert a eu moins de chance. Ses poèmes regorgent pourtant de ces jeux de mots stupides qui plaisent tellement chez Bobby Lapointe ; mais il est vrai que la chanson est comme on dit un *genre mineur*, et que l'intellectuel, lui aussi, doit se détendre. Quand on aborde le texte écrit, son vrai gagne-pain, il devient impitoyable. Et le « travail du texte », chez Prévert, reste embryonnaire : il écrit avec limpidité et un vrai naturel, parfois même avec émotion ; il ne s'intéresse ni à l'écriture, ni à l'impossibilité d'écrire ; sa grande source d'inspiration, ce serait plutôt la vie. Il a donc, pour l'essentiel, échappé

aux thèses de troisième cycle. Aujourd'hui cependant il entre à la Pléiade, ce qui constitue une seconde mort. Son œuvre est là, complète et figée. C'est une excellente occasion de s'interroger : pourquoi la poésie de Jacques Prévert est-elle si médiocre, à tel point qu'on éprouve parfois une sorte de honte à la lire ? L'explication classique (parce que son écriture « manque de rigueur ») est tout à fait fautive ; à travers ses jeux de mots, son rythme léger et limpide, Prévert exprime en réalité parfaitement sa conception du monde. La forme est cohérente avec le fond, ce qui est bien le maximum qu'on puisse exiger d'une forme. D'ailleurs quand un poète s'immerge à ce point dans la vie, dans la vie réelle de son époque, ce serait lui faire injure que de le juger suivant des critères purement stylistiques. Si Jacques Prévert écrit, c'est qu'il a quelque chose à dire ; c'est tout à son honneur. Malheureusement, ce qu'il a à dire est d'une stupidité sans bornes ; on en a parfois la nausée. Il y a des jolies filles nues, des bourgeois qui saignent comme des cochons quand on les égorge. Les enfants sont d'une immoralité sympathique, les voyous sont séduisants et virils, les jolies filles nues donnent leur corps aux voyous ; les bourgeois sont vieux, obèses, impuissants, décorés de la Légion d'honneur et leurs femmes sont frigides ; les curés sont de répugnantes vieilles chenilles qui ont inventé le péché pour nous empêcher de vivre. On connaît tout cela ; on peut préférer Baudelaire. Ou même Karl Marx, qui, au moins, ne se trompe pas de cible lorsqu'il écrit que « le triomphe de la bourgeoisie a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque et de la sentimentalité à quatre sous dans les eaux glacées du calcul égoïste¹ ». L'intelligence n'aide en rien à écrire de bons poèmes ; elle peut cependant éviter d'en écrire de mauvais. Si Jacques Prévert est un mauvais poète, c'est avant tout parce que sa vision du monde est plate, superficielle et fautive. Elle était déjà fautive de son temps ; aujourd'hui sa nullité apparaît avec éclat, à tel point que l'œuvre entière semble le développement d'un gigantesque cliché. Sur le plan philosophique et politique, Jacques Prévert est avant tout un libertaire ; c'est-à-dire, fondamentalement, un imbécile.

Les « eaux glacées du calcul égoïste », nous y barbotons maintenant depuis notre plus tendre enfance. On peut s'en accommoder, essayer d'y survivre ; on peut aussi se laisser couler. Mais ce qu'il est impossible d'imaginer, c'est que la libération des puissances du désir soit à elle seule susceptible d'amener un réchauffement. L'anecdote veut que ce soit Robespierre qui ait insisté pour ajouter le mot « fraternité » à la devise de la République ; nous sommes aujourd'hui en mesure d'apprécier pleinement cette anecdote. Prévert se voyait certainement comme un partisan de la fraternité ; mais Robespierre n'était pas, loin de là, un adversaire de la vertu.

Le Mirage, de Jean-Claude Guiguet

Cet article est paru dans le numéro 27 (décembre 1992) des Lettres françaises, réédité dans Interventions, Flammarion, 1998.

Une famille de la bourgeoisie cultivée au bord du lac Léman. Musique classique, séquences brèves intensément dialoguées, plans de coupe sur le lac ; tout cela peut donner une impression de *déjà vu*. Le fait que la fille fasse de la peinture accentue notre inquiétude. Mais non, il ne s'agit pas du vingt-cinquième clone d'Éric Rohmer. Il s'agit, bizarrement, de bien plus.

Quand un film juxtapose constamment l'exaspérant et le magique, il est rare que le magique finisse par l'emporter ; c'est pourtant ce qui se produit ici. Les acteurs, assez approximatifs, ont bien du mal à interpréter un texte trop visiblement écrit, qui frôle parfois le ridicule. On dira qu'ils ne trouvent pas le ton juste ; ce n'est peut-être pas entièrement de leur faute. Quel est le ton juste pour une phrase telle que : « Le beau temps est de la partie » ? Seule la mère, Louise Marleau, est parfaite de bout en bout, et c'est sans doute son magnifique monologue amoureux (une chose étonnante, au cinéma, le monologue amoureux) qui nous fait basculer dans une adhésion sans réserves. On peut bien pardonner certains dialogues douteux, certaines ponctuations musicales un peu lourdes ; tout cela passerait d'ailleurs inaperçu dans un film ordinaire.

À partir d'un thème d'une tragique simplicité (c'est le printemps et il fait beau ; une femme d'une cinquantaine d'années aspire à vivre une dernière passion charnelle ; mais si la nature est belle, elle est également cruelle), Jean-Claude Guiguet a pris le risque maximal : celui de la perfection formelle. Aussi loin de l'effet clip-pub que du réalisme crachotant, très loin également de l'expérimental arbitraire ; il n'y a dans ce film d'autre recherche que celle de la beauté pure. Le découpage en séquences, classique, épuré, d'une tendre audace, trouve son exacte correspondance dans l'impeccable géométrie des cadrages. Tout cela précis, sobre, architecturé comme les facettes d'un diamant : une œuvre rare. Il est rare aussi de voir un film où la lumière s'accorde à la tonalité émotionnelle des scènes avec tant d'intelligence. L'éclairage et la décoration des scènes d'intérieur sont d'une justesse profonde, d'un tact infini ; ils restent à l'arrière-plan, comme un accompagnement orchestral discret et dense. Ce n'est que dans les

scènes d'extérieur, dans ces prairies ensoleillées qui bordent le lac, que la lumière fait irruption, vient jouer un rôle central ; et cela aussi est parfaitement conforme au propos du film. Luminosité charnelle et terrible des visages. Masque chatoyant de la nature, qui dissimule on le sait bien un grouillement sordide, masque impossible à arracher cependant : jamais, soit dit en passant, l'esprit de Thomas Mann n'a été saisi avec une telle profondeur. Nous n'avons rien de bon à attendre du soleil ; mais les êtres humains peuvent peut-être, dans une certaine mesure, arriver à s'aimer. Je ne me souviens pas d'avoir entendu une mère dire : « Je t'aime » à sa fille de manière aussi convaincante ; dans aucun film, jamais.

Avec violence, avec nostalgie, presque avec douleur, *Le Mirage* se veut un film cultivé, un film *européen* ; et bizarrement il y parvient, joignant une profondeur, un sens de la fissure authentiquement germaniques à une luminosité, une clarté classique de l'exposition profondément françaises. Un film rare, vraiment.

Approches du désarroi

« Je me bats contre des idées dont je ne suis même pas sûr qu'elles existent. »

(Antoine Waechter)

D'abord paru dans Genius Loci (La Différence, 1992), ce texte a été repris dans Dix (Les Inrockuptibles/Grasset, 1997), dans Interventions, Flammarion, 1998, et dans Rester vivant et autres textes, Libro, 1999.

L'architecture contemporaine comme vecteur d'accélération des déplacements

Le grand public, on le sait, n'aime pas l'art contemporain. Cette constatation triviale recouvre en fait deux attitudes opposées. Traversant par hasard un lieu où sont exposées des pièces de peinture ou de sculpture contemporaines, le passant moyen s'arrêtera devant les œuvres présentées, fût-ce pour s'en moquer. Son attitude oscillera entre l'amusement ironique et le ricanement pur et simple ; dans tous les cas, il sera sensible à une certaine dimension de *dérision* ; l'insignifiance même de ce qui lui est présenté sera pour lui un gage rassurant d'innocuité ; il aura certes *perdu du temps*, mais de manière, au fond, pas si désagréable.

Placé cette fois dans une architecture contemporaine, le même passant aura beaucoup moins envie de rire. Dans des conditions favorables (tard le soir, ou sur fond de sirènes de police), on observera un phénomène nettement caractérisé d'*angoisse*, avec accélération de l'ensemble des sécrétions organiques. Dans tous les cas, l'ensemble fonctionnel constitué par les organes de la vision et les membres locomoteurs connaîtra une importante montée en régime.

Ainsi en est-il lorsqu'un car de touristes, égaré par le laci d'une signalisation exotique, dépose son chargement dans le quartier des banques de Ségovie, ou le centre d'affaires de Barcelone. Plongés dans leur univers habituel d'acier, de verre et de signaux, les visiteurs retrouvent aussitôt la démarche rapide, le regard fonctionnel et orienté qui correspondent à l'environnement proposé. Progressant

entre les pictogrammes et les signalisations écrites, ils ne tardent pas à atteindre le quartier de la cathédrale, le cœur historique de la ville. Aussitôt, leur démarche se ralentit ; le mouvement de leurs yeux acquiert quelque chose d'aléatoire, presque d'erratique. Une certaine stupéfaction hébétée se lit sur leur visage (phénomène d'ouverture de la bouche, typique chez les Américains). À l'évidence ils se sentent en présence d'objets visuels inhabituels, complexes, difficiles à décrypter. Bien vite cependant, des messages apparaissent sur les murs ; par la grâce de l'office du tourisme, des repères historico-culturels se mettent en place ; nos voyageurs peuvent alors sortir leurs caméscopes pour inscrire la mémoire de leurs déplacements dans un parcours culturel *orienté*.

L'architecture contemporaine est une architecture *modeste* ; elle ne manifeste sa présence autonome, sa présence en tant qu'architecture que par de discrets *clins d'œil* – en général des micromessages publicitaires sur ses propres techniques de fabrication (il est par exemple d'usage d'assurer une très bonne visibilité aux machineries d'ascenseur, ainsi qu'au nom de la firme responsable de leur conception).

L'architecture contemporaine est une architecture *fonctionnelle* ; les questions esthétiques la concernant ont du reste depuis longtemps été éradiquées par la formule : « Ce qui est fonctionnel est forcément beau ». Parti pris surprenant, que le spectacle de la nature contredit en permanence, incitant plutôt à voir la beauté comme une sorte de *revanche sur la raison*. Si les formes de la nature plaisent à l'œil c'est souvent qu'elles ne servent à rien, qu'elles ne répondent à aucun critère d'efficacité perceptible. Elles se reproduisent avec luxuriance, avec richesse, mues apparemment par une force interne qu'on peut qualifier par le pur désir d'être, le simple désir de se reproduire ; force à vrai dire peu compréhensible (il suffit de penser à l'inventivité burlesque et un peu répugnante du monde animal) ; force qui n'en est pas moins d'une évidence étouffante. Certaines formes de la nature inanimée (cristaux, nuages, réseaux hydrographiques) paraissent il est vrai obéir à un critère d'optimalité thermodynamique ; mais ce sont justement les plus complexes, les plus ramifiées. Elles n'évoquent en rien le fonctionnement d'une machine rationnelle, mais bien plutôt le bouillonnement chaotique d'un *processus*.

Atteignant son propre optimum dans la constitution de lieux tellement fonctionnels qu'ils en deviennent invisibles, l'architecture contemporaine est une architecture *transparente*. Devant permettre une circulation rapide des individus et des marchandises, elle tend à réduire l'espace à sa dimension purement géométrique. Destinée à être traversée par une succession ininterrompue de messages textuels,

visuels et iconiques, elle doit leur assurer une lisibilité maximale (seul un lieu parfaitement transparent est susceptible d'assurer une conductibilité totale de l'information). Soumis à la dure loi du consensus, les seuls messages permanents qu'elle s'autorisera seront cantonnés à un rôle d'information objective. Ainsi, le contenu de ces immenses panneaux qui bordent les parcours autoroutiers a fait l'objet d'une étude préalable fouillée. De nombreux sondages ont été réalisés, afin d'éviter de choquer telle ou telle catégorie d'utilisateurs ; des psychosociologues ont été consultés, ainsi que des spécialistes de la sécurité routière ; tout cela pour aboutir à des indications du style : « Auxerre », ou : « Les lacs ».

La gare Montparnasse développe une architecture transparente et non mystérieuse, établit une distance nécessaire et suffisante entre écrans vidéo d'information horaire et bornes électroniques de réservation, organise avec une redondance adéquate le fléchage des quais de départ-arrivée ; ainsi permet-elle à l'individu occidental d'intelligence moyenne ou supérieure de réaliser son objectif de déplacement en minimisant le frottement, l'incertitude, le temps perdu. Plus généralement, toute l'architecture contemporaine doit être considérée comme un immense dispositif d'accélération et de rationalisation des déplacements humains ; son point idéal, à cet égard, serait le système d'échangeur d'autoroutes qu'on peut observer au voisinage de Fontainebleau-Melun Sud.

C'est ainsi également que l'ensemble architectural connu sous le nom de « La Défense » peut être lu comme un pur dispositif productiviste, un dispositif d'accroissement de la productivité individuelle. Cette vision paranoïde a beau être localement exacte, elle est incapable de rendre compte de l'uniformité des réponses architecturales proposées à la diversité des besoins sociaux (hypermarchés, boîtes de nuit, immeubles de bureaux, centres culturels et sportifs). On progressera par contre en considérant que nous vivons non seulement dans une économie de marché, mais plus généralement dans une *société de marché*, c'est-à-dire un espace de civilisation où l'ensemble des rapports humains, et pareillement l'ensemble des rapports de l'homme au monde, sont médiatisés par le biais d'un calcul numérique simple faisant intervenir l'attractivité, la nouveauté et le rapport qualité-prix. Dans cette logique, qui recouvre aussi bien les relations érotiques, amoureuses, professionnelles que les comportements d'achat proprement dits, il s'agit de faciliter la mise en place multiple de rapports relationnels rapidement renouvelés (entre consommateurs et produits, entre employés et entreprises, entre amants), donc de promouvoir une fluidité consumériste basée sur une éthique de la responsabilité, de la transparence et du libre choix.

Construire des rayonnages

L'architecture contemporaine se dote donc implicitement d'un programme simple, qu'on peut résumer ainsi : *construire les rayonnages de l'hypermarché social*. Elle y parvient d'une part en manifestant une totale fidélité à l'esthétique du casier, d'autre part en privilégiant l'emploi de matériaux à granulométrie faible ou nulle (métal, verre, matières plastiques). L'emploi de surfaces réfléchissantes ou transparentes permettra en outre une seyante démultiplication des présentoirs. Il s'agit dans tous les cas de créer des espaces polymorphes, indifférents, modulables (le même processus est d'ailleurs à l'œuvre dans la décoration intérieure : aménager un appartement en cette fin de siècle, c'est essentiellement abattre les murs pour les remplacer par des cloisons mobiles – qui seront en fait peu déplacées, parce qu'il n'y a aucune raison de les déplacer ; mais l'essentiel est que la possibilité de déplacement existe, qu'un degré de liberté supplémentaire ait été créé – et supprimer les éléments de décoration fixe : les murs seront blancs, les meubles translucides). Il s'agit de créer des espaces neutres où pourront se déployer librement les messages informatifs-publicitaires générés par le fonctionnement social, et qui par ailleurs le constituent. Car que produisent ces employés et ces cadres, à La Défense rassemblés ? À proprement parler, rien ; le processus de production matérielle leur est même devenu parfaitement opaque. Des informations numériques leur sont transmises sur les objets du monde. Ces informations sont la matière première de statistiques, calculs ; des modèles sont élaborés, des graphes de décision sont produits ; en bout de chaîne des décisions sont prises, de nouvelles informations sont réinjectées dans le corps social. Ainsi, la chair du monde est remplacée par son image numérisée ; l'être des choses est supplanté par le graphique de ses variations. Polyvalents, neutres et modulaires, les lieux modernes s'adaptent à l'infinité de messages auxquels ils doivent servir de support. Ils ne peuvent s'autoriser à délivrer une signification autonome, à évoquer une ambiance particulière ; ils ne peuvent ainsi avoir ni beauté, ni poésie, ni plus généralement aucun caractère propre. Dépouillés de tout caractère individuel et permanent, et à cette condition, ils seront prêts à accueillir l'indéfinie pulsation du transitoire.

Mobiles, ouverts à la transformation, disponibles, les employés modernes subissent un processus de dépersonnalisation analogue. Les techniques d'apprentissage du changement popularisées par les ateliers « New Age » se donnent pour objectif de créer des individus indéfiniment mutables, débarrassés de toute rigidité intellectuelle ou

émotionnelle. Libéré des entraves que constituaient les appartenances, les fidélités, les codes de comportement rigides, l'individu moderne est ainsi prêt à prendre place dans un système de transactions généralisées au sein duquel il est devenu possible de lui attribuer, de manière univoque et non ambiguë, une *valeur d'échange*.

Simplifier les calculs

La numérisation progressive du fonctionnement microsociologique, déjà bien avancée aux États-Unis, avait pris un retard notable en Europe occidentale, comme en témoignent les romans de Marcel Proust. Il fallut plusieurs décennies pour parvenir à l'apurement complet des significations symboliques surajoutées aux différentes professions, que celles-ci soient laudatives (église, enseignement) ou dépréciatives (publicité, prostitution). À l'issue de ce processus de décantation il devint possible d'établir une hiérarchie précise entre les statuts sociaux sur la base de deux critères numériques simples : le revenu annuel, le nombre d'heures travaillées.

Sur le plan amoureux, les paramètres de l'échange sexuel étaient eux aussi longtemps demeurés tributaires d'un système de description lyrique, impressionniste, peu fiable. C'est encore une fois des États-Unis d'Amérique que devait venir la première tentative sérieuse de définition de standards. Basée sur des critères simples et objectivement vérifiables (âge – taille – poids – mensurations hanches – taille – poitrine pour les femmes ; âge – taille – poids – mensurations du sexe en érection pour les hommes), elle fut d'abord popularisée par l'industrie porno, bientôt relayée par les magazines féminins. Si la hiérarchie économique simplifiée fit longtemps l'objet d'oppositions sporadiques (mouvements en faveur de la « justice sociale »), il est à noter que la hiérarchie érotique, perçue comme plus naturelle, fut rapidement intériorisée et fit d'emblée l'objet d'un large consensus.

Dorénavant aptes à se définir eux-mêmes par une collection brève de paramètres numériques, libérés des pensées de l'Être qui avaient longtemps entravé la fluidité de leurs mouvements mentaux, les êtres humains occidentaux – du moins les plus jeunes – furent ainsi en mesure de s'adapter aux mutations technologiques qui traversaient leurs sociétés, mutations qui entraînaient à leur suite d'amples transformations économiques, psychologiques et sociales.

Une brève histoire de l'information

Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, la simulation des trajectoires de missiles à moyenne et longue portée, comme la modélisation des réactions fissiles à l'intérieur du noyau atomique, firent sentir le besoin de moyens de calcul algorithmiques et numériques d'une puissance accrue. Grâce en partie aux travaux théoriques de John von Neumann, les premiers ordinateurs virent le jour.

À cette époque, les travaux de bureau se caractérisaient par une standardisation et une rationalisation bien moins avancées que celles qui prévalaient dans la production industrielle. L'application des premiers ordinateurs aux tâches de gestion se traduisit immédiatement par la disparition de toute liberté et de toute souplesse dans la mise en œuvre des procédures – en somme, par une prolétarianisation brutale de la classe des employés.

Ces mêmes années, avec un retard comique, la littérature européenne se trouva confrontée à un nouvel outil : la *machine à écrire*. Le travail indéfini et multiple sur le manuscrit (avec ses rajouts, ses renvois, ses apostilles) disparut au profit d'une écriture plus linéaire et plus plate ; il y eut de fait alignement sur les normes du roman policier et du journalisme américains (apparition du mythe Underwood-succès d'Hemingway). Cette dégradation de l'image de la littérature entraîna nombre de jeunes gens dotés d'un tempérament « créatif » à se diriger vers les voies plus gratifiantes du cinéma et de la chanson (voies à terme sans issue ; en effet, l'industrie du divertissement américaine devait peu après entamer son travail de destruction des industries du divertissement locales – travail que nous voyons s'achever aujourd'hui).

L'apparition soudaine du micro-ordinateur, au début des années 80, peut apparaître comme une sorte d'accident historique ; ne correspondant à aucune nécessité économique, elle est en effet inexplicable en dehors de considérations telles que les progrès dans la régulation des courants faibles et la gravure fine du silicium. De manière inattendue, les employés de bureau et cadres moyens se trouvèrent en possession d'un outil puissant, d'utilisation aisée, qui leur permettait de reprendre le contrôle – de fait, sinon de droit – sur les principaux éléments de leur travail. Une lutte sourde, mal connue, se déroula pendant plusieurs années entre les directions informatiques et les utilisateurs « de base », parfois épaulés par des équipes de micro-informaticiens passionnés. Le plus étonnant est que progressivement, prenant conscience du coût et de la faible efficacité de l'informatique lourde, alors que la production en grande série permettait l'apparition

de matériels et de logiciels bureautiques fiables et bon marché, les directions générales basculèrent dans le camp de la micro-informatique.

Pour l'écrivain, le micro-ordinateur fut une libération inespérée : on ne retrouvait pas vraiment la souplesse et l'agrément du manuscrit, mais il redevenait possible, quand même, de se livrer à un travail sérieux sur un texte. Ces mêmes années, différents indices donnèrent à penser que la littérature pourrait retrouver une partie de son prestige antérieur – moins d'ailleurs par ses mérites propres que par auto-effacement d'activités rivales. Rock et cinéma, soumis au formidable pouvoir de nivellement de la télévision, perdirent peu à peu de leur magie. Les distinctions antérieures entre films, clips, actualités, publicité, témoignages humains, reportages tendirent à s'effacer au profit d'une notion de spectacle généralisé.

L'apparition des fibres optiques, l'accord industriel sur le protocole TCP-IP permirent dès le début des années 90 l'apparition de réseaux intra, puis interentreprises. Redevenu un simple poste de travail au sein de systèmes client-serveur fiabilisés, le micro-ordinateur perdit toute capacité de traitement autonome. Il y eut de fait renormalisation des procédures au sein de systèmes de traitement de l'information plus mobiles, plus transversaux, plus efficaces.

Omniprésents dans les entreprises, les micro-ordinateurs avaient échoué sur le marché domestique pour des raisons depuis clairement analysées (prix encore élevé, manque d'utilité réelle, difficultés d'utilisation en position allongée). La fin des années 90 vit l'apparition des premiers terminaux passifs d'accès Internet ; dépourvus en eux-mêmes d'intelligence comme de mémoire, donc d'un très faible coût de production unitaire, ils étaient conçus pour permettre l'accès aux gigantesques bases de données constituées par l'industrie américaine du divertissement. Munis d'un dispositif de télépaiement enfin sécurisé (officiellement tout du moins), esthétiques et légers, ils devaient s'imposer rapidement comme un standard, remplaçant à la fois le téléphone portable, le Minitel et la commande à distance des téléviseurs classiques.

De manière inattendue, le livre devait constituer un pôle de résistance vivace. Des tentatives de stockage d'œuvres sur serveur Internet eurent lieu ; leur succès demeura confidentiel, limité aux encyclopédies et ouvrages de référence. Au bout de quelques années, l'industrie dut en convenir : plus pratique, plus attrayant et plus maniable, l'objet-livre gardait la faveur du public. Or tout livre, une fois acheté, devenait un instrument de déconnexion redoutable. Dans la chimie intime du cerveau, la littérature avait souvent pu, par le passé, prendre le pas sur l'univers réel ; elle n'avait rien à craindre des univers virtuels. Ce fut le début d'une période paradoxale, qui dure

encore de nos jours, où la mondialisation du divertissement et des échanges – dans lesquels le langage articulé tenait une place réduite – allait de pair avec un renforcement des langues vernaculaires et des cultures locales.

L'apparition de la lassitude

Sur le plan politique, l'opposition au libéralisme économique mondialiste avait en fait commencé bien avant ; elle connut son acte fondateur en France dès 1992 avec la campagne pour le Non au référendum de Maastricht. Cette campagne tirait moins sa force de la référence à une identité nationale ou à un patriotisme républicain – tous deux disparus dans les boucheries de Verdun en 1916-1917 – que d'une authentique lassitude générale, d'un sentiment de rejet pur et simple. Comme tous les historicismes avant lui, le libéralisme jouait l'intimidation en se présentant comme devenir historique inéluctable. Comme tous les historicismes avant lui, le libéralisme se posait comme assomption et dépassement du *sentiment éthique simple* au nom d'une vision à long terme du *devenir historique de l'humanité*. Comme tous les historicismes avant lui, le libéralisme promettait dans l'immédiat des efforts et des souffrances, reléguant à une ou deux générations de distance l'arrivée du bien général. Un tel mode de raisonnement avait déjà causé suffisamment de dégâts, tout au long du XX^e siècle.

La perversion du concept de progrès régulièrement opérée par les historicismes devait malheureusement favoriser l'apparition de *pensées clownesques*, typiques des époques de désarroi. Souvent inspirées par Héraclite ou Nietzsche, bien adaptées aux moyens et hauts revenus, d'une esthétique parfois plaisante, elles semblaient trouver leur confirmation dans la prolifération, chez les couches moins favorisées de la population, de réflexes identitaires multiples, imprévisibles et violents. Certaines avancées dans la théorie mathématique des turbulences induisirent en effet, de plus en plus fréquemment, à représenter l'histoire humaine sous la forme d'un système chaotique dans lequel futurologues et penseurs médiatiques s'ingéniaient à déceler un ou plusieurs « attracteurs étranges ». Dénuée de toute base méthodologique, cette analogie ne devait pas moins gagner du terrain chez les couches instruites ou demi-instruites, empêchant durablement la constitution d'une ontologie neuve.

Le monde comme supermarché et comme dérision

Arthur Schopenhauer ne croyait pas à l'Histoire. Il est donc mort persuadé que la révélation qu'il apportait sur le monde, d'une part existant comme volonté (comme désir, comme élan vital), d'autre part perçu comme représentation (en soi neutre, innocente, purement objective, susceptible comme telle de reconstruction esthétique), survivrait à la succession des générations. Nous pouvons aujourd'hui lui donner partiellement tort. Les concepts qu'il a mis en place peuvent encore se reconnaître dans la trame de nos vies ; mais ils ont subi de telles métamorphoses qu'on peut s'interroger sur la validité qu'il leur reste.

Le mot de « volonté » semble indiquer une tension de longue durée, un effort continu, conscient ou non mais cohérent, vers un but. Certes, les oiseaux construisent encore des nids, les cerfs combattent encore pour la possession des femelles ; et dans le sens de Schopenhauer on peut bien dire que c'est le même cerf qui combat, que c'est la même larve qui fouit, depuis le pénible jour de leur première apparition sur la Terre. Il en va tout autrement pour les hommes. La logique du supermarché induit nécessairement un éparpillement des désirs ; l'homme du supermarché ne peut organiquement être l'homme d'une seule volonté, d'un seul désir. D'où une certaine dépression du vouloir chez l'homme contemporain : non que les individus désirent moins, ils désirent au contraire de plus en plus ; mais leurs désirs ont acquis quelque chose d'un peu criard et piaillant : sans être de purs simulacres, ils sont pour une large part le produit de déterminations externes – nous dirons *publicitaires* au sens large. Rien en eux n'évoque cette force organique et totale, tournée avec obstination vers son accomplissement, que suggère le mot de « volonté ». D'où un certain manque de personnalité, perceptible chez chacun.

Profondément infectée par le sens, la représentation a perdu toute innocence. On peut désigner comme *innocente* une représentation qui se donne simplement comme telle, qui prétend simplement être l'image d'un monde extérieur (réel ou imaginaire, mais extérieur) ; en d'autres termes, qui n'inclut pas en elle-même son commentaire critique. L'introduction massive dans les représentations de *références*, de dérision, de *second degré*, d'humour a rapidement miné l'activité artistique et philosophique en la transformant en rhétorique généralisée. Tout art, comme toute science, est un moyen de communication entre les hommes. Il est évident que l'efficacité et

l'intensité de la communication diminuent et tendent à s'annuler dès l'instant qu'un doute s'installe sur la véracité de ce qui est dit, sur la sincérité de ce qui est exprimé (imagine-t-on, par exemple, une science *au second degré* ?). L'effritement tendanciel de la créativité dans les arts n'est ainsi qu'une autre face de l'impossibilité toute contemporaine de la *conversation*. Tout se passe en effet dans la conversation courante comme si l'expression directe d'un sentiment, d'une émotion, d'une idée était devenue impossible, parce que trop vulgaire. Tout doit passer par le filtre déformant de l'*humour*, humour qui finit bien entendu par tourner à vide, et par se muer en mutité tragique. Telle est à la fois l'histoire de la célèbre « incommunicabilité » (il est à noter que l'exploitation ressassée de ce thème n'a nullement empêché l'incommunicabilité de s'étendre en pratique, et qu'elle reste plus que jamais d'actualité, même si on est devenu un peu las d'en parler) et la tragique histoire de la peinture au XX^e siècle. Le parcours de la peinture parvient ainsi à figurer, plus il est vrai par analogie d'ambiance que par approche directe, le parcours de la communication humaine dans la période contemporaine. Nous glissons dans les deux cas dans une ambiance malsaine, truquée, profondément dérisoire ; et tragique au bout de son dérisoire même. Ainsi le passant moyen traversant une galerie de peinture ne devra-t-il pas s'arrêter trop longtemps, s'il veut conserver son attitude de détachement ironique. Au bout de quelques minutes, il sera malgré lui gagné par un certain désarroi ; il ressentira pour le moins un engourdissement, un malaise ; un inquiétant ralentissement de sa fonction humoristique.

(Le tragique intervient exactement à ce moment où le dérisoire ne parvient plus à être perçu comme *fun* ; c'est une espèce d'inversion psychologique brutale, qui traduit l'apparition chez l'individu d'un irréductible désir d'éternité. La publicité n'évite ce phénomène contraire à ses objectifs que par un renouvellement incessant de ses simulacres ; mais la peinture garde vocation à créer des objets permanents, et dotés d'un caractère propre ; c'est cette nostalgie d'être qui lui donne son halo douloureux, et qui en fait bon gré mal gré un reflet fidèle de la situation spirituelle de l'homme occidental.)

On notera par contraste la relative bonne santé de la littérature pendant la même période. Ceci est très explicable. La littérature est, profondément, un art conceptuel ; c'est même, à proprement parler, le seul. Les mots sont des concepts ; les clichés sont des concepts. Rien ne peut être affirmé, nié, relativisé, moqué sans le secours des concepts, et des mots. D'où l'étonnante robustesse de l'activité littéraire, qui peut se refuser, s'autodétruire, se décréter impossible sans cesser d'être elle-même. Qui résiste à toutes les mises en abyme, à toutes les déconstructions, à toutes les accumulations de degrés, aussi

subtiles soient-elles ; qui se relève simplement, s'ébroue et se remet sur ses pattes, comme un chien qui sort d'une mare.

Contrairement à la musique, contrairement à la peinture, contrairement aussi au cinéma, la littérature peut ainsi absorber et digérer des quantités illimitées de dérision et d'humour. Les dangers qui la menacent aujourd'hui n'ont rien à voir avec ceux qui ont menacé, parfois détruit les autres arts ; ils tiennent beaucoup plus à l'accélération des perceptions et des sensations qui caractérise la logique de l'hypermarché. Un livre en effet ne peut être apprécié que *lentement* ; il implique une réflexion (non surtout dans le sens d'effort intellectuel, mais dans celui de *retour en arrière*) ; il n'y a pas de lecture sans arrêt, sans mouvement inverse, sans relecture. Chose impossible et même absurde dans un monde où tout évolue, tout fluctue, où rien n'a de validité permanente ; ni les règles, ni les choses, ni les êtres. De toutes ses forces (qui furent grandes), la littérature s'oppose à la notion d'actualité permanente, de perpétuel présent. Les livres appellent des lecteurs ; mais ces lecteurs doivent avoir une existence individuelle et stable : ils ne peuvent être de purs consommateurs, de purs fantômes ; ils doivent aussi être, en quelque manière, des *sujets*.

Minés par la lâche hantise du « *politically correct* », éberlués par un flot de pseudo-informations qui leur donnent l'illusion d'une modification permanente des catégories de l'existence (on *ne peut plus* penser ce qui était pensé il y a dix, cent ou mille ans), les Occidentaux contemporains ne parviennent plus à être des lecteurs ; ils ne parviennent plus à satisfaire cette humble demande d'un livre posé devant eux : être simplement des êtres humains, pensant et ressentant par eux-mêmes.

À plus forte raison, ils ne peuvent jouer ce rôle face à un autre être. Il le faudrait, pourtant : car cette dissolution de l'être est une dissolution tragique ; et chacun continue, mû par une nostalgie douloureuse, à demander à l'autre ce qu'il ne peut plus être ; à chercher, comme un fantôme aveuglé, ce poids d'être qu'il ne trouve plus en lui-même. Cette résistance, cette permanence ; cette profondeur. Bien entendu chacun échoue, et la solitude est atroce.

La mort de Dieu en Occident a constitué le prélude d'un formidable feuilleton métaphysique, qui se poursuit jusqu'à nos jours. Tout historien des mentalités serait à même de reconstituer le détail des étapes ; disons pour résumer que le christianisme réussissait ce *coup de maître* de combiner la croyance farouche en l'individu – par rapport aux épîtres de saint Paul, l'ensemble de la culture antique nous paraît aujourd'hui curieusement policé et morne – avec la promesse de la participation éternelle à l'Être absolu. Une fois le rêve évanoui, diverses tentatives furent faites pour promettre à l'individu

un minimum d'être ; pour concilier le rêve d'être qu'il portait en lui avec l'omniprésence obsédante du devenir. Toutes ces tentatives, jusqu'à présent, ont échoué, et le malheur a continué à s'étendre.

La publicité constitue la dernière en date de ces tentatives. Bien qu'elle vise à susciter, à provoquer, à *être* le désir, ses méthodes sont au fond assez proches de celles qui caractérisaient l'ancienne morale. Elle met en effet en place un Surmoi terrifiant et dur, beaucoup plus impitoyable qu'aucun impératif ayant jamais existé, qui se colle à la peau de l'individu et lui répète sans cesse : « Tu dois désirer. Tu dois être désirable. Tu dois participer à la compétition, à la lutte, à la vie du monde. Si tu t'arrêtes, tu n'existes plus. Si tu restes en arrière, tu es mort. » Niant toute notion d'éternité, se définissant elle-même comme processus de renouvellement permanent, la publicité vise à vaporiser le sujet pour le transformer en fantôme obéissant du devenir. Et cette participation épidermique, superficielle à la vie du monde est supposée prendre la place du désir d'être.

La publicité échoue, les dépressions se multiplient, le désarroi s'accroît ; la publicité continue cependant à bâtir les infrastructures de réception de ses messages. Elle continue à perfectionner des moyens de déplacement pour des êtres qui n'ont nulle part où aller, parce qu'ils ne sont nulle part chez eux ; à développer des moyens de communication pour des êtres qui n'ont plus rien à dire ; à faciliter les possibilités d'interaction entre des êtres qui n'ont plus envie d'entrer en relation avec quiconque.

La poésie du mouvement arrêté

En mai 1968, j'avais dix ans. Je jouais aux billes, je lisais *Pif le Chien* ; la belle vie. Des « événements de 68 » je ne garde qu'un seul souvenir, cependant assez vif. Mon cousin Jean-Pierre était à l'époque en première au lycée du Raincy. Le lycée m'apparaissait alors (l'expérience que j'en eus par la suite devait d'ailleurs confirmer cette première intuition, tout en y ajoutant une pénible dimension sexuelle) comme un endroit vaste et effrayant où des garçons plus âgés étudiaient avec acharnement des matières difficiles afin d'assurer leur avenir professionnel. Un vendredi après-midi, je ne sais pourquoi, je me rendis avec ma tante pour attendre mon cousin à la sortie de ses cours. Ce même jour, le lycée du Raincy s'était mis en grève illimitée. La cour, que je m'attendais à voir remplie de centaines d'adolescents affairés, était déserte. Quelques professeurs traînaient, sans but, entre les poteaux de hand-ball. Je me souviens, pendant que ma tante

cherchait à rassembler des bribes d'information, d'avoir marché de longues minutes dans cette cour. La paix était totale, le silence absolu. C'était un moment merveilleux.

En décembre 1986, je me trouvais en gare d'Avignon, et le temps était doux. À la suite de complications sentimentales dont la narration serait fastidieuse, je devais impérativement – du moins le pensais-je – reprendre le TGV pour Paris. J'ignorais qu'un mouvement de grève venait de se déclencher sur l'ensemble du réseau SNCF. Ainsi, la succession opérationnelle de l'échange sexuel, de l'aventure et de la lassitude se trouva d'un seul coup brisée. J'ai passé deux heures, assis sur un banc, face au paysage ferroviaire déserté. Des voitures de TGV étaient immobilisées sur les voies de garage. On aurait pu croire qu'elles étaient là depuis des années, qu'elles n'avaient même jamais roulé. Elles étaient simplement là, immobiles. Des informations se chuchotaient à voix basse parmi les voyageurs ; l'ambiance était à la résignation, à l'incertitude. Ç'aurait pu être la guerre, ou la fin du monde occidental.

Certains témoins plus directs des « événements de 68 » m'ont raconté par la suite qu'il s'agissait d'une période merveilleuse, où les gens se parlaient dans la rue, où tout paraissait possible ; je veux bien le croire. D'autres font simplement observer que les trains ne roulaient plus, qu'on ne trouvait plus d'essence ; je l'admets sans difficulté. Je trouve à tous ces témoignages un trait commun : magiquement, pendant quelques jours, une machine gigantesque et oppressante s'est arrêtée de tourner. Il y a eu un flottement, une incertitude ; une suspension s'est produite, un certain calme s'est répandu dans le pays. Naturellement, ensuite, la machine sociale a recommencé à tourner de manière encore plus rapide, encore plus impitoyable (et mai 68 n'a servi qu'à briser les quelques règles morales qui entravaient encore la voracité de son fonctionnement). Il n'empêche qu'il y a eu un instant d'arrêt, d'hésitation ; un instant d'incertitude métaphysique.

C'est sans doute pour les mêmes raisons qu'une fois le premier mouvement de contrariété surmonté, la réaction du public face à un arrêt subit des réseaux de transmission de l'information est loin d'être absolument négative. On peut observer le phénomène à chaque fois qu'un système de réservation informatique tombe en panne (c'est assez courant) : une fois donc l'inconvénient admis, et surtout dès que les employés se décident à utiliser leur téléphone, c'est plutôt une joie secrète qui se manifeste chez les usagers ; comme si le destin leur donnait l'occasion de prendre une revanche sournoise sur la technologie. De la même manière, pour réaliser ce que le public pense au fond de l'architecture dans laquelle on le fait vivre, il suffit d'observer ses réactions lorsqu'on se décide à faire sauter une de ces barres d'habitation construites en banlieue dans les années 1960 : c'est

un moment de joie très pure et très violente, analogue à l'ivresse d'une libération inespérée. L'esprit qui habite ces lieux est mauvais, inhumain, hostile ; c'est celui d'un engrenage épuisant, cruel, constamment accéléré ; chacun au fond le sent, et souhaite sa destruction.

La littérature s'arrange de tout, s'accommode de tout, fouille parmi les ordures, lèche les plaies du malheur. Une poésie paradoxale, de l'angoisse et de l'oppression, a donc pu naître au milieu des hypermarchés et des immeubles de bureaux. Cette poésie n'est pas gaie ; elle ne peut pas l'être. La poésie moderne n'a pas plus vocation à bâtir une hypothétique « maison de l'Être » que l'architecture moderne n'a vocation à bâtir des lieux habitables ; ce serait une tâche bien différente de celle qui consiste à multiplier les infrastructures de circulation et de traitement de l'information. Produit résiduel de l'impermanence, l'information s'oppose à la signification comme le plasma au cristal ; une société ayant atteint un palier de surchauffe n'implose pas nécessairement, mais elle s'avère incapable de produire une signification, toute son énergie étant monopolisée par la description informative de ses variations aléatoires. Chaque individu est cependant en mesure de produire en lui-même une sorte de *révolution froide*, en se plaçant pour un instant en dehors du flux informatif-publicitaire. C'est très facile à faire ; il n'a même jamais été aussi simple qu'aujourd'hui de se placer, par rapport au monde, dans une *position esthétique* : il suffit de faire un pas de côté. Et ce pas lui-même, en dernière instance, est inutile. Il suffit de marquer un temps d'arrêt ; d'éteindre la radio, de débrancher la télévision ; de ne plus rien acheter, de ne plus rien désirer acheter. Il suffit de ne plus participer, de ne plus savoir ; de suspendre temporairement toute activité mentale. Il suffit, littéralement, de s'immobiliser pendant quelques secondes.

Le regard perdu : éloge du cinéma muet

Cet article est paru dans le numéro 32 (mai 1993) des Lettres françaises, réédité dans Interventions, 1998.

L'être humain parle ; parfois, il ne parle pas. Menacé il se contracte, ses regards fouillent rapidement l'espace ; désespéré il se replie, s'enroule sur un centre d'angoisse. Heureux, sa respiration se ralentit ; il existe sur un rythme plus ample. Il a existé dans l'histoire du monde deux arts (la peinture, la sculpture) qui ont tenté de synthétiser l'expérience humaine au moyen de représentations figées ; de mouvements arrêtés. Ils ont parfois choisi d'arrêter le mouvement à son point d'équilibre, de plus grande douceur (à son point d'éternité) : toutes les Vierges à l'Enfant. Ils ont parfois choisi de figer l'action à son point de plus grande tension, d'expressivité la plus intense – le baroque, bien sûr ; mais, aussi, tant de tableaux de Friedrich évoquent une explosion gelée. Ils se sont développés pendant plusieurs millénaires ; ils ont eu la possibilité de produire des œuvres achevées dans le sens de leur ambition la plus secrète : arrêter le temps.

Il a existé dans l'histoire du monde un art dont l'objet était l'étude du mouvement. Cet art a pu se développer pendant une trentaine d'années. Entre 1925 et 1930 il a produit quelques plans, dans quelques films (je pense surtout à Murnau, Eisenstein, Dreyer) qui justifiaient son existence en tant qu'art ; puis il a disparu, apparemment à tout jamais.

Les choucas émettent des signes d'alerte et de reconnaissance mutuelle ; on a pu dénombrer jusqu'à soixante signes. Les choucas restent une exception : pris dans son ensemble, le monde fonctionne dans un silence terrible ; il exprime son essence par la forme et le mouvement. Le vent court dans les herbes (Eisenstein) ; une larme coule le long d'un visage (Dreyer). Le cinéma muet voyait s'ouvrir devant lui un espace immense : il n'était pas seulement une enquête sur les sentiments humains ; pas seulement une enquête sur les mouvements du monde ; son ambition la plus profonde était de constituer une enquête sur les conditions de la perception. La distinction entre fond et figure constitue la base de nos représentations ; mais aussi, plus mystérieusement, entre la figure et le mouvement, entre la forme et son processus d'engendrement, notre

esprit cherche sa voie dans le monde – d'où cette sensation quasi hypnotique qui nous envahit devant une forme fixe engendrée par un mouvement perpétuel, telles les ondulations stationnaires à la surface d'une mare.

Qu'en est-il resté après 1930 ? Quelques traces, surtout dans les œuvres des cinéastes qui ont commencé à travailler au temps du muet (la mort de Kurosawa sera plus que la mort d'un homme) ; quelques instants dans des films expérimentaux, des documentaires scientifiques, voire des productions de série (*Australia*, sorti voici quelques années, en est un exemple). Ces instants sont faciles à reconnaître : toute parole y est impossible ; la musique elle-même y acquiert quelque chose d'un peu kitsch, un peu lourd, un peu vulgaire. Nous devenons pure perception ; le monde apparaît, dans son immanence. Nous sommes très heureux, d'un bonheur bizarre. Tomber amoureux peut également produire ce genre d'effets.

Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchâtelet

Cet entretien est paru dans le numéro 199 (février 1995) d'Art Press, réédité dans Interventions, Flammarion, 1998.

Qu'est-ce qui fait que ces quelques ouvrages dont tu es l'auteur, de l'essai sur Lovecraft à ce dernier roman Extension du domaine de la lutte, en passant par Rester vivant et le recueil de poèmes La Poursuite du bonheur, constituent une œuvre ? Quelle est l'unité ou la ligne directrice, obsessionnelle, de celle-ci ?

Avant tout, je crois, l'intuition que l'univers est basé sur la séparation, la souffrance et le mal ; la décision de décrire cet état de choses, et peut-être de le dépasser. La question des moyens – littéraires ou non – est seconde. L'acte initial, c'est le refus radical du monde tel quel ; c'est aussi l'adhésion aux notions de bien et de mal, la volonté de creuser ces notions, de délimiter leur empire, y compris à l'intérieur de moi. Ensuite, la littérature doit suivre. Le style peut être varié ; c'est une question de rythme interne, d'état personnel. Je ne m'inquiète pas trop des questions de cohérence ; il me semble que cela viendra de soi-même.

Extension du domaine de la lutte est ton premier roman. Qu'est-ce qui a motivé ce choix, après un recueil de poèmes ?

J'aimerais qu'il n'y ait aucune différence. Un recueil de poèmes devrait pouvoir être lu d'une traite, du début à la fin. De même, un roman devrait pouvoir être ouvert à n'importe quelle page, et lu indépendamment du contexte. Le contexte n'existe pas. Il est bon de se méfier du roman ; il ne faut pas se laisser piéger par l'histoire ; ni par le ton, ni par le style. De même, dans la vie quotidienne, il faut éviter de se laisser piéger par sa propre histoire – ou, plus insidieusement, par la personnalité qu'on imagine être la sienne. Il faudrait conquérir une certaine liberté lyrique : un roman idéal devrait pouvoir comporter des passages versifiés, ou chantés.

Il pourrait aussi comporter des diagrammes scientifiques.

Oui, ce serait parfait. Il faudrait pouvoir tout mettre. Novalis, les

romantiques allemands en général entendaient parvenir à une connaissance totale. C'était une erreur que de renoncer à cette ambition. Nous nous agitions comme des mouches écrasées ; il n'empêche que nous avons vocation à une connaissance totale.

À l'évidence, tous tes écrits s'avèrent empreints d'un terrible pessimisme. Pourrais-tu évoquer deux ou trois raisons susceptibles, selon toi, de repousser l'échéance du suicide ?

Kant a nettement condamné le suicide en 1783 dans ses *Fondements de la doctrine de la vertu*. Je le cite : « Anéantir en sa propre personne le sujet de la moralité, c'est chasser du monde, autant qu'il dépend de soi, la moralité. » L'argument paraît naïf et presque pathétique dans son innocence, comme souvent chez Kant ; je crois cependant que c'est le seul. Il n'y a que le sens du devoir qui puisse réellement nous maintenir en vie. Concrètement, si l'on souhaite se doter d'un devoir pratique, on doit faire en sorte que le bonheur d'un autre être dépende de votre existence ; on peut par exemple essayer d'élever un enfant jeune, ou à défaut acheter un caniche.

Peux-tu nous parler de cette théorie sociologique selon laquelle le combat pour la réussite sociale propre au capitalisme se voit doublé d'une lutte plus perfide et brutale, sexuelle celle-ci ?

C'est très simple. Les sociétés animales et humaines mettent en place différents systèmes de différenciation hiérarchique, qui peuvent être basés sur la naissance (système aristocratique), la fortune, la beauté, la force physique, l'intelligence, le talent... Tous ces systèmes me paraissent d'ailleurs à peu près également méprisables ; je les refuse ; la seule supériorité que je reconnaisse, c'est la bonté. Actuellement, nous nous déplaçons dans un système à deux dimensions : l'attractivité érotique et l'argent. Le reste, le bonheur et le malheur des gens, en découle. Pour moi, il ne s'agit nullement d'une théorie ; nous vivons effectivement dans une société simple, dont ces quelques phrases suffisent à donner une description complète.

L'une des scènes les plus violentes du roman se situe dans une boîte de nuit de la côte vendéenne. S'y déroulent des scènes de séduction avortées, des bides causes de ressentiment et d'amertume, des rencontres purement sexuelles. Or, ce lieu apparaît dans tes textes comme l'équivalent du supermarché. Est-ce qu'on y consomme de la même manière ?

Non. On pourrait tracer un parallèle entre les promotions sur les poulets et les minijupes ; mais l'analogie s'arrête là : à la mise en valeur de l'offre. Le supermarché est l'authentique paradis moderne ;

la lutte s'arrête à sa porte. Les pauvres, par exemple, n'y entrent pas. On a gagné de l'argent par ailleurs ; maintenant on va le dépenser, en présence d'une offre innovante et variée, souvent fiable au plan gustatif et bien documentée du point de vue nutritionnel. Les boîtes de nuit offrent un tableau bien différent. Beaucoup de frustrés continuent – contre toute espérance – à les fréquenter. Ils ont ainsi l'occasion de vérifier, minute après minute, leur propre humiliation ; nous sommes ici beaucoup plus proches de l'enfer. Il existe ceci dit des supermarchés du sexe, qui produisent un catalogue assez complet de l'offre porno ; mais l'essentiel leur manque. En effet le but majoritaire de la quête sexuelle n'est pas le plaisir, mais la gratification narcissique, l'hommage rendu par des partenaires désirables à sa propre excellence érotique. C'est d'ailleurs pour cela que le sida n'a pas changé grand-chose ; le préservatif diminue le plaisir, mais le but recherché n'est pas, contrairement au cas des produits alimentaires, le plaisir : c'est l'ivresse narcissique de la conquête. Non seulement le consommateur porno n'éprouve pas cette ivresse, mais il éprouve souvent un sentiment opposé. Enfin on peut ajouter, pour être complet, que certains êtres porteurs de valeurs déviantes continuent d'associer la sexualité et l'amour.

Peux-tu nous parler de cet ingénieur en informatique, celui que tu nommes « l'homme réseau » ? À quoi ce type de personnage renvoie-t-il dans notre réalité contemporaine ?

Il faut bien se rendre compte que les objets manufacturés du monde – béton armé, lampes électriques, rames de métro, mouchoirs – sont actuellement conçus et fabriqués par une petite classe d'ingénieurs et de techniciens, capables d'imaginer, puis de mettre en œuvre les appareillages appropriés ; eux seuls sont réellement productifs. Ils représentent peut-être 5 % de la population active – et ce pourcentage est en constante diminution. Les autres personnels de l'entreprise – commerciaux, publicitaires, employés de bureau, cadres administratifs, stylistes – ont une utilité sociale beaucoup moins évidente ; ils pourraient disparaître sans que le processus de production en soit réellement affecté. Leur rôle apparent consiste à produire et manipuler différentes classes d'information, c'est-à-dire différents décalques d'une réalité qui leur échappe. C'est dans ce contexte qu'on peut situer l'explosion actuelle des réseaux de transmission de l'information. Une poignée de techniciens – au maximum cinq mille personnes en France – ont en charge la définition des protocoles et la réalisation des appareillages devant permettre dans les prochaines décennies le transport instantané à l'échelle mondiale de toute catégorie d'information – texte, son, image,

éventuellement stimuli tactiles et électrochimiques. Parmi eux, certains développent un discours positif sur leur propre pratique, selon lequel l'humain, conçu comme centre producteur et transformateur d'information, ne trouvera sa pleine dimension qu'à travers l'interconnexion avec un maximum de centres analogues. La plupart, cependant, ne développent aucun discours ; ils se contentent de faire leur travail. Ils réalisent ainsi pleinement l'idéal technicien qui pilote le mouvement historique des sociétés occidentales depuis la fin du Moyen Âge, et qui peut se résumer en une phrase : « Si c'est techniquement réalisable, ce sera techniquement réalisé. »

Une première lecture psychologique peut être faite de ton récit, mais c'est son caractère sociologique qui marque après coup. S'agirait-il d'une œuvre à l'ambition moins littéraire que scientifique ?

Ce serait quand même beaucoup dire. Adolescent, j'étais en effet fasciné par les sciences – en particulier par les nouveaux concepts développés en mécanique quantique ; mais je n'ai pas encore vraiment abordé ces questions dans mes écrits ; les conditions réelles de survie dans le monde m'ont sans doute trop accaparé. Je suis quand même un peu surpris quand on me dit que j'effectue des portraits psychologiques réussis d'individus, de personnages : c'est peut-être vrai, mais d'un autre côté j'ai souvent l'impression que les individus sont à peu près identiques, que ce qu'ils appellent leur moi n'existe pas vraiment, et qu'il serait en un sens plus facile de définir un mouvement historique. Il y a peut-être là les prémices d'une complémentarité à la Niels Bohr : onde et particule, position et vitesse, individu et histoire. Sur un plan plus littéraire, je ressens vivement la nécessité de deux approches complémentaires : le pathétique et le clinique. D'un côté la dissection, l'analyse à froid, l'humour ; de l'autre la participation émotive et lyrique, d'un lyrisme immédiat.

Malgré le choix du genre romanesque, tu sembles te référer naturellement à la poésie.

La poésie est le moyen le plus naturel de traduire l'intuition pure d'un instant. Il y a vraiment un noyau d'intuition pure, qui peut être directement traduit en images, ou en mots. Tant qu'on demeure dans la poésie, on demeure également dans la vérité. C'est ensuite que les problèmes commencent : quand il s'agit d'organiser ces fragments, d'établir une continuité à la fois sensée et musicale. Là, l'expérience du montage m'a probablement beaucoup aidé.

Avant d'écrire, tu as en effet réalisé quelques courts-métrages. Quelles étaient tes influences ? Et quel lien ces images entretiennent-elles avec ta

J'aimais beaucoup Murnau et Dreyer ; j'aimais aussi tout ce qu'on a appelé l'expressionnisme allemand – encore que la référence picturale majeure de ces films soit sans doute le romantisme, plus que l'expressionnisme. Il y a une étude de l'immobilité fascinée, que j'ai tenté de transcrire en images, puis en mots. Il y a aussi autre chose, profond chez moi, une sorte de sentiment océanique. Je n'ai pas réussi à le transcrire en films ; je n'ai même pas eu vraiment l'occasion d'essayer. En mots j'ai peut-être parfois réussi, dans certains poèmes. Mais il faudra sûrement, un jour ou l'autre, que je revienne aux images.

Serait-il par exemple envisageable d'adapter ton roman au cinéma ?

Oui, tout à fait. C'est au fond un scénario assez proche de *Taxi Driver* ; mais il faudrait changer tout le visuel. Rien à voir avec New York : le décor du film serait surtout composé de verre, d'acier, de surfaces réfléchissantes. Des bureaux paysagers, des écrans ; un univers de ville nouvelle, traversé par une circulation efficace et réussie. En même temps, la sexualité dans ce livre est une succession de ratages. Il faudrait surtout éviter toute magnification érotique ; filmer l'épuisement, la masturbation, le vomissement. Mais tout cela dans un monde transparent, bariolé et gai. On pourrait aussi pour le coup introduire des diagrammes et des représentations graphiques : taux d'hormones sexuelles dans le sang, salaire en kilofrancs... Il ne faut pas hésiter à être théorique ; il faut attaquer sur tous les fronts. La surinjection de théorie produit un dynamisme étrange.

Tu décris souvent ton pessimisme comme devant n'être qu'une étape. Qu'est-ce qui peut venir après ?

J'aimerais bien échapper à la présence obsessionnelle du monde moderne ; rejoindre un univers à la *Mary Poppins*, où tout serait bien. Je ne sais pas si j'y parviendrai. Sur l'évolution générale des choses, il est également difficile de se prononcer. Compte tenu du système socio-économique mis en place, compte tenu surtout de nos présupposés philosophiques, il est visible que l'humain se précipite vers une catastrophe à brève échéance, et dans des conditions atroces ; nous y sommes déjà. La conséquence logique de l'individualisme c'est le meurtre, et le malheur. L'enthousiasme qui nous anime dans cette perte est remarquable ; vraiment très curieux. Il est par exemple étonnant de voir avec quelle insouciance joyeuse on vient d'évacuer la psychanalyse – qui c'est vrai le méritait bien – pour la remplacer par une lecture réductionniste de l'humain, à base d'hormones et de

neuromédiateurs. La dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées, soumises à la loi des chocs, agrégats provisoires de particules plus petites... tout cela rend bien sûr inapplicable la moindre solution politique. Il est donc légitime de commencer par débayer les sources d'optimisme creux. En revenant à une analyse plus philosophique des choses, on se rend compte que la situation est encore plus étrange qu'on le croyait. Nous avançons vers le désastre, guidés par une image fausse du monde ; et personne ne le sait. Les neurochimistes eux-mêmes ne semblent pas se rendre compte que leur discipline avance sur un terrain miné. Tôt ou tard, ils aborderont les bases moléculaires de la conscience ; ils se heurteront alors de plein fouet aux modes de pensée issus de la physique quantique. Nous n'échapperons pas à une redéfinition des conditions de la connaissance, de la notion même de réalité ; il faudrait dès maintenant en prendre conscience sur un plan affectif. En tout cas, tant que nous resterons dans une vision mécaniste et individualiste du monde, nous mourrons. Il ne me paraît pas judicieux de demeurer plus longtemps dans la souffrance et dans le mal. Cela fait cinq siècles que l'idée du moi occupe le terrain ; il est temps de bifurquer.

L'art comme épiluchage

Ce texte est paru dans la rubrique « Le carnet à spirales » des Inrockuptibles (numéro 5, 1995), réédité dans Interventions, 1998.

Lundi, école d'art de Caen. On m'a demandé d'expliquer pourquoi la bonté me paraissait plus importante que l'intelligence, ou le talent. J'ai fait de mon mieux, j'ai eu du mal ; mais je sais que c'était vrai. Ensuite j'ai visité l'atelier de Rachel Poignant, qui utilise des moulages de différentes parties de son corps. Je suis tombé en arrêt devant de longues lanières recouvertes du moulage d'un de ses tétons (le droit ? le gauche ? je ne sais plus). Par la consistance caoutchouteuse, par l'aspect, cela évoquait franchement des tentacules de pieuvre. Pourtant, j'ai assez bien dormi.

Mercredi, école d'art d'Avignon, pour une « journée du ratage » organisée par Arnaud Labelle-Rojoux. Je devais parler de l'échec sexuel. Les choses ont démarré presque gaiement, par une projection de courts-métrages réunis sous le titre de *Films sans qualités* : les uns hilarants, les autres étranges, parfois les deux (je crois que la cassette tourne dans différents centres d'art ; il serait dommage de la manquer). Puis j'ai vu une vidéo de Jacques Lizène. La misère sexuelle le hante. Son sexe dépassait d'un trou ménagé dans une plaque de contreplaqué ; il était enserré dans un nœud coulant par une ficelle servant à l'actionner. Il l'agitait lentement, par secousses, comme une marionnette molle. J'étais très mal à l'aise. Cette ambiance de décomposition, de foirage triste qui accompagne l'art contemporain finit par vous prendre à la gorge ; on peut regretter Joseph Beuys, et ses propositions empreintes de générosité. Il n'empêche que le témoignage porté sur l'époque est d'une précision éprouvante. Toute la soirée j'y ai pensé, sans pouvoir échapper à ce constat : l'art contemporain me déprime ; mais je me rends compte qu'il représente, et de loin, le meilleur commentaire récent sur l'état des choses. J'ai rêvé de sacs poubelle débordant de filtres à café, d'épiluchures, de viandes en sauce. J'ai pensé à l'art comme épiluchage, aux bouts de chair qui restent collés aux épiluchures.

Samedi, rencontre littéraire dans le nord de la Vendée. Quelques écrivains « régionalistes de droite » (on reconnaît qu'ils sont de droite à ce que, parlant de leurs origines, ils aiment à signaler un ancêtre juif à la quatrième génération ; ainsi, chacun peut constater leur largeur

d'esprit). Sinon, comme partout, public très divers : aucun autre point commun que la lecture. Ces gens vivent dans une région où le nombre de nuances de vert est infini ; mais, sous un ciel parfaitement gris, toutes les nuances de vert s'éteignent. On a donc affaire à un infini éteint. J'ai pensé à la course des planètes après la fin de toute vie, dans un univers de plus en plus froid, marqué par l'extinction progressive des étoiles ; et les mots de « chaleur humaine » m'ont presque fait pleurer. Dimanche, j'ai repris le TGV pour Paris ; fin des vacances.

L'absurdité créatrice

Théoricien de la poésie, Jean Cohen est l'auteur de deux ouvrages : Structure du langage poétique (Flammarion/Champs, 1966) et Le Haut Langage (Flammarion, 1979). Le second a été réédité chez José Corti en 1995, peu après la mort de l'auteur. Cet article est paru dans Les Inrockuptibles (numéro 13) à l'occasion de la réédition, et dans Interventions, 1998.

Structure du langage poétique satisfait aux critères de sérieux de l'Université ; ce n'est pas forcément une critique. Jean Cohen y observe que par rapport au langage prosaïque, ordinaire, celui qui sert à transmettre des informations, la poésie se permet des écarts considérables. Elle utilise constamment des épithètes non pertinentes (« crépuscules blancs », Mallarmé ; « noirs parfums », Rimbaud). Elle ne résiste pas au plaisir de l'évidence (« Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches », Verlaine ; l'esprit prosaïque ricane : en aurait-elle trois ?) Elle ne recule pas devant une certaine inconséquence (« Ruth songeait et Booz rêvait ; l'herbe était noire », Hugo ; deux notations juxtaposées, souligne Cohen, dont on aperçoit mal l'unité logique). Elle se complaît avec délices dans la redondance, proscrite en prose sous le nom de *répétition* ; un cas limite en serait le poème de Garcia Lorca, *Llanto por Ignacio Sanchez Mejias*, où les mots *cinco de la tarde* reviennent trente fois dans les cinquante-deux premiers vers.

Pour établir sa thèse, l'auteur se livre à une analyse statistique comparative de textes poétiques et de textes en prose (le summum du prosaïque étant pour lui – et c'est très significatif – les écrits des grands scientifiques de la fin du XIX^e siècle : Pasteur, Claude Bernard, Marcelin Berthelot). La même méthode lui permet de constater que l'ampleur de l'écart poétique est beaucoup plus forte chez les romantiques que chez les classiques, et augmente encore chez les symbolistes. Intuitivement, on s'en doutait un peu ; il est quand même agréable de le voir établi avec une telle clarté. Le livre achevé, on est certain d'une chose : l'auteur a en effet repéré certaines déviations caractéristiques de la poésie ; mais à quoi tendent toutes ces déviations ? Quel est leur but, si elles en ont un ?

Après quelques semaines de traversée, on avisa Christophe Colomb que la moitié des vivres étaient épuisées ; aucun signe n'indiquait l'approche d'une terre. C'est à ce moment précis que son aventure bascule dans l'héroïque : au moment où il décide de continuer vers

l'Ouest en sachant qu'il n'a plus, humainement, aucune possibilité de retour. Dès l'introduction du *Haut Langage*, Jean Cohen abat son jeu : sur la question de la nature de la poésie, il va s'écarter de l'ensemble des théories existantes. Ce qui fait la poésie, nous dit-il, ce n'est pas l'adjonction à la prose d'une certaine musique (comme on l'a longtemps cru du temps que tout poème se devait d'être en vers) ; ce n'est pas davantage l'adjonction à la signification explicite d'une signification sous-jacente (interprétations marxiste, freudienne, etc.) Ce n'est même pas la multiplication des significations secrètes cachées sous la signification première (théorie polysémique). En résumé, la poésie n'est pas la prose plus autre chose : elle n'est pas *plus* que la prose, elle est *autre*. *Structure du langage poétique* s'achevait sur un constat : la poésie s'écarte du langage usuel, et elle s'en écarte de plus en plus. Une théorie vient alors naturellement à l'esprit : le but de la poésie est d'établir une déviation maximale, de briser, de déconstruire tous les codes de communication existants. Cette théorie, Jean Cohen la rejette également ; tout langage, assure-t-il, assume une fonction d'intersubjectivité, et le langage poétique n'échappe pas à cette règle : la poésie parle autrement du monde, mais elle parle bel et bien du monde, tel que les hommes le perçoivent. C'est exactement à ce point qu'il prend un risque considérable : car si les stratégies déviantes de la poésie ne sont pas à elles-mêmes leur propre but, si la poésie est vraiment plus qu'une recherche ou qu'un jeu sur le langage, si elle vise vraiment à établir une parole différente sur la même réalité, alors on a affaire à deux visions du monde, irréductibles.

La marquise sortit à cinq heures dix-sept ; elle aurait pu sortir à six heures trente-deux ; elle aurait pu être duchesse et sortir à la même heure. La molécule d'eau se compose de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène. Le volume des transactions financières a considérablement augmenté en 1995. Pour se libérer de l'attraction terrestre, une fusée doit développer une poussée au décollage directement proportionnelle à sa masse. Le langage prosaïque organise des réflexions, des arguments, des faits ; au fond, il organise surtout des faits. Des événements arbitraires, mais décrits avec une grande précision, s'entrecroisent dans un espace et un temps neutres. Tout aspect qualitatif ou émotif disparaît de notre vision du monde. C'est la réalisation parfaite de la sentence de Démocrite : « Le doux et l'amer, le chaud et le froid, la couleur ne sont que des opinions ; il n'y a de vrai que les atomes et le vide. » Texte d'une beauté réelle mais restreinte, qui évoque irrésistiblement la fameuse *écriture Minuit*, dont l'influence se poursuit depuis une quarantaine d'années, justement parce qu'elle correspond à une métaphysique démocritéenne restée largement majoritaire ; tellement majoritaire qu'elle est parfois confondue avec le programme scientifique dans son ensemble, alors

que celui-ci n'a conclu avec elle qu'une alliance de circonstance – même si cette alliance a duré plusieurs siècles – destinée à lutter contre la pensée religieuse.

« Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle... » Ce vers terriblement *chargé*, comme tant de vers de Baudelaire, vise à tout autre chose que transmettre une information. Ce n'est pas seulement le ciel, c'est le monde entier, l'être de celui qui parle, l'âme de celui qui écoute qui sont investis par une tonalité d'angoisse et d'oppression. La poésie se produit ; la signification pathétique envahit le monde.

La poésie selon Jean Cohen vise à produire un discours foncièrement alogique, où toute possibilité de négation est suspendue. Pour le langage qui informe, ce qui est pourrait ne pas être, ou bien être autrement, ailleurs, ou dans un autre temps. Les déviations poétiques visent au contraire à créer un « effet d'illimitation » où le champ de l'affirmation envahit l'ensemble du monde, sans laisser subsister l'en-dehors de la contradiction. Ceci rapproche le poème de manifestations plus primitives, telles que la lamentation ou le hurlement. Le registre est il est vrai considérablement étendu ; mais les mots sont au fond de même nature que le cri. Dans la poésie ils se mettent à vibrer, ils retrouvent leur vibration originelle ; mais cette vibration n'est pas seulement musicale. À travers les mots, c'est la réalité qu'ils désignent qui retrouve son pouvoir d'horreur ou d'enchantement, son pathos premier. L'azur est une expérience immédiate. De même, quand la clarté du jour décline, que les objets perdent leurs couleurs et leurs contours, se fondent lentement dans un gris qui s'assombrit, l'homme se sent seul au monde. Ceci était vrai dès ses premiers jours sur terre, ceci était vrai avant même qu'il ne soit homme ; ceci est beaucoup plus ancien que le langage. Ces perceptions bouleversantes, la poésie cherche à les retrouver ; elle utilise bien sûr le langage, le « signifiant » ; mais le langage n'est pour elle qu'un moyen. Théorie que Jean Cohen résume par cette formule : « La poésie est le chant du signifié ».

On comprend alors qu'il en vienne à développer une autre thèse : certains modes de perception du monde sont en eux-mêmes poétiques. Tout ce qui contribue à dissoudre les limites, à faire du monde un tout homogène et mal différencié sera empreint de puissance poétique (il en est ainsi de la brume, ou du crépuscule). Certains objets ont un impact poétique, non en tant qu'objets, mais parce qu'en fissurant par leur seule présence la délimitation de l'espace et du temps, ils induisent un état psychologique particulier (et il faut reconnaître que ses analyses sur l'océan, la ruine, le navire sont troublantes). La poésie n'est pas seulement un autre langage ; c'est un autre regard. Une manière de voir le monde, tous les objets du monde (les autoroutes

comme les serpents, les parkings comme les fleurs). À ce stade du livre, la poétique de Jean Cohen n'appartient plus du tout à la linguistique ; elle se rattache directement à la philosophie.

Toute perception s'organise sur une double différence : entre l'objet et le sujet, entre l'objet et le monde. La netteté avec laquelle ces distinctions sont envisagées a des implications philosophiques profondes, et c'est sans arbitraire qu'on peut distribuer les métaphysiques existantes le long de ces deux axes. La poésie selon Jean Cohen opère une dissolution générale des repères : objet, sujet, monde se fondent dans une même ambiance pathétique et lyrique. La métaphysique de Démocrite, à l'opposé, porte ces deux distinctions à leur maximum de clarté (une clarté aveuglante, celle du soleil sur des pierres blanches, un après-midi d'août : « Il n'est rien d'autre que les atomes et le vide »).

En principe la cause semble entendue, et la poésie condamnée – sympathique résidu d'une mentalité prélogique, celle du primitif ou de l'enfant. Le problème est que la métaphysique de Démocrite est fausse. Précisons : elle n'est plus compatible avec les avancées de la physique du XX^e siècle. En effet, la mécanique quantique invalide toute possibilité d'une métaphysique matérialiste, et conduit à revoir de fond en comble les distinctions entre l'objet, le sujet et le monde.

Dès 1927, Niels Bohr fut conduit à proposer ce qu'on a appelé « l'interprétation de Copenhague ». Produit d'un compromis laborieux et parfois tragique, l'interprétation de Copenhague insiste sur les instruments, les protocoles de mesure. Donnant son plein sens au principe d'incertitude de Heisenberg, elle établit l'acte de connaissance sur de nouvelles bases : s'il est impossible de mesurer simultanément tous les paramètres d'un système physique avec précision, ce n'est pas simplement qu'ils sont « perturbés par la mesure » ; c'est, plus profondément, qu'ils n'existent pas en dehors d'elle. Parler de leur état antécédent n'a donc aucun sens. L'interprétation de Copenhague libère l'acte scientifique en posant le couple observateur-observé en lieu et place d'un hypothétique monde réel ; elle permet de refonder la science dans toute sa généralité en tant que moyen de communication entre les hommes sur « ce que nous avons observé, ce que nous avons appris » – pour reprendre les termes de Bohr.

Dans l'ensemble, les physiciens de ce siècle sont restés fidèles à l'interprétation de Copenhague ; ce qui n'est pas une position très confortable. Bien sûr, dans la pratique quotidienne de la recherche, le meilleur moyen de progresser est de s'en tenir à une approche positiviste dure, qui peut se résumer ainsi : « Nous nous contentons de réunir des observations, observations humaines, et de les corrélérer par des lois. L'idée de réalité n'est pas scientifique, elle ne nous intéresse

pas. » Mais il doit quand même être désagréable, parfois, de se rendre compte que la théorie qu'on est en train de produire est absolument in formulable en langage clair.

C'est à ce point qu'on voit s'esquisser d'étranges rapprochements. Depuis longtemps j'ai été frappé de constater que les théoriciens de la physique, une fois sortis des décompositions spectrales, espaces de Hilbert, opérateurs de Hermite etc. qui constituent l'ordinaire de leurs publications, rendent chaque fois qu'on les interroge un hommage appuyé au langage poétique. Pas au roman policier, ni à la musique sérielle : non, ce qui les intéresse et les trouble, c'est spécifiquement la poésie. Avant d'avoir lu Jean Cohen, je ne comprenais absolument pas pourquoi ; en découvrant sa poétique, j'ai pris conscience que, décidément, quelque chose était en train de se passer ; et que ce quelque chose n'était pas sans rapport avec les propositions de Niels Bohr.

Dans l'ambiance de catastrophe conceptuelle produite par les premières découvertes quantiques, on a parfois suggéré qu'il serait opportun de créer un nouveau langage, une nouvelle logique, ou les deux. Clairement, le langage et la logique ancienne se prêtaient mal à la représentation de l'univers quantique. Pourtant, Bohr était réticent. La poésie, soulignait-il, prouve que l'utilisation fine et partiellement contradictoire du langage usuel permet de dépasser ses limitations. Le principe de complémentarité introduit par Bohr est une sorte de *gestion fine* de la contradiction : des points de vue complémentaires sont simultanément introduits sur le monde ; chacun d'entre eux, pris isolément, peut être exprimé sans ambiguïté en langage clair ; chacun d'entre eux, pris isolément, est faux. Leur présence conjointe crée une situation nouvelle, inconfortable pour la raison ; mais c'est uniquement à travers ce malaise conceptuel que nous pouvons accéder à une représentation correcte du monde. Parallèlement, Jean Cohen affirme que l'utilisation absurde que la poésie fait du langage n'est pas à elle-même son propre but. La poésie brise la chaîne causale et joue constamment avec la puissance explosive de l'absurde ; mais elle n'est pas l'absurdité. Elle est l'absurdité rendue créatrice ; créatrice d'un sens autre, étrange mais immédiat, illimité, émotionnel.

La Fête

Ce texte est paru dans le magazine 20 Ans en 1996, puis dans le recueil Rester vivant et autres textes (Librio, 1999).

Le but de la fête est de nous faire oublier que nous sommes solitaires, misérables et promis à la mort ; autrement dit, de nous transformer en animaux. C'est pourquoi le primitif a un sens de la fête très développé. Une bonne flambée de plantes hallucinogènes, trois tambourins et le tour est joué : un rien l'amuse. À l'opposé, l'Occidental moyen n'aboutit à une extase insuffisante qu'à l'issue de *raves* interminables dont il ressort sourd et drogué : *Il n'a pas du tout le sens de la fête*. Profondément conscient de lui-même, radicalement étranger aux autres, terrorisé par l'idée de la mort, il est bien incapable d'accéder à une quelconque exaltation. Cependant, il s'obstine. La perte de sa condition animale l'attriste, il en conçoit honte et dépit ; il aimerait être un fêtard, ou du moins passer pour tel. Il est dans une sale situation.

QU'EST-CE QUE JE FOUS AVEC CES CONS ?

« Lorsque deux d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » (Matthieu, 17, 13). C'est bien là tout le problème : réunis au nom de quoi ? Qu'est-ce qui pourrait bien, au fond, justifier d'être réunis ?

Réunis pour s'amuser

C'est la pire des hypothèses. Dans ce genre de circonstances (boîtes de nuit, bals populaires, boums) qui n'ont visiblement rien d'amusant, une seule solution : *draguer*. On sort alors du registre de la fête pour rentrer dans celui d'une féroce compétition narcissique, avec ou sans *option pénétration* (on considère classiquement que l'homme a besoin de la pénétration pour obtenir la gratification narcissique souhaitée ; il ressent alors quelque chose d'analogue au claquement de la partie gratuite sur les anciens flippers. La femme, le plus souvent, se contente de la certitude qu'on désire la pénétrer). Si ce genre de jeux vous dégoûte, ou que vous ne vous sentez pas en mesure d'y faire

bonne figure, une seule solution : partir au plus vite.

Réunis pour lutter (manifestations étudiantes, rassemblements écologistes, talk-shows sur la banlieue).

L'idée, a priori, est ingénieuse : en effet, le joyeux ciment d'une cause commune peut provoquer un effet de groupe, un sentiment d'appartenance, voire une authentique ivresse collective. Malheureusement, la psychologie des foules suit des lois invariables : on aboutit toujours à une domination des éléments les plus stupides et les plus agressifs. On se retrouve donc au milieu d'une bande de braillards bruyants, voire dangereux. Le choix est donc le même que dans la boîte de nuit : partir avant que ça cogne, ou draguer (dans un contexte ici plus favorable : la présence de convictions communes, les sentiments provoqués par le déroulement de la protestation ont pu légèrement ébranler la carapace narcissique).

Réunis pour baiser (boîtes à partouzes, orgies privées, certains groupes New Age)

Une des formules les plus simples et les plus anciennes : réunir l'humanité sur ce qu'elle a, en effet, de plus commun. Des actes sexuels ont lieu, même si le plaisir n'est pas toujours au rendez-vous. C'est déjà ça ; mais c'est à peu près tout.

Réunis pour célébrer (messes, pèlerinages).

La religion propose une formule tout à fait originale : nier audacieusement la séparation et la mort en affirmant que, contrairement aux apparences, nous baignons dans l'amour divin tout en nous dirigeant vers une éternité bienheureuse. Une cérémonie religieuse dont les participants auraient la foi donnerait donc l'exemple unique d'une *fête réussie*. Certains participants agnostiques peuvent même, durant le temps de la célébration, se sentir gagnés par un sentiment de croyance ; mais ils risquent ensuite une descente terrible (un peu comme pour le sexe, mais pire). Une solution : être touché par la *grâce*.

Le pèlerinage, combinant les avantages de la manifestation étudiante et ceux du voyage Nouvelles Frontières, le tout dans une ambiance de spiritualité aggravée par la fatigue, offre en outre des conditions idéales pour la drague, qui en devient presque involontaire, voire sincère. Hypothèse haute en sortie de pèlerinage : mariage plus conversion. À l'opposé, la descente peut être terrible. Prévoir

d'enchaîner sur un séjour UCPA « sports de glisse », qu'il sera toujours temps d'annuler (renseignez-vous au préalable sur les conditions d'annulation).

LA FÊTE SANS LARMES

En résumé, il suffit d'avoir prévu de s'amuser pour être certain de s'emmerder. L'idéal serait donc de renoncer totalement aux fêtes. Malheureusement, le fêtard est un personnage si respecté que cette renonciation entraîne une dégradation forte de l'image sociale. Les quelques conseils suivants devraient permettre d'éviter le pire (rester seul jusqu'au bout, dans un état d'ennui évoluant vers le désespoir, avec l'impression erronée que les autres s'amuse(nt)).

— Bien prendre conscience au préalable que la fête sera forcément ratée. Visualiser des exemples d'échecs antérieurs. Il ne s'agit pas tant d'adopter une attitude cynique et blasée. Au contraire, l'acceptation humble et souriante du désastre commun permet d'aboutir à ce succès : transformer une fête ratée en un moment d'agréable banalité.

— Toujours prévoir qu'on rentrera seul, et en taxi.

— Avant la fête : boire. L'alcool à doses modérées produit un effet sociabilisant et euphorisant qui reste sans réelle concurrence.

— Pendant la fête : boire, mais diminuer les doses (le cocktail alcool plus érotisme ambiant conduit rapidement à la violence, au suicide et au meurtre). Il est plus ingénieux de prendre un demi-Lexomil au moment opportun. L'alcool multipliant l'effet des tranquillisants, on observera un assoupissement rapide : c'est le moment d'appeler un taxi. Une bonne fête est une fête brève.

— Après la fête : téléphoner pour remercier. Attendre paisiblement la fête suivante (respecter un intervalle d'un mois, qui pourra descendre à une semaine en période de vacances).

Enfin, une perspective consolante : l'âge aidant, l'obligation de la fête diminue, le penchant à la solitude augmente ; la vie réelle reprend le dessus.

Temps morts

Ces chroniques sont parues dans les numéros 90 à 97 des Inrockuptibles (février-mars 1997), rééditées dans Interventions et dans Rester vivant et autres textes (Librio, 1999). Les titres sont de Sylvain Bourmeau.

Que viens-tu chercher ici ?

« Après le succès phénoménal de la première édition », le deuxième salon de la vidéo *hot* se tient au parc des expositions de la porte Champerret. J'ai à peine le temps de déboucher sur l'esplanade qu'une jeune femme dont j'ai tout oublié me remet un tract. J'essaie de lui parler, mais elle a déjà rejoint un petit groupe de militants qui battent la semelle pour se réchauffer, chacun un paquet de tracts à la main. Une question barre la feuille qu'elle m'a remise : « Que viens-tu chercher ici ? ». Je m'approche de l'entrée ; le parc des expositions est en sous-sol. Deux escalators ronronnent faiblement au milieu d'un espace immense. Des hommes entrent, seuls ou par petits groupes. Plutôt qu'à un temple souterrain de la luxure, l'endroit fait vaguement penser à un Darty. Je descends quelques marches, puis je ramasse un catalogue abandonné. Il émane de Cargo VPC, société de vente par correspondance spécialisée dans la vidéo X. Oui, qu'est-ce que je fais ici ?

De retour dans le métro, j'entame la lecture du tract. Sous le titre : « La pornographie, ça te pourrit la tête », il développe l'argumentation suivante. Chez tous les délinquants sexuels, violeurs, pédophiles, etc., on a retrouvé de nombreuses cassettes pornographiques. La vision répétée de cassettes pornographiques provoquerait « selon tous les travaux » un brouillage des frontières entre le fantasme et la réalité, facilitant le passage à l'acte, en même temps qu'elle ôterait tout agrément aux « pratiques sexuelles conventionnelles ».

« Qu'est-ce que vous en pensez ? », j'entends la question avant de voir mon interlocuteur. Jeune, cheveux courts, l'air intelligent et un peu anxieux, il se tient devant moi. Le métro arrive, ce qui me laisse le temps de me remettre de ma surprise. Pendant des années, j'ai marché dans les rues en me demandant si le jour viendrait où quelqu'un m'adresserait la parole – pour autre chose que pour me demander de l'argent. Eh bien voilà, ce jour est venu. Il a fallu pour cela le deuxième salon de la vidéo *hot*.

Contrairement à ce que je pensais, ce n'est pas un militant anti-pornographie. En fait, il revient du salon. Il est entré. Et ce qu'il a vu l'a mis plutôt mal à l'aise. « Que des hommes... il y avait quelque chose de violent dans leurs regards. » J'objecte que le désir donne souvent aux traits un masque tendu, violent, oui. Mais non, il sait cela, il ne veut pas parler de la violence du désir, mais d'une *violence réellement violente*. « Je me suis trouvé au milieu de groupes

d'hommes... (le souvenir semble l'oppresser légèrement), beaucoup de cassettes de viols, de séances de torture... ils étaient excités, leur regard, l'atmosphère... C'était... » J'écoute, j'attends. « J'ai l'impression que ça va tourner mal » conclut-il brutalement avant de descendre à la station Opéra.

Nettement plus tard, chez moi, je retrouve le catalogue de Cargo VPC. Le scénario de *Sodos d'ados* nous promet « des saucisses de Francfort dans le petit trou, des raviolis plein le sexe, de la baise dans la sauce tomate ». Celui de *Frères Éjac n° 6* met en scène « Rocco le laboureur de culs : blondes rasées, brunes humides, Rocco transforme les rectums en volcans pour y cracher sa lave bouillante ». Enfin, le résumé de *Salopes violées n° 2* mérite d'être cité intégralement : « Cinq superbes salopes se font agresser, sodomiser, violenter par des sadiques. Elles auront beau se débattre et sortir leurs griffes, elles finiront rouées de coups, transformées en vide-couilles humains. » Il y en a soixante pages dans ce style. J'avoue que je ne m'attendais pas à cela. Pour la première fois de ma vie, je commence à éprouver une vague sympathie pour les féministes américaines. Depuis quelques années j'avais bien entendu parler de l'apparition d'une mode *trash*, que je mettais bêtement sur le compte de l'exploitation d'un nouveau segment de marché. Niaiserie économiste, m'expose dès le lendemain mon amie Angèle, auteur d'une thèse de doctorat sur le comportement mimétique chez les reptiles. Le phénomène est beaucoup plus profond. « Pour se réaffirmer dans sa puissance virile, attaque-t-elle d'un ton enjoué, l'homme ne se satisfait plus de la simple pénétration. Il se sent en effet constamment évalué, jugé, comparé aux autres mâles. Pour chasser ce malaise, pour parvenir à éprouver du plaisir, il a maintenant besoin de frapper, d'humilier, d'avilir sa partenaire ; de la sentir complètement à sa merci. Ce phénomène, conclut-elle avec le sourire, commence d'ailleurs à s'observer également chez les femmes. »

« Donc, nous sommes foutus » dis-je après un temps. Eh bien, selon elle, oui. Vraisemblablement, oui.

L'Allemand

Voici comment se déroule la vie de l'Allemand. Pendant sa jeunesse, pendant son âge mûr, l'Allemand *travaille* (généralement en Allemagne). Il est parfois au chômage, mais moins souvent que le Français. Les années passant, quoi qu'il en soit, l'Allemand atteint l'âge de la retraite ; il a dorénavant le choix de son lieu de résidence. S'installe-t-il alors dans une ferme en Souabe ? Dans une maison de la banlieue résidentielle de Munich ? Parfois, mais en réalité de moins en moins. Une profonde mutation s'opère en l'Allemand âgé de cinquante-cinq à soixante ans. Comme la cigogne en hiver, comme le hippie d'âges plus anciens, comme l'Israélien adepte du *Goa trance*, l'Allemand sexagénaire *part vers le Sud*. On le retrouve en Espagne, souvent sur la côte entre Carthagène et Valence. Certains spécimens – d'un milieu socioculturel en général plus aisé – ont été signalés aux Canaries ou à Madère.

Cette mutation profonde, existentielle, définitive, surprend peu l'entourage ; elle a été préparée par de nombreux séjours de vacances, rendue presque inévitable par l'achat d'un appartement. Ainsi l'Allemand vit, il profite de ses dernières belles années. Ce phénomène m'a été révélé pour la première fois en novembre 1992. Circulant en voiture un peu au nord d'Alicante, j'eus l'étrange idée de m'arrêter dans une mini-ville, qu'on pourrait par analogie qualifier de *village* ; la mer était extrêmement proche. Ce village ne portait pas de nom ; probablement n'avait-on pas eu le temps – aucune maison, visiblement, n'était antérieure à 1980. Il était environ dix-sept heures. Marchant par les rues désertes, j'ai d'abord constaté un curieux phénomène : les enseignes des magasins et des cafés, les menus des restaurants, tout était rédigé en langue allemande. J'ai acheté quelques provisions, puis j'ai constaté que l'endroit commençait à s'animer. Une population de plus en plus dense se pressait dans les rues, dans les places, sur le front de mer ; elle semblait animée d'un vif appétit de consommation. Des ménagères sortaient des résidences. Des moustachus se saluaient avec chaleur, et semblaient mettre au point les détails d'une soirée. L'homogénéité de cette population, d'abord frappante, devint peu à peu obsédante, et je dus vers dix-neuf heures me rendre à l'évidence : LA VILLE ÉTAIT ENTIÈREMENT PEUPLÉE DE RETRAITÉS ALLEMANDS.

Structurellement, la vie de l'Allemand évoque donc d'assez près la vie du travailleur immigré. Soit un pays A, et un pays B. Le pays A est

conçu comme un pays de travail ; tout y est fonctionnel, ennuyeux et précis. Quant au pays B, on y passe son temps de loisir ; ses vacances, sa retraite. On regrette d'en partir, on aspire à y retourner. C'est dans le pays B qu'on noue de véritables amitiés, des amitiés profondes ; c'est dans le pays B qu'on fait l'acquisition d'une résidence, résidence qu'on souhaite léguer à ses enfants. Le pays B est généralement situé plus au Sud.

Peut-on conclure que l'Allemagne est devenue une région du monde où l'Allemand n'a plus envie de vivre, et dont il s'échappe dès que possible ? Je crois qu'on peut conclure. L'opinion de l'Allemand sur son pays natal rejoint donc celle du Turc. Il n'y a aucune réelle différence ; il demeure, cependant, quelques ajustements de détail.

En général l'Allemand est doté d'une *famille*, composée d'un à deux enfants. Comme leurs parents à leur âge, ces enfants *travaillent*. Voici pour notre retraité l'occasion d'une micro-migration – très saisonnière, puisqu'elle se déroule pendant la période des fêtes, soit entre Noël et le Jour de l'an. (*ATTENTION : le phénomène décrit par la suite n'est pas observable pour le travailleur immigré proprement dit ; les détails m'en ont été communiqués par Bertrand, serveur à la brasserie Le Méditerranée, à Narbonne.*)

La route est longue entre Carthagène et Wuppertal, même à bord d'une puissante voiture. Le soir venu, il n'est donc pas rare que l'Allemand ressente la nécessité d'une étape ; la région Languedoc-Roussillon, dotée de possibilités hôtelières modernes, offre une option satisfaisante. À ce stade, le plus dur est fait – le réseau autoroutier français reste, quoi qu'on en dise, supérieur à son homologue espagnol. Gagné par une légère détente après le repas (huîtres de Bouzigues, supions à la provençale, petite bouillabaisse pour deux personnes en saison), l'Allemand s'épanche. Il parle alors de sa fille, qui travaille dans une galerie d'art à Düsseldorf ; de son gendre informaticien ; des problèmes de leur couple, et des solutions possibles. Il parle.

*« Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ?
Es ist der Vater mit seinem Kind. »*

Ce que dit l'Allemand, à cette heure et à ce stade, n'a plus beaucoup d'importance. Il se trouve de toute façon dans un pays intermédiaire, et peut laisser libre cours à ses pensées profondes ; et des pensées profondes, il en a.

Plus tard, il dort ; c'est probablement ce qu'il a de mieux à faire.

C'était notre rubrique : « La parité franc-mark, le modèle économique allemand ». Bonne nuit à tous.

L'abaissement de l'âge de la retraite

Jadis, nous étions animateurs de villages de vacances ; nous étions payés pour amuser les gens, pour essayer d'amuser les gens. Plus tard, mariés (le plus souvent divorcés), nous sommes retournés en village de vacances, en tant que clients cette fois. Des jeunes, d'autres jeunes ont tenté de nous amuser. Pour notre part, nous avons tenté d'établir des relations sexuelles avec certains membres du village de vacances (parfois d'ex-animateurs, parfois non). Nous avons quelquefois réussi ; le plus souvent nous avons échoué. Nous ne nous sommes pas beaucoup amusés. Aujourd'hui, conclut l'ex-animateur de village de vacances, il n'y a vraiment plus aucun sens à donner à notre vie.

Construit en 1995, le *Holiday Inn Resort* de Safaga, sur les côtes de la mer Rouge, offre 327 chambres et 6 suites spacieuses et agréables. Parmi les équipements on peut citer le hall d'accueil, le *coffee-shop*, le restaurant, le restaurant de plage, la discothèque et la terrasse d'animation. L'arcade commerciale comporte différentes boutiques, banque, coiffeur. L'animation est assurée par une sympathique équipe franco-italienne (soirées dansantes, jeux divers). En résumé, et pour reprendre l'expression du voyageur, on a affaire à une « très belle unité ».

L'abaissement de l'âge de la retraite à cinquante-cinq ans, repris l'ex-animateur de villages de vacances, serait une mesure favorablement accueillie par les professionnels du tourisme. Il est difficile de rentabiliser une structure de cette taille sur la base d'une saison courte et discontinue, essentiellement limitée à la période estivale – dans une moindre mesure aux vacances d'hiver. La solution passe évidemment par la constitution de charters de retraités jeunes, bénéficiant de tarifs préférentiels, qui permettraient d'harmoniser les flux. Après la disparition du conjoint, le retraité se retrouve un peu dans la situation de l'enfant : il voyage en groupe, il doit se faire des camarades. Mais alors que les garçons jouent entre garçons, que les filles bavardent entre filles, les retraités se retrouvent volontiers sans distinction de sexe. De fait, on constate qu'ils multiplient les allusions et les sous-entendus à caractère sexuel ; leur lubricité verbale est proprement stupéfiante. Aussi pénible qu'elle puisse être sur le moment, force est de constater que la sexualité semble être une chose qu'on regrette par la suite, un thème sur lequel on aime à broder des variations nostalgiques. Ainsi des amitiés se nouent, à deux ou à trois. C'est ensemble qu'on découvre les taux de change, qu'on programme

une excursion en 4 × 4. Un peu tassés, les cheveux courts, les retraités ressemblent à des gnomes grincheux ou gentils, suivant leur personnalité propre. Leur robustesse est souvent étonnante, conclut l'ex-animateur.

« Moi je dis à chacun sa religion, et toutes les religions sont respectables » intervint sans réel à-propos le responsable du réveil musculaire. Vexé par cette interruption, l'ex-animateur se réfugia dans un silence peiné. Âgé de cinquante-deux ans, il était en cette fin janvier l'un des plus jeunes clients. Du reste il n'était pas en retraite mais en préretraite, ou en convention de conversion, quelque chose dans ce genre. Faisant état auprès de tous de sa qualité d'ex-professionnel du tourisme, il avait su se créer un personnage auprès de l'équipe d'animation. « J'ai fait l'ouverture du premier Club Med au Sénégal » aimait-il à rappeler. Puis il chantonnait, esquissant un pas de danse : « J'veais aller m'éclater au Sééé-né-gal / Avec une copiii-ne de cheval. » Enfin, c'était un type très chouette. Je ne fus cependant nullement surpris quand le lendemain matin on retrouva son cadavre, flottant entre deux eaux dans la piscine-lagon.

Calais, Pas-de-Calais

Puisque je vois que tout le monde est réveillé², j'en profite pour signaler une petite pétition, à mon avis insuffisamment médiatisée : celle lancée par Robert Hue et Jean-Pierre Chevènement pour demander la tenue d'un référendum sur la monnaie unique. C'est vrai que le Parti communiste n'est plus ce qu'il était, que Jean-Pierre Chevènement ne représente que lui-même « et encore » ; il n'empêche qu'ils rejoignent un vœu majoritaire, et que Jacques Chirac avait promis ce référendum. Ce qui, techniquement et à l'heure où je parle, fait de lui un menteur.

Je n'ai pas l'impression de faire preuve d'une finesse d'analyse exceptionnelle en diagnostiquant que nous vivons dans un pays dont la population s'appauvrit, a la sensation qu'elle va s'appauvrir de plus en plus, et se montre en outre persuadée que tous ses malheurs viennent de la compétition économique internationale (simplement parce que la « compétition économique internationale », elle est en train de la perdre). L'Europe, il y a encore quelques années, tout le monde s'en foutait ; voilà bien un projet qui n'avait pas soulevé la moindre opposition, ni suscité le moindre enthousiasme ; aujourd'hui, disons que certains inconvénients sont apparus, et qu'on a plutôt le sentiment d'une hostilité croissante. Ce qui, après tout, serait déjà un argument en faveur d'un référendum. Je rappelle que le référendum de Maastricht en 1992 a bien failli ne pas se tenir (la palme historique du mépris revenant sans doute à Valéry Giscard d'Estaing, qui avait estimé le projet « trop complexe pour être soumis au vote »), et qu'une fois arraché il a bien failli se solder par un NON, alors que l'ensemble des hommes politiques et des médias responsables de ce pays appelaient à voter OUI.

Cette profonde, et presque incroyable obstination des partis politiques « de gouvernement » à poursuivre un projet qui n'intéresse personne, et qui commence même à écœurer tout le monde, peut à elle seule expliquer bien des choses. À titre personnel, quand on me parle de nos « valeurs démocratiques », j'ai du mal à ressentir l'émotion requise ; ma première réaction serait plutôt d'éclater de rire. S'il y a une chose dont je suis sûr, quand on me demande de choisir entre Chirac et Jospin (!) et qu'on refuse de me consulter sur la monnaie unique, c'est que nous ne sommes *pas* en démocratie. Bon, la démocratie n'est peut-être pas le meilleur des régimes, c'est peut-être comme on dit la porte ouverte à de « dangereuses dérives

populistes » ; mais alors je préférerais qu'on nous le dise franchement : les grandes orientations sont prises depuis longtemps, elles sont sages et justes, vous ne pouvez même pas exactement les comprendre ; il vous est cependant possible, en fonction de votre sensibilité, d'apporter telle ou telle coloration politique à la composition du futur gouvernement.

Dans *Le Figaro* du 25 février, je relève d'intéressantes statistiques concernant le Pas-de-Calais. 40 % de la population y vit en dessous du seuil de pauvreté (chiffres de l'INSEE) ; six ménages sur dix y sont dispensés du paiement de l'impôt sur le revenu. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le Front national y réalise des scores médiocres ; il est vrai que la population immigrée est en diminution constante (par contre le taux de fécondité est très bon, nettement supérieur à la moyenne nationale). En fait le député-maire de Calais est un communiste, qui présente l'intéressante particularité d'être le seul à avoir voté lors du dernier congrès contre l'abandon de la dictature du prolétariat.

Calais est une ville impressionnante. D'habitude, dans une ville de province de cette taille, il y a un centre historique, des rues piétonnes animées le samedi après-midi, etc. À Calais, rien de semblable. La ville a été rasée à 95 % lors de la Seconde Guerre mondiale ; et dans les rues, le samedi après-midi, il n'y a personne. On longe des immeubles abandonnés, d'immenses parkings déserts (c'est certainement la ville de France où il est le plus facile de se garer). Le samedi soir est un peu plus gai, mais d'une gaieté particulière : presque tout le monde est saoul. Au milieu des troquets il y a un casino, avec des rangées de machines à sous où les Calaisiens viennent claquer leur RMI. Le lieu de promenade du dimanche après-midi est l'entrée du tunnel sous la Manche. Derrière les grilles, le plus souvent en famille, poussant parfois un landau, les gens regardent passer l'Eurostar. Ils font un signe de main au conducteur, qui klaxonne en réponse avant de s'engouffrer sous la mer.

Comédie métropolitaine

La femme parlait de se pendre ; l'homme portait un tissu confortable. Les femmes se pendent rarement, en fait ; elles restent fidèles aux barbituriques. « Top niveau » : c'était top niveau. « Il faut évoluer » : pourquoi ? Entre nous, les coussins de la banquette perdaient leurs entrailles. Le couple descendit à Maisons-Alfort. Un créatif d'environ vingt-sept ans vint s'asseoir à mes côtés. Il me fut d'emblée antipathique (peut-être son catogan, ou sa petite moustache *décalée* ; peut-être aussi une vague ressemblance avec Maupassant). Il déplia une lettre de plusieurs pages, entama sa lecture ; la rame approchait de la station Liberté. La lettre était rédigée en anglais, et lui était vraisemblablement adressée par une Suédoise (je vérifiai le soir même sur mon Larousse illustré ; en effet Uppsala est en Suède, c'est une ville de cent cinquante-trois mille habitants, qui dispose d'une université très ancienne ; il ne semble pas y avoir grand-chose d'autre à en dire). Le créatif lisait lentement, son anglais était médiocre, je n'eus aucun mal à reconstituer le détail de l'affaire (fugitivement je pris conscience que ma moralité ne s'arrangeait pas vraiment ; mais après tout le métro est un espace public, non ?). À l'évidence, ils s'étaient rencontrés l'hiver dernier à Chamrousse (mais aussi quelle idée, pour une Suédoise, d'aller faire du ski dans les Alpes ?). Cette rencontre avait changé sa vie. Elle ne pouvait plus faire autre chose que penser à lui, et d'ailleurs elle n'essayait même pas (à ce moment il eut un rictus de vanité insupportable, s'étala un peu plus sur son siège, lissa sa moustache). À travers les mots qu'elle employait, on sentait qu'elle commençait à avoir peur. Elle était prête à tout pour le retrouver, elle envisageait de chercher un travail en France, peut-être quelqu'un pourrait l'héberger, il y avait des possibilités comme jeune fille au pair. Mon voisin eut un froncement de sourcils agacé : en effet un jour ou l'autre il allait la voir débarquer, on la sentait tout à fait prête à quelque chose de ce genre. Elle savait qu'il était très occupé, qu'il avait beaucoup d'affaires en cours (ça me paraissait douteux ; il était quand même trois heures de l'après-midi, et le type n'avait pas l'air spécialement à la bourre). À ce moment il jeta autour de lui un regard un peu terne, mais nous n'étions encore qu'à la station Daumesnil. La lettre se concluait sur cette phrase : « *I love you and I don't want to loose you.* » J'ai trouvé ça très beau ; il y a des jours où j'aimerais bien écrire comme ça. Elle signait « *Your's Ann-Katrin* », entourait sa signature de petits cœurs. On était le vendredi

14 février, jour de la Saint-Valentin (cette coutume commerciale d'origine anglo-saxonne a paraît-il très bien pris dans les pays nordiques). Je me suis dit que les femmes étaient vraiment courageuses, parfois.

Le type descendait à Bastille, et moi aussi. J'eus un instant envie de le suivre (allait-il dans un bar à tapas, ou sinon quoi ?), mais j'avais rendez-vous avec Bertrand Leclair à *La Quinzaine littéraire*. Dans le cadre de cette chronique, j'envisageais d'engager une polémique avec Bertrand Leclair sur Balzac. D'abord parce que je perçois mal en quoi l'adjectif de *balzacien* dont il affuble de temps à autre tel ou tel romancier a quoi que ce soit de péjoratif ; ensuite parce que j'en ai un peu marre des polémiques sur Céline, auteur surfait. Mais, tout compte fait, Bertrand n'a plus très envie de critiquer Balzac ; il est au contraire frappé par son incroyable liberté ; il a l'air de penser que si nous avons aujourd'hui des romanciers *balzaciens*, ce ne serait pas forcément une catastrophe. Nous convenons qu'un romancier d'une telle puissance est nécessairement un immense producteur de clichés ; que ces clichés restent ou non valables aujourd'hui c'est une autre question, qu'il convient d'examiner soigneusement, au cas par cas. Fin de la polémique. Je repense à cette pauvre Ann-Katrin, que j'imagine sous les traits pathétiques d'Eugénie Grandet (impression de vitalité anormale qui se dégage de tous les personnages de Balzac, qu'ils soient bouleversants ou odieux). Il y a ceux qu'on n'arrive pas à tuer, qui ressurgissent d'un livre à l'autre (dommage qu'il n'ait pas connu Bernard Tapie). Il y a aussi les personnages sublimes, qui s'inscrivent immédiatement dans la mémoire – justement parce qu'ils sont sublimes, et cependant réels. Balzac réaliste ? On pourrait dire « romantique », aussi bien. En tout cas, je ne pense pas qu'il se sentirait dépaycé de nos jours. Après tout, dans la vie, il demeure de réels éléments de mélodrame. Surtout dans la vie des autres, d'ailleurs.

Juste un coup à prendre

Dans l'après-midi de samedi, à l'occasion du Salon du livre, le Festival du premier roman de Chambéry organisait un débat autour du thème : « Le premier roman est-il devenu un produit commercial ? ». L'affaire était prévue pour durer une heure et demie, malheureusement Bernard Simeone a tout de suite donné la bonne réponse, qui est OUI. Il en a même clairement expliqué les raisons : en littérature comme partout, le public a besoin de nouvelles têtes (je crois d'ailleurs qu'il a employé l'expression plus brutale de « chair fraîche »). Il n'avait pas de mérite à voir les choses clairement, s'excusa-t-il ; il passait la moitié de sa vie en Italie, pays qui lui paraissait dans beaucoup de domaines être à *l'avant-garde du pire*. Le débat a ensuite dérivé sur le rôle de la critique littéraire, sujet plus confus.

Concrètement la chose démarre fin août, avec des accroches du style « Le romancier nouveau est arrivé » (photo de groupe sur le pont des Arts, ou dans un garage de Maisons-Alfort) et s'achève en novembre au moment de la remise des prix. Ensuite il y a le beaujolais nouveau, la bière de Noël, tout ça permet de tenir tranquillement jusqu'aux fêtes. La vie ce n'est pas si compliqué, c'est juste un coup à prendre. Soulignons au passage l'hommage rendu à la littérature par l'industrie, puisqu'elle associe les joies littéraires à la période la plus sombre, au lundi de l'année, à l'entrée dans le tunnel. Roland-Garros, à l'inverse, serait plutôt organisé en juin. Je serais en tout cas le dernier à critiquer mes confrères qui font n'importe quoi sans jamais comprendre exactement ce qu'on leur demande. Personnellement j'ai eu beaucoup de chance, il y a juste eu un petit dérapage avec *Capital*, le magazine du groupe Ganz (que d'ailleurs je confondais avec l'émission du même nom sur M6). La fille n'avait pas de caméra, ce qui aurait dû m'alerter ; j'ai quand même été surpris lorsqu'elle m'a avoué qu'elle n'avait pas lu une ligne. Je n'ai saisi que plus tard, en lisant le dossier « CADRE LE JOUR, ÉCRIVAIN LA NUIT : PAS FACILE D'ÉGALER PROUST OU SULITZER » (dans lequel, par parenthèse, mes propos ne figuraient pas). En fait, elle aurait aimé que je lui raconte *ma merveilleuse histoire*. Il aurait fallu me prévenir, j'aurais pu faire quelque chose, avec Maurice Nadeau en vieux mage bourru et Valérie Tallefer dans le rôle de la petite fée Clochette. « Va voir Nadd-hô, fils. Il est le talisman, la mémoire, le gardien de nos traditions les plus sacrées. » Ou peut-être plus *Rocky*, version cérébrale : « armé de son

tableur, le jour, il se bat avec les flux tendus ; mais c'est avec son traitement de texte, la nuit, qu'il percute les périphrases. Sa seule force : croire en lui-même. » Au lieu de ça j'ai été bêtement franc, voire agressif ; il ne faut pas s'attendre à des miracles, si on ne nous explique pas le concept. C'est vrai que j'aurais dû me procurer le magazine, mais je n'ai pas eu le temps (on notera que *Capital* est surtout lu par des chômeurs, ce qui n'arrive pas tout à fait à me faire rire).

Autre malentendu troublant, plus tard, dans une des bibliothèques municipales de Grenoble. Contre toute attente, la politique de promotion de la lecture chez les jeunes s'avère un succès local. Beaucoup d'interventions dans le registre : « Hé, m'sieu l'écrivain, tu me donnes un message, tu me donnes de l'espoir ! ». Stupéfaction des écrivains attablés. Pas de refus de principe, d'ailleurs ; ils se souviennent peu à peu qu'en effet, une des missions possibles de l'écrivain, en des temps très anciens... mais comme ça, oralement, en deux minutes ? « Y'a pas marqué Bruel » grommelle quelqu'un dont j'ai oublié le nom. Enfin, eux au moins semblent avoir lu.

Heureusement, sur la fin, intervention précise, lumineuse, honnête de Jacques Charmetz, créateur du festival de Chambéry (au temps pas si lointain où le premier roman était plus qu'un *concept*) : « Ils ne sont pas là pour ça. Demandez-leur si vous voulez une certaine forme de vérité, qu'elle soit allégorique ou réelle. Demandez-leur si vous voulez de mettre à vif les plaies, et si possible d'y rajouter du sel. » Je cite de mémoire, mais, quand même : merci.

À quoi servent les hommes ?

« Il n'existe pas. Tu comprends ? Il n'existe pas.

— Oui, je comprends.

— Moi, j'existe. Toi, tu existes. Lui, il n'existe pas. »

Ayant établi la non-existence de Bruno, la femme de quarante ans caressa doucement la main de sa compagne, beaucoup plus jeune. Elle ressemblait à une féministe, du reste elle portait un pull-over de féministe. L'autre semblait chanteuse de variétés, à un moment donné elle a parlé de galas (ou peut-être de galères, je n'ai pas très bien compris). Avec son petit cheveu sur la langue, elle s'habituaient lentement à la disparition de Bruno. Malheureusement, en fin de repas, elle tenta d'établir l'existence de Serge. Pull-over se crispa avec violence.

« Je peux t'en parler encore ? demanda l'autre timidement.

— Oui, mais abrège. »

Après leur départ, j'ai ressorti un volumineux dossier de coupures de presse. Pour la vingtième fois en quinze jours, j'ai tenté d'être terrorisé par les perspectives offertes par le clonage humain. Il faut dire que ça démarre mal, avec la photo de cette brave brebis écossaise (qui de plus, on a pu le constater au journal de TF1, bêle avec une stupéfiante normalité). Si le but recherché était de nous faire peur, il aurait été plus simple de cloner des araignées. J'essaie d'imaginer une vingtaine d'individus disséminés à la surface de la planète, porteurs du même code génétique que le mien. Je suis troublé, c'est vrai (d'ailleurs même Bill Clinton est troublé, c'est dire) ; mais terrorisé, non, pas exactement. Est-ce que j'en serais venu à ricaner de mon code génétique ? Pas ça non plus. Décidément, *troublé* est le mot. Quelques articles plus loin, je me rends compte que le problème n'est pas là. Contrairement à ce qu'on répète bêtement, il est faux de prétendre que « les deux sexes pourront se reproduire séparément ». Pour l'instant la femme reste, comme le souligne avec pertinence *Le Figaro*, « incontournable ». L'homme par contre, c'est vrai, ne sert à peu près plus à rien (ce qui est d'ailleurs vexant dans l'histoire, c'est ce remplacement du spermatozoïde par une « légère décharge électrique » ; ça fait un peu bas de gamme). Au fond, plus généralement, à quoi servent les hommes ? On peut imaginer qu'à des époques antérieures, où les ours étaient nombreux, la virilité ait pu

jouer un rôle spécifique et irremplaçable ; aujourd'hui, on s'interroge.

La dernière fois que j'ai entendu parler de Valerie Solanas, c'était dans un livre de Michel Bulteau, *Flowers* ; il l'avait rencontrée à New York en 1976. Le livre est écrit treize ans plus tard ; la rencontre l'a visiblement secoué. Il décrit une fille « à la peau verdâtre, aux cheveux sales, vêtue d'un blue-jean et d'un treillis crasseux ». Elle ne regrettait pas du tout d'avoir tiré sur Warhol, le père du clonage artistique : « Si je revois ce salaud, je suis fichue de recommencer ». Elle regrettait encore moins d'avoir fondé le mouvement SCUM (*Society for Cutting Up Men*), et se préparait à donner une suite à son manifeste. Depuis, silence radio ; serait-elle morte ? Encore plus étrange, ce fameux manifeste a disparu des librairies ; pour en avoir une idée fragmentaire on est obligé de regarder *Arte* jusqu'à des tard le soir, et de supporter la diction de Delphine Seyrig. Malgré tous ces inconvénients, ça en vaut la peine : les extraits que j'ai pu entendre sont réellement impressionnants. Et pour la première fois aujourd'hui, grâce à Dolly-la-Brebis-du-Futur, les conditions techniques sont prêtes pour la réalisation du rêve de Valerie Solanas : un monde exclusivement composé de femmes. (La pétulante Valerie développait d'ailleurs des idées sur les sujets les plus variés ; j'ai noté au passage le : « Nous exigeons l'abolition immédiate du système monétaire ». Décidément, c'est le moment de rééditer ce texte.)

(Pendant ce temps, Andy l'astucieux dort dans l'azote liquide, dans l'attente d'une bien hypothétique résurrection.)

L'expérience pourrait être tentée assez bientôt, pour celles que ça intéresse, peut-être sur une échelle réduite ; j'espère que les hommes sauront s'effacer dans le calme. Un dernier conseil, quand même, pour partir sur de bonnes bases : évitez de cloner Valerie Solanas.

La peau de l'ours

L'été dernier, vers la mi-juillet, au journal de 20 heures, Bruno Masure annonça qu'une sonde américaine venait de découvrir des traces de vie fossile sur Mars. Il n'y avait aucun doute : les molécules, datant de centaines de millions d'années, dont on venait de détecter la présence, étaient des molécules biologiques ; on ne les avait jamais rencontrées en dehors des organismes vivants. Ces organismes étaient en l'occurrence des bactéries, vraisemblablement des archéobactéries méthaniques. Ceci établi, il passa à autre chose ; visiblement, le sujet l'intéressait moins que la Bosnie. Cette couverture médiatique minimale semble a priori s'autoriser du caractère faiblement spectaculaire de la vie bactérienne. La bactérie, en effet, mène une existence paisible. Empruntant à l'environnement des nutriments simples et peu variés, elle croît ; puis elle se reproduit, assez platement, par divisions successives. Les tourments et les délices de la sexualité lui restent à jamais inconnus. Tant que les conditions restent favorables, elle continue à se reproduire (*Yahvé la favorise devant sa face, et ses générations sont nombreuses*) ; ensuite, elle meurt. Aucune ambition irréfléchie ne vient ternir son parcours limité et parfait ; la bactérie n'est pas un personnage balzacien. Il peut certes arriver qu'elle mène cette tranquille existence dans un organisme hôte (celui par exemple d'un teckel), et que l'organisme en question en souffre, voire en soit radicalement détruit ; mais la bactérie n'en a nullement conscience, et la maladie dont elle est l'agent actif se développe sans entamer sa sérénité. En elle-même, la bactérie est irréprochable ; elle est également parfaitement inintéressante.

L'événement, en lui-même, demeurerait. Ainsi, sur une planète proche de la Terre, des macromolécules biologiques avaient pu s'organiser, élaborer de vagues structures autoreproductibles composées d'un noyau primitif et d'une membrane mal connue ; puis tout s'était arrêté, probablement sous l'effet de variations climatiques ; la reproduction était devenue de plus en plus difficile, avant de s'interrompre tout à fait. L'histoire de la vie sur Mars se manifestait comme une histoire modeste. Cependant (et Bruno Masure ne semblait pas en avoir pleinement conscience), ce mini-récit d'un ratage un peu flasque contredisait avec violence toutes les constructions mythiques ou religieuses dont l'humanité fait classiquement ses délices. Il n'y avait pas d'acte unique, grandiose et créateur ; il n'y avait pas de peuple élu, ni même d'espèce ou de planète élue. Il n'y avait, un peu

partout dans l'univers, que des tentatives incertaines et en général peu convaincantes. Tout cela, en outre, d'une éprouvante monotonie. L'ADN des bactéries retrouvées sur Mars était exactement identique à l'ADN des bactéries terrestres ; cette constatation surtout me plongeait dans une tristesse diffuse, tant cette identité génétique radicale semblait la promesse d'épuisantes convergences historiques. Sous la bactérie, en somme, on sentait déjà le Tutsi ou le Serbe ; enfin, tous ces gens qui se dispersent en conflits aussi fastidieux qu'interminables.

La vie sur Mars, ceci dit, avait eu l'extrêmement bonne idée de s'arrêter avant d'avoir causé trop de dégâts. Encouragé par l'exemple martien, j'entamai la rédaction d'un rapide plaidoyer pour l'extermination des ours. On venait à l'époque d'introduire un nouveau couple d'ours dans les Pyrénées, ce qui provoquait le mécontentement des producteurs de brebis. Une telle obstination à tirer ces plantigrades du néant avait en effet quelque chose de malsain, de pervers ; naturellement, la mesure était soutenue par les écologistes. On avait relâché la femelle, puis le mâle, à quelques kilomètres de distance. Ces gens étaient vraiment ridicules. Aucune dignité.

Comme je m'ouvrais de mon projet exterminateur à la directrice adjointe d'une galerie d'art, elle m'opposa un argument original, d'essence plutôt culturaliste. L'ours selon elle devait être préservé, car il appartenait à la mémoire culturelle très ancienne de l'humanité. En fait, les deux plus anciennes représentations artistiques connues figuraient un ours et un sexe féminin. D'après les datations les plus récentes, il semblait même y avoir un léger avantage à l'ours. Le mammoth, le phallus ? Beaucoup plus récents, beaucoup plus ; il ne pouvait même pas en être question. Devant cet argument d'autorité, je m'inclinai. Eh bien soit, allons pour les ours. Pour les vacances d'été je recommande Lanzarote, qui ressemble beaucoup à la planète Mars.

Opera Bianca

Opera Bianca est une installation mobile et sonore conçue par le sculpteur Gilles Touyard ; la musique est due à Brice Pauset. Cette installation se compose de sept objets mobiles dont la forme évoque l'ameublement humain. Lors des phases claires, ces objets, immobiles et blancs sur un fond blanc, emmagasinent de l'énergie lumineuse. Ils dissipent cette énergie lors des phases sombres, émettant une luminescence décroissante alors qu'ils se croisent dans l'espace – sans toutefois se toucher ; leur aspect évoque alors celui des taches fantomatiques qui traversent la rétine après un éblouissement.

Le texte intervient lors des phases sombres. Il se décompose en douze séquences lues par deux récitants invisibles (une voix masculine, une voix féminine). L'ordre des séquences, aléatoire, change d'une représentation à l'autre. Ces textes doivent donc être considérés comme douze interprétations possibles à partir d'une même situation plastique.

La première représentation a eu lieu le 10 septembre 1997 au Centre d'art contemporain Georges-Pompidou (Paris).

H : Quel est le plus petit élément d'une société humaine ?

F : Nous associons l'onde à la femme,
Le corpuscule au masculin
Nous composons de petits drames
Dans le désir d'un Dieu malin.

H : En l'absence de tout conflit, un monde apparaît, se développe. Le réseau des interactions enveloppe l'espace, crée l'espace par son développement instantané. Observant les interactions, nous connaissons le monde. Définissant l'espace par l'intermédiaire des observables, en l'absence de toute contradiction, nous proposons un monde dont nous pouvons parler. Nous appelons ce monde : la réalité.

H : Ils flottaient dans la nuit près d'un astre innocent,
Observant la naissance du monde,
Le développement des plantes
Et le foisonnement impur des bactéries ;
Ils venaient de très loin, ils avaient tout leur temps.

Ils n'avaient pas vraiment
D'idée sur l'avenir,
Ils voyaient le tourment
Le manque et le désir

S'installer sur la Terre
Au milieu des vivants
Ils connaissaient la guerre,
Ils chevauchaient le vent.

F : Ils se sont rassemblés tout au bord de l'étang ;
Le brouillard se levait et ranimait le ciel ;
Souvenez-vous, amis, des formes essentielles,
Souvenez-vous de l'homme ; souvenez-vous longtemps.

H : J'aimerais annoncer de bonnes nouvelles, prodiguer des paroles consolantes ; je ne peux pas. Je ne peux qu'assister au creusement du gouffre entre nos démarches et nos attitudes.

Nous sillonnons l'espace, le rythme de nos pas découpe l'espace avec l'exactitude d'un rasoir ;

Nous sillonnons l'espace et l'espace est de plus en plus noir.

Il y a eu un moment de décrochement précis. Je ne peux pas m'en souvenir, mais il a dû se produire à une certaine altitude.

F : Il doit y avoir eu un moment de communion où nous n'avions aucune objection au monde ;

Comment se fait-il alors que notre solitude soit si profonde ?

Il doit s'être passé quelque chose, mais les racines de la déflagration nous restent impénétrables ;

Nous projetons des regards autour de nous, mais plus rien ne nous paraît concret, plus rien ne nous paraît stable.

F : Nous marchons dans la ville, nous croisons des regards
Et ceci définit notre présence humaine ;
Dans le calme absolu de la fin de semaine,
Nous marchons lentement aux abords de la gare.

Nos vêtements trop larges abritent des chairs grises,
À peu près immobiles dans la fin de journée ;
Notre âme minuscule, à demi-condamnée,
S'agite entre les plis, et puis s'immobilise.

H : Nous avons existé, telle est notre légende ;
Certains de nos désirs ont construit cette ville.
Nous avons combattu des puissances hostiles,
Puis nos bras amaigris ont lâché les commandes

Et nous avons flotté loin de tous les possibles ;
La vie s'est refroidie, la vie nous a laissés
Nous contemplons nos corps à demi-effacés,
Dans le silence émergent quelques data sensibles.

H : Le ciel parfaitement limpide
 Pénétrait dans nos cristallins
 Nous ne pensions plus à demain,
 La nuit était à peu près vide.

Nous étions prisonniers parmi les instruments
 Et les mesures semblaient parfaitement futiles,
 Nous avions essayé de faire une œuvre utile
 Et les fourmis dansaient sous un soleil troublant.

Il y avait dans l'air quelque chose de dément
 Une électricité, un glissement de chaînes,
 Les passants échangeaient des regards pleins de haine
 Et semblaient ruminer de merveilleux tourments.

F : Tu connaîtras les trois directions de l'espace
 Et tu prendras conscience de la nature du temps,
 Tu verras le soleil se coucher sur l'étang ;
 Dans la nuit tu croiras avoir trouvé ta place.

H : L'aube revient, le sable tourne entre les corps ;
 Esprit de clairvoyance, dirige-toi équitablement vers le Nord ;
 Esprit d'intransigeance, soutiens nos combats et nos efforts ;
 Ce monde attend de nous l'impulsion vers la mort.

F : Il arrive un moment où les mots échangés
Au lieu de se changer en éclats de lumière
Se tordent autour de vous, étouffent vos pensées,
Les mots ont une matière
(Une matière visqueuse
Quand ils pèsent très lourd ;
Ainsi, les mots d'amour,
La matière amoureuse.)

H : La vie se perpétue à coups d'éclairs croisés,
L'information circule ;
Tout au fond de la nuit les destins s'articulent ;
Les cartes sont biaisées.

F : Nous traversons les jours le visage immobile,
Il n'y a plus d'amour dans nos regards stériles
L'enfance est terminée, les jeux sont répartis,
Nous nous acheminons vers la fin de partie.

H : Les dernières particules
Dérivent dans le silence
Et le vide articule
Dans la nuit, sa présence.

F : La poussière tournoie sur le sol gris, mouvante ;
Un coup de vent surgit et purifie l'espace.
Nous avons voulu vivre, il en reste des traces ;
Nos corps au ralenti sont figés dans l'attente.

H : Dans la solitude, dans le silence, dans la lumière, l'homme se charge d'énergie mentale qu'il dissipe ensuite dans ses rapports avec autrui. Indifférent, parfait et rond, le monde a gardé la mémoire de son origine commune. Des portions du monde apparaissent, puis disparaissent ; elles apparaissent à nouveau.

F : Au bout du blanc, il y a la mort
Et la séparation des corps
Entre les particules à vif,
J'achève mon parcours émotif.

H : La vie est parfaite, la vie est ronde ;
C'est une nouvelle histoire du monde.

F : Il n'y a plus de topologie
Dans l'univers sub-atomique
Et l'esprit retrouve un logis
Au fond de la fissure quantique,

L'esprit se love et se blottit
Dans un univers pathétique
Dans la brisure de symétrie,
Dans la splendeur de l'identique.

H : Tout apparaît, tout brille dans une lumière insoutenable ; nous sommes devenus comme des dieux.

F : Une rencontre a lieu
À un moment quelconque,
La nuit remplit les yeux
Et bien sûr on se trompe.

H : Le monde est dissocié ; il se compose d'individus. Les individus se composent d'organes ; les organes de molécules. Le temps s'écoule ; il se sépare en secondes. Le monde est dissocié.

F : Le processus de séduction
Est un processus de mesure,
Seule dans la nuit d'interaction
Entre la lumière et l'ordure.

H : Les neurones évoquent la nuit. Dans le réseau étoilé des neurones, les représentations se forment ; leur parcours est aléatoire et bref.

F : Il faudrait traverser un univers lyrique
Comme on traverse un corps qu'on a beaucoup aimé
Il faudrait réveiller les puissances opprimées
La soif d'éternité, douteuse et pathétique.

H : La nuit cérébrale est profonde,
Elle a créé le monde
Et l'intégralité des instruments.

Nous descendons toujours vers le blanc.

F : Dans la contradiction qui remplit nos matins
Nous respirons, c'est vrai, et le ciel est paisible
Mais nous ne croyons plus que la vie soit possible,
Nous n'avons plus vraiment l'impression d'être humains.

H : Le mouvement d'indifférence
Sur un axe froid et morbide
Est une métaphore de l'absence,
Semi-transition vers le vide.

Les signaux du réel voilé,
Dans leur demi-luminescence
Hideux comme un ciel étoilé,
Semi-transitions vers l'absence.

Les chocs des machines neuronales
Dans un champ de désirs fictifs
Définissent un monde libéral
Où plus rien n'est définitif.

F : Il faut que la nature se conforme à l'humain
Et que l'humain s'achève et devienne rigide,
J'ai toujours eu très peur de tomber dans le vide,
J'étais seule dans le vide et j'avais mal aux mains.

H : Dans la mort, les corps déviandés
De ceux qu'on avait cru connaître
Ont l'attitude un peu guindée
De ceux qui ne vont pas renaître.

Ils sont là, simples et sans blessures,
Tous leurs désirs sont apaisés,
Ils ne sont plus qu'une ossature
Que le temps finit par user.

H : Nous supposons l'existence d'un observateur.

F : Tu es ici

Ou bien ailleurs
Et tu es assise en tailleur
Sur le carrelage de ta cuisine
Et ton existence est en ruines,
Élève ta voix vers le Seigneur.

Regarde ! Il y a des molécules
Qui existent en semi-liaison
Il y a des demi-trahisons,
Il y a des moments ridicules.

H : Nous ne vivons pas ; nous opérons des mouvements que nous croyons volontaires. La mort ne nous atteindra pas ; nous sommes déjà morts.

F : Tu penses au chat de Schrödinger,
Demi-mort ou demi-vivant
À la nature de la lumière
Et à l'ambiguïté du blanc.

H : Il en est du langage comme de la vaisselle dans un chalet de montagne, disait Niels Bohr. Notre eau est sale, nos torchons à peine propres ; pourtant, au bout du compte, nous parvenons quand même à nettoyer les assiettes.

F : Tu es debout sur la passerelle,
Et tu penses au liquide vaisselle.

H : Deux êtres sont réunis, chacun dans sa nuit cérébrale. Cependant, à l'exact point médian de leurs consciences du monde, à un moment fixé par le déroulement du protocole instrumental, à un moment précis, non aléatoire, à un moment nécessaire, une

représentation a lieu.

H : Chargées d'énergie, des particules circulent dans un espace clos,
dans un temps limité. Appelons cet espace la cité ; assimilons
l'énergie au désir ; nous obtenons une métaphore de la vie.

F : Tu crois délimiter des êtres individuels,
À chaque instant ton œil accomplit une mesure
Il y a des exceptions, des cas résiduels
Mais tu es sûr de toi, tu connais la nature.

H : Obéissant à la théorie des chocs, les particules se hérissent en
réaction de carapaces, d'épines, d'armes défensives ou offensives ;
nous obtenons une métaphore de l'évolution animale.

F : Au milieu de la nuit tu vois des trajectoires
Des objets qui circulent, nets comme en plein midi,
Pour toi la liberté est le sens de l'histoire
Et l'action à distance est un rêve imprécis.

H : Comme le roc a besoin de l'eau
Qui le creuse,
Nous avons besoin de nouvelles métaphores.

F : Tu as un agenda et des coordonnées,
Les humains sont mobiles et souvent vulnérables
Ils se heurtent aux humains pendant quelques années,
Puis ils se décomposent en agrégats instables.

Deux particules sont réunies
Et leur fonction d'onde est conjointe
Puis elles se séparent dans la nuit,
Elles s'écartent.

Soumettons la particule B à l'action d'un champ électrique,
La particule A réagira de manière identique
Quelle que soit la distance
Il y aura une action, une influence.

H : La séparation du monde en objets est une projection mentale. Des phénomènes ont lieu ; un dispositif expérimental est fixé. Concernant le résultat des mesures, un accord peut se produire dans la communauté des observateurs. Avec une certaine approximation, on peut définir des valeurs. Ces valeurs sont le résultat d'une interaction entre le monde, la conscience et l'instrument. Ainsi, par le biais d'une intersubjectivité raisonnable, nous pouvons témoigner sur ce que nous avons observé, ce que nous avons vu, ce que nous avons appris.

Lettre à Lakis Proguidis

Dans le numéro 9 de L'Atelier du roman, Lakis Proguidis s'interrogeait sur les rapports entre la poésie et le roman, en particulier à travers mes écrits. Cette « réponse » est parue dans le numéro 10 (printemps 1997), et dans Interventions.

Mon cher Lakis,

Depuis que nous nous connaissons, je te sens troublé par cet attachement bizarre (compulsif ? masochiste ?) que je manifeste à intervalles réguliers pour la poésie. Tu en pressens naturellement les inconvénients : inquiétude des éditeurs, ahurissement de la critique ; ajoutons pour être complet que, depuis que j'ai connu un succès de romancier, j'énervé les poètes. Face à une manie poursuivie avec tant d'obstination, légitimement, tu t'interroges ; cette interrogation a fini par donner naissance à un article paru dans le numéro 9 de *L'Atelier du roman*. Disons-le tout net : j'ai été frappé par le sérieux et la profondeur de cet article. Après l'avoir lu, j'ai senti qu'il devenait difficile de me dérober plus longtemps ; qu'il fallait, à mon tour, que j'essaie de m'expliquer avec les questions que tu me poses.

L'idée d'une histoire littéraire séparée de l'histoire humaine globale me paraît très peu opérante (et j'ajouterai que la démocratisation du savoir la rend de plus en plus artificielle). Ce n'est donc nullement par provocation ni par caprice que je ferai appel, dans ce qui va suivre, à des champs extra-littéraires du savoir. Sans nul doute, le XX^e siècle restera comme l'âge du triomphe dans l'esprit du grand public d'une explication scientifique du monde, associée par lui à une ontologie matérialiste et au principe de déterminisme local. C'est ainsi par exemple que l'explication des comportements humains par une liste brève de paramètres numériques (pour l'essentiel, des concentrations d'hormones et de neuromédiateurs) gagne chaque jour du terrain. En ces matières, le romancier fait de toute évidence partie du grand public. La construction d'un personnage romanesque devra donc, s'il est honnête, lui apparaître comme un exercice un peu formel et vain ; somme toute, une fiche technique serait bien suffisante. C'est pénible à dire, mais la notion de personnage romanesque me paraît présupposer l'existence peut-être pas d'une âme, mais au moins d'une certaine *profondeur psychologique*. On doit au minimum convenir que l'exploration progressive d'une psychologie fut longtemps considérée

comme l'une des spécialités du romancier, et que cette réduction radicale de ses pouvoirs ne peut que l'amener à une certaine hésitation sur le bien-fondé de ses pratiques.

Peut-être plus grave encore : comme le montrent éloquemment les exemples de Dostoïevski ou de Thomas Mann, le roman est un lieu naturel pour l'expression de débats ou de déchirements philosophiques. C'est un euphémisme de dire que le triomphe du scientisme restreint dangereusement l'espace de ces débats ; l'ampleur de ces déchirements. Lorsqu'ils souhaitent un éclaircissement sur la nature du monde, nos contemporains ne se tournent plus vers les philosophes ou les penseurs issus des « sciences humaines », qu'ils considèrent (le plus souvent à juste titre) comme d'anodins guignols ; ils se plongent dans Stephen Hawking, dans Jean-Didier Vincent ou dans Trinh Xuan Thuan. La vogue récente des discussions de bistrot, le succès plus massif de l'astrologie ou de la voyance me paraissent tout au plus des réactions compensatoires, vaguement schizophréniques, à l'extension perçue comme inéluctable de la vision scientifique du monde.

Dans ces conditions, le roman, prisonnier d'un comportementalisme étouffant, finit par se tourner vers sa seule, son ultime planche de salut : « l'écriture » (à ce stade, le mot de « style » n'est plus guère employé : pas assez impressionnant, manque de mystère). En somme il y aurait d'un côté la science, le sérieux, la connaissance, le réel. De l'autre la littérature, sa gratuité, son élégance, ses jeux formels ; la production de « textes », petits objets ludiques commentables par l'adjonction de préfixes (para, meta, inter). Le contenu de ces textes ? Il n'est pas sain, il n'est pas licite, il est même imprudent d'en parler.

Le spectacle a son côté triste. Je n'ai jamais pu, pour ma part, assister sans un serrement de cœur à la débauche de techniques mise en œuvre par tel ou tel « formaliste-Minuit » pour un résultat final aussi mince. Pour tenir le coup, je me suis souvent répété cette phrase de Schopenhauer : « La première – et pratiquement la seule – condition d'un bon style, c'est d'avoir quelque chose à dire. » Avec sa brutalité caractéristique, cette phrase peut aider. Par exemple, au cours d'une conversation littéraire, lorsque le mot d'« écriture » est prononcé, on sait que c'est le moment de se détendre un peu. De regarder autour de soi, de commander une nouvelle bière.

Quel rapport avec la poésie ? Apparemment aucun. Au contraire, de prime abord, la poésie paraît encore plus gravement contaminée par cette idée stupide que la littérature est un travail sur la langue ayant pour objet de produire une écriture. Circonstance aggravante, elle est spécialement sensible aux conditions formelles de son exercice (par exemple, Georges Perec a réussi à devenir un grand écrivain

malgré l'Oulipo ; je ne connais aucun poète qui ait résisté au lettrisme). Il faut cependant noter que l'effacement du personnage ne la concerne aucunement ; que le débat philosophique n'a jamais été son lieu naturel – pas plus qu'aucun débat, d'ailleurs. Elle conserve donc intacts une grande partie de ses pouvoirs – à condition, bien entendu, qu'elle accepte de s'en servir.

Je trouve intéressant que tu évoques Christian Bobin à mon propos, ne serait-ce que pour souligner ce qui me sépare de cet aimable idolâtre (ce qui m'agace chez lui n'est d'ailleurs pas tant son émerveillement devant les « humbles objets du monde créé par Dieu », que l'impression qu'il donne sans cesse de s'émerveiller devant son propre émerveillement). Tu aurais également pu, descendant de quelques degrés dans l'horreur, évoquer l'incertain Coelho. Je n'ai pas l'intention d'esquiver la confrontation avec ces corollaires déplaisants de mon choix : réveiller les puissances endormies de l'expression poétique. Si la poésie, dès qu'elle essaie de parler du monde, se voit si facilement inculpée de tendances métaphysiques ou mystiques, c'est pour une raison simple : entre le réductionnisme mécaniste et les niaiseries *New Age*, il n'y a plus rien. Rien. Un néant intellectuel effarant, un désert total.

Le XX^e siècle restera – aussi – cette époque paradoxale où les physiciens ont réfuté le matérialisme, renoncé au déterminisme local, abandonné en somme totalement cette ontologie d'objets et de propriétés qui dans le même temps se répandait dans le grand public comme constitutive d'une vision scientifique du monde. Dans ce numéro 9 (décidément excellent) de *L'Atelier du roman* est évoquée l'attachante figure de Michel Lacroix. J'ai lu et relu avec attention son dernier ouvrage, *L'Idéologie du New Age*. Ma conclusion est nette : il n'a aucune chance de sortir victorieux du combat qu'il engage. Trouvant sa source dans les souffrances insoutenables engendrées par la dislocation sociale, solidaire dès l'origine des nouveaux moyens de communication, proposant d'efficaces technologies du bien-être, le *New Age*, il a raison de le dire, est infiniment plus puissant qu'on ne l'imagine. La pensée *New Age*, il a encore raison sur ce point, est bien plus qu'un *remix* d'anciennes charlataneries : elle a en effet, la première, envisagé d'annexer à son profit les mutations récentes intervenues dans la pensée scientifique (étude des systèmes globaux comme irréductibles à la somme de leurs éléments ; démonstration de la non-séparabilité quantique). Au lieu de porter ses attaques sur ce terrain (où la pensée *New Age* est finalement fragile ; car après tout les mutations survenues s'accommoderaient aussi bien d'un positivisme intégral que d'une ontologie à la Bohm), Michel Lacroix se contente d'émettre des plaintes touchantes et variées, témoignages d'une fidélité enfantine aux pensées de l'altérité, aux héritages des

civilisations grecque ou judéo-chrétienne. Ce n'est pas avec des arguments de cette farine qu'il aura une chance de résister au bulldozer holistique.

Cela dit, je n'aurais pas fait mieux. C'est bien ce qui m'ennuie : intellectuellement, je me sens incapable d'aller plus avant. J'ai cependant l'intuition que la poésie a un rôle à jouer ; peut-être comme une sorte de précurseur chimique. La poésie ne précède pas seulement le roman ; elle précède aussi, et de manière plus directe, la philosophie. Si Platon laisse les poètes à la porte de sa fameuse cité, c'est qu'il n'a *plus* besoin d'eux (et que, devenus inutiles, ils ne tarderont pas à devenir dangereux). Au fond, si j'écris des poèmes, c'est peut-être avant tout pour mettre l'accent sur un manque monstrueux et global (qu'on peut voir comme affectif, social, religieux, métaphysique ; et chacune de ces approches sera également vraie). C'est peut-être aussi que la poésie est la seule manière d'exprimer ce manque à l'état pur, à l'état natif ; d'exprimer simultanément chacun de ses aspects complémentaires. C'est peut-être pour laisser le message minimal suivant : « Quelqu'un, au milieu des années 199..., a vivement ressenti l'émergence d'un manque monstrueux et global ; dans l'incapacité de rendre compte clairement du phénomène, il nous a cependant, en témoignage de son incompétence, laissé quelques poèmes. »

La question pédophile

Ce texte est paru dans le numéro 59 de L'Infini, en 1997, à la suite de l'affaire Dutroux, dans le cadre d'un dossier autour des questions soulevées par la protection de l'enfance et la pédophilie, et en réponse au questionnaire suivant :

I – Comment expliquez-vous le retentissement de l'affaire Dutroux ?

Qu'appelle-t-on selon vous un enfant aujourd'hui ? Qu'appelle-t-on un pédophile ?

II – Avez-vous eu, étant mineur, une relation amoureuse avec un adulte et quel souvenir en gardez-vous ? Avez-vous, personnellement, des souvenirs de sexualité infantile ?

III – Estimez-vous que les spécialistes et les porte-parole de l'enfance nous disent tout ? Avez-vous quelque chose à ajouter ?

À travers l'énoncé de vos questions, je ressens une subtile invite à la tenue de propos politiquement incorrects – probablement en mettant en valeur des pulsions sexuelles supposées traverser l'enfance ; c'est une voie que je n'emprunterai pas. Les pulsions sexuelles de l'enfance, en réalité, n'existent pas ; c'est une invention pure et simple. Dans toutes les affaires si complaisamment relatées par les médias, l'enfant est absolument, totalement une victime. Il n'en reste pas moins que cette insistance sur la pédophilie et l'inceste a quelque chose qui met à l'aise ; le pédophile me paraît le bouc émissaire idéal d'une société qui organise l'exacerbation du désir sans apporter les moyens de le satisfaire. C'est en un sens normal (la publicité, l'économie en général reposent sur le désir, et non sur sa satisfaction) ; je crois quand même utile de rappeler cette vérité d'évidence : dans les conditions actuelles de l'économie sexuelle l'homme d'âge mûr a envie de baiser, mais il n'en a plus la possibilité ; il n'en a même plus vraiment le droit. Il ne faut donc pas trop s'étonner qu'il s'en prenne au seul être incapable de lui opposer une résistance : l'enfant.

Le pédophile idéal a cinquante-deux ans, il est chauve, il a du ventre. Ingénieur commercial dans une entreprise en difficulté, il vit souvent dans une banlieue semi-résidentielle, au milieu d'une région sinistre ; il n'a pas du tout le sens du rythme. Marié depuis vingt-sept ans à une femme de son âge, il est catholique pratiquant – et honorablement connu de ses voisins. Sa vie sexuelle est loin d'être un feu d'artifice.

Dans un premier temps le pédophile découvre la pornographie, il en devient un consommateur fervent ; par ce moyen, il aggrave considérablement ses supplices – tout en diminuant le pouvoir d'achat

du ménage. La prostitution ne lui apporte qu'un soulagement limité ; insuffisantes et brèves, ses érections sont pour lui une pierre d'achoppement : il a beau payer, le mépris de la prostituée lui fait un peu peur. Plus généralement, il n'a pas tort d'avoir peur des femmes ; il sait par contre qu'il n'a rien à craindre de l'enfant. Il aimerait être lui-même un enfant.

L'enfant est innocent, il est réellement innocent, il vit dans un monde idéal, le monde d'avant la sexualité (et d'ailleurs, également, le monde d'avant l'argent). Plus pour très longtemps (juste quelques années), mais il ne le sait pas encore. Aimé par ses parents, il est effectivement aimable. Il considère les adultes comme des êtres sages et bienveillants. Il se trompe.

La rencontre entre ces deux êtres, le pédophile et l'enfant (l'un le plus heureux du monde, puisqu'il ne connaît pas encore le désir ; l'autre le plus malheureux du monde, puisqu'il connaît le désir sans connaître l'assouvissement) va enclencher les conditions d'un mélodrame parfait. À l'issue de la confrontation, l'enfant sera définitivement souillé. On lui aura volé ces quelques années d'innocence, de monde d'avant le sexe. Le pédophile se sera pour sa part enfoncé beaucoup plus bas dans la spirale du dégoût de soi-même. C'est avec joie qu'il accueillera sa capture, venant confirmer ce qu'il pressentait : il est l'être le plus monstrueux et le plus ridicule du monde. Il est vieux, il est sale, son âme est moche – et en plus il n'est même pas écrivain. Il est le premier à demander sa propre castration. Il a enfin compris ce que tout le monde, autour de lui, savait : quand on n'est plus désirable, on n'a plus le droit de désirer. Cette faute qu'il a commise, il la paiera très cher. Pendant plusieurs années il sera enculé, battu et humilié par les autres détenus. Même en prison, il sera le dernier des hommes (le tueur, fauve dangereux, est à ce titre respecté ; mais il faut être bien misérable et bien lâche, pensent avec justesse ses codétenus, pour s'en prendre à un enfant).

Ni pédophile ni victime de pédophile, je ne me sens au fond pas directement concerné par ces questions. J'ai personnellement découvert le désir sexuel à un âge normal (si ma mémoire est bonne, autour de treize ans). Je me félicite de ce que l'initiation n'ait pas eu lieu plus tôt, de ce que le phénomène me soit en quelque sorte tombé dessus comme une catastrophe biologique naturelle – sans, donc, qu'il me soit possible d'incriminer personne. J'aurais bien sûr préféré avoir quelques années de répit ; il n'empêche que je sens un certain ridicule à parler de « pédophilie » lorsqu'on a affaire à des filles de 16 ou 17 ans (j'ai observé cet abus de langage, plusieurs fois, au journal de TF1). Le questionnaire entretient d'ailleurs cette ambiguïté en utilisant alternativement les termes de mineur et d'enfant ; entre l'état

d'enfance et le statut d'adulte il y a une étape capitale, qui est l'*adolescence*. L'adolescence n'est pas dans nos sociétés contemporaines un état secondaire et passager ; c'est au contraire l'état dans lequel, vieillissant peu à peu dans notre être physique, nous sommes aujourd'hui, et pratiquement jusqu'à notre mort, condamnés à vivre.

L'Humanité, second stade

Ce texte est paru comme postface à l'ouvrage de Valerie Solanas, SCUM Manifesto, Mille et une nuits, 1998.

Pour ma part j'ai toujours considéré les féministes comme d'aimables connes, inoffensives dans leur principe, malheureusement rendues dangereuses par leur désarmante absence de lucidité. Ainsi pouvait-on dans les années 1970 les voir lutter pour la contraception, l'avortement, la liberté sexuelle etc. tout à fait comme si le « système patriarcal » était une invention des méchants mâles, alors que l'objectif historique des hommes était à l'évidence de baiser le maximum de nanas sans avoir à se mettre une famille sur le dos. Les pauvres poussaient même la naïveté jusqu'à s'imaginer que l'amour lesbien, condiment érotique apprécié par la quasi-totalité des hétérosexuels en activité, était une dangereuse remise en cause du pouvoir masculin. Elles manifestaient enfin, et c'était le plus triste, un incompréhensible appétit à l'égard du monde professionnel et de la vie de l'entreprise ; les hommes, qui savaient depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la « liberté » et l'« épanouissement » offerts par le travail, ricanaien doucement.

Trente ans après les débuts du féminisme « grand public », les résultats sont consternants. Non seulement les femmes sont massivement entrées dans le monde de l'entreprise, mais elles y accomplissent l'essentiel des tâches (tout individu ayant effectivement travaillé sait à quoi s'en tenir sur la question : les employés masculins sont bêtes, paresseux, querelleurs, indisciplinés, incapables en général de se mettre au service d'une tâche collective quelconque). Le marché du désir ayant considérablement étendu son empire, elles doivent parallèlement, et parfois pendant plusieurs dizaines d'années, se consacrer à l'entretien de leur « capital séduction », dépensant une énergie et des sommes folles pour un résultat dans l'ensemble peu probant (les effets du vieillissement restant grosso modo inéluctables). N'ayant nullement renoncé à la maternité, elles doivent en dernier lieu élever seules le ou les enfants qu'elles ont réussi à arracher aux hommes ayant traversé leur existence – lesdits hommes les ayant entre-temps quittées pour une plus jeune ; encore bien heureuses lorsqu'elles réussissent à obtenir le versement de la pension alimentaire. En résumé, l'immense travail de domestication accompli

par les femmes au cours des millénaires précédents afin de réprimer les penchants primitifs de l'homme (violence, baise, ivrognerie, jeu) et d'en faire une créature à peu près susceptible d'une vie sociale s'est trouvé réduit à néant en l'espace d'une génération.

L'objectif des féministes (entrer en tant que membres « libres et égaux » dans la société masculine, quitte à sacrifier au passage une partie des valeurs féminines) a quoi qu'il en soit été atteint, en Occident tout du moins. L'objectif de Valerie Solanas (détruire la société masculine, pour la remplacer par une société fondée sur des valeurs opposées) était, c'est le moins qu'on puisse dire, d'une autre nature. Dès les premières pages du *SCUM Manifesto*, on sent d'ailleurs qu'on a affaire à un texte d'une autre trempe. À l'aimable babil d'une Simone de Beauvoir (la célèbre formule « On ne naît pas femme, on le devient » ne témoignant que d'une ignorance crasse des données biologiques les plus élémentaires) succède une position réaliste, teintée de bon sens : les différences entre l'homme et la femme sont principalement d'ordre génétique, accessoirement d'ordre culturel. La question n'intéresse d'ailleurs que modérément Valerie Solanas : pour elle, en effet, la femme n'est pas seulement différente, elle est *supérieure*. Accident biologique, femme manquée, l'homme est un infirme affectif, incapable d'intérêt pour les autres, de compassion ou d'amour. Profondément égocentrique, définitivement prisonnier en lui-même, il se situe « dans cette zone crépusculaire qui s'étend du singe à l'humain ». Singe malheureux, conscient de sa disgrâce, il n'éprouve d'autre intérêt dans l'existence que d'exhiber frénétiquement son sexe (en baisant le maximum de femmes ; en entrant dans des compétitions stériles et néfastes avec les autres mâles, ses compagnons de misère). En résumé, l'homme est un singe armé d'une mitraillette. Conformément à sa nature égoïste et violente, il a ainsi réussi à transformer le monde, suivant l'expression de l'incisive Valerie, en un « gigantesque tas de merde ».

On sera tenté de rejeter cette rapide explication de l'Histoire dans les catégories du délire ; pourtant, par rapport à des théories plus lourdes (marxisme, etc.), elle tient largement la route. On en trouvera une confirmation amusante dans le « faux ami » du titre anglais : lisant les mots *cutting up*, les hommes dans leur quasi-totalité comprennent immédiatement qu'il s'agit de les châtrer, et se montrent curieusement rassurés lorsqu'ils apprennent que *to cut up* signifierait plutôt « mettre en morceaux, tailler en pièces » ; c'est dire la pathétique profondeur de l'angoisse masculine, concernant cette fameuse virilité. On notera également que ceux qui consacrent actuellement leur énergie à des combats stupides (compétitions sportives, luttes de gangs, conflits ethniques, guerres civiles ou religieuses), monopolisant abusivement l'attention des médias au

détriment de sujets plus valables, sont différents à tous points de vue (convictions religieuses, appartenance raciale, convictions politiques...) ; leur seul point commun attestable est, justement, celui mis en avant par Valerie Solanas : ce sont des hommes. On ne trouvera aucune femme parmi ces obscurs crétins qui font joujou avec leurs machettes, leurs lance-roquettes ou leurs kalachnikov. De même, et malgré trente ans de propagande féministe ininterrompue, une femme ne paraît toujours pas tout à fait à sa place au milieu d'une réunion d'affaires ou d'un Conseil des ministres. Cette inadéquation, dirait Valerie Solanas, est la preuve de sa supériorité foncière. La femme n'a inventé ni le pouvoir, ni la compétition, ni la guerre ; cela se sent.

Éblouissant dans ses premières pages, le *SCUM Manifesto* bascule ensuite, il faut malheureusement le reconnaître, dans des foutaises à la Stirner, voire pis. Dès le début, à vrai dire, on ressent une vague inquiétude à voir Valerie Solanas comprendre *aussi bien* la psychologie masculine ; cette inquiétude prend peu à peu de la consistance, et on observe avec tristesse, chez l'audacieuse pamphlétaire, la multiplication de traits typiquement masculins. En premier lieu la mégalomanie, la vanité insensée, la surestimation délirante de soi (traits qui finissent par la rendre presque aussi ridicule que Nietzsche dans sa phase terminale). En second lieu l'attraction malsaine pour la violence, l'assassinat, la conspiration, l'action « révolutionnaire » ; le germe est à vrai dire présent dès le début lorsque, partant de l'indiscutable infériorité naturelle de l'homme, elle en conclut que cette portion déshéritée de l'humanité doit être liquidée ; on obtient au final un texte assez ignoble, traversé de fantasmes ouvertement nazis (cela commence par la mention de l'« art dégénéré », en passant par la proposition d'utilisation de chambres à gaz, jusqu'à l'image des « longs couteaux plantés dans la nuit »). En dernier lieu, typique en cela de son époque et de son pays, Valerie Solanas semble engluée dans un respect inconsidéré de l'« individu » et de la « liberté », en l'absence même de toute définition probante du concept ; sa peu ragoûtante description de la « femme libre » – c'est-à-dire de la femme SCUM – nous ramène ainsi aux plus sombres heures des années 1960. Tout cela est d'autant plus regrettable que Valerie semble à plusieurs reprises avoir été proche d'un authentique concept de la non-existence individuelle ; que, peu affectée par les bavardages réactionnaires si courants à son époque autour du « droit à la différence », elle continue à plaider avec énergie en faveur d'une amélioration scientifique de l'humanité ; qu'à l'inverse des niaiseries culturalistes sur l'ambiguïté et les « identités incertaines », elle demeure persuadée que la solution aux problèmes qu'elle pose passe par l'ingénierie génétique.

Tel qu'il est, le *SCUM Manifesto* n'est certainement pas,

contrairement à ce qu'affirmait Valerie Solanas en 1977, le « meilleur texte de toute l'histoire » ; mais on ne peut manquer d'être frappé par la profondeur des intuitions biologiques qui le traversent. D'une part, la recherche embryogénétique a nettement confirmé le rôle secondaire et facultatif du sexe masculin dans la reproduction animale. D'autre part, les progrès réalisés dans les techniques de clonage laissent espérer l'avènement d'une reproduction fiabilisée, tout en ouvrant la possibilité de relations humaines nouvelles, étranges, à la fois fondées sur la différence et sur l'identité (relations dont les vrais jumeaux peuvent aujourd'hui nous donner un exemple). Enfin, à plus long terme, l'intervention directe sur le code génétique devrait permettre de dépasser certaines limitations actuellement considérées comme inséparables de la condition humaine (les plus spectaculaires étant bien entendu le vieillissement et la mort).

Si l'on comprend que de telles perspectives sèment la terreur chez les dévots des religions révélées (la création de la vie étant considérée par eux comme le domaine exclusif du divin), on comprend mal, en revanche, les réticences manifestées par différents penseurs se définissant *a priori* comme « progressistes ». S'agit-il d'une limitation des pensées politiques occidentales qui, de Hobbes à Rousseau, incapables de penser la société autrement que comme une collection d'individus, auraient trouvé leur apogée dans la conception classique des « droits de l'homme » et de la « démocratie » ? D'une obscure et infantile nostalgie à l'égard du stade tragique, de la « philosophie de l'absurde », voire du hasard comme divinité régressive ? D'un nouveau type de jalousie, une jalousie par anticipation à l'égard des possibilités offertes aux générations futures ? Quoi qu'il en soit, il est certain que Valerie Solanas (être incomplet, torturé, contradictoire, fascinant et exaspérant comme le sont toujours les prophètes) se situe dans le camp des progressistes. Son mépris pour la nature est infini, absolu, sans limites. Voici, à titre d'exemple, le paragraphe où elle synthétise – magnifiquement – l'idéal de vie hippie : « Il voudrait retourner à la Nature, à la vie sauvage, retrouver l'ancre des animaux à fourrure dont il fait partie, loin de la ville où du moins l'on repère quelques traces, un vague début de civilisation, pour vivre au niveau primaire de l'espèce et s'occuper à de simples travaux, non intellectuels : élever des cochons, baiser, enfiler des perles. »

En plein milieu des années 1970, au milieu d'un bordel idéologique sans précédent, et malgré quelques dérapages nazis, Valerie Solanas a donc eu, pratiquement seule de sa génération, le courage de maintenir une attitude progressiste et raisonnée, conforme aux plus nobles aspirations du projet occidental : établir un contrôle technologique absolu de l'homme sur la nature, y compris sur sa nature biologique, et son évolution. Cela dans le but à long terme de

reconstruire une nouvelle nature sur des bases conformes à la loi morale, c'est-à-dire d'établir le règne universel de l'amour, point final.

Cieux vides

Ce texte a été publié dans le recueil Rester vivant et autres textes (Librio, 1999).

Dans le film qu'il projetait de tourner sur la vie de saint Paul, Pasolini avait l'intention de transposer la mission de l'apôtre au cœur du monde contemporain ; d'imaginer la forme qu'elle pourrait prendre au milieu de la modernité marchande ; ceci sans changer le texte des épîtres. Mais il avait l'intention de remplacer Rome par New York, et il en donne une raison immédiate : comme Rome à l'époque, New York est aujourd'hui le centre du monde, le siège des pouvoirs qui dominent le monde (dans le même esprit il propose de remplacer Athènes par Paris, et Antioche par Londres). Après quelques heures de séjour à New York, je m'aperçois qu'il y a probablement une autre raison, plus secrète, que seul le film aurait pu révéler. À New York comme à Rome, malgré le dynamisme apparent, on ressent une curieuse ambiance de décrépitude, de mort, de fin du monde. Je sais bien que « la ville est bouillonnante, c'est un creuset, il y circule une énergie folle », etc. Étrangement, pourtant, j'avais plutôt envie de rester dans ma chambre d'hôtel ; de regarder les mouettes survolant en travers les installations portuaires abandonnées des rives de l'Hudson. La pluie tombait doucement sur des entrepôts en brique ; c'était très apaisant. Je m'imaginais très bien restant cloîtré dans un immense appartement, sous un ciel d'un brun sale, alors qu'à l'horizon les derniers rougeoiements de combats sporadiques s'étendraient peu à peu. Plus tard je pourrais sortir, marcher dans ses rues définitivement désertes. Un peu comme les strates végétales se superposent dans un sous-bois touffu, les hauteurs et les styles se côtoient à New York dans un fouillis imprévisible. Plus que dans une rue on a parfois l'impression de marcher dans un canyon, entre des forteresses rocheuses. Un peu comme à Prague (mais en plus limité ; les buildings new-yorkais ne recouvrent quand même qu'un siècle d'architecture), on a parfois l'impression de circuler dans un organisme, soumis à des lois de croissance naturelle. (À l'opposé les colonnes de Buren, dans les jardins du Palais-Royal, restent figées dans une opposition bête avec leur environnement architectural ; on sent nettement la présence d'une volonté humaine, et même d'une volonté humaine assez mesquine, de l'ordre du gag) Il est possible que l'architecture humaine n'atteigne sa plus grande beauté que lorsque, par bouillonnement et

juxtaposition, elle commence à évoquer une formation naturelle ; de même que la nature n'atteint sa plus grande beauté que lorsque, par jeux de lumière et abstraction des formes, elle laisse planer le soupçon d'une origine *volontaire*.

J'ai un rêve

Ce texte est la traduction française par Michel Meyer de la traduction anglaise par Roel de Bie d'un entretien de Michel Houellebecq avec le journaliste allemand Wolfgang Farkas publié le 2 novembre 2000 dans l'hebdomadaire Die Zeit et faisant partie d'une série intitulée « Ich habe einen Traum » (J'ai un rêve).

Que les choses soient claires : la vie, telle qu'elle est, n'est pas mauvaise. Nous avons accompli certains de nos rêves. Nous pouvons voler, nous pouvons respirer sous l'eau, nous avons inventé des appareils électroménagers et l'ordinateur. Le problème commence avec le corps humain. Le cerveau par exemple est un organe d'une grande richesse et les gens meurent sans avoir exploité toutes ses possibilités. Non parce que la tête est trop grosse mais parce que la vie est trop courte. Nous vieillissons rapidement et nous disparaissions. Pourquoi ? Nous ne savons pas, et si nous savions nous serions tout de même insatisfaits. C'est très simple : les êtres humains veulent vivre et pourtant ils doivent mourir. À partir de là, le premier désir est d'être immortel. Bien sûr, personne ne sait à quoi ressemble la vie éternelle, mais nous pouvons l'imaginer.

Dans mon rêve de vie éternelle, il ne se passe pas grand-chose. Peut-être que je vis dans une grotte. Oui, j'aime les grottes, il fait sombre et frais et je me sens en sécurité à l'intérieur. Souvent, je me demande s'il y a eu de réels progrès depuis la vie dans les grottes. Lorsque je suis assis là, écoutant calmement le bruit de la mer, entouré de créatures amicales, je pense à ce que je voudrais enlever dans ce monde : les puces, les oiseaux de proie, l'argent et le travail. Probablement aussi les films pornos et la croyance en Dieu. De temps à autre, je décide d'arrêter de fumer. À la place des cigarettes, je préfère prendre des pilules qui ont un effet stimulant analogue sur mon cerveau. De plus, j'ai une grande variété de drogues synthétiques à ma disposition, chacune de ces drogues développe ma sensibilité. Je suis alors capable d'entendre des ultrasons, de voir les rayons ultraviolets – et d'autres choses que j'ai du mal à comprendre.

Je suis un peu différent à présent, pas seulement plus jeune, mon corps est transformé, j'ai quatre jambes, c'est bien, je me tiens beaucoup mieux debout, solidement relié à la terre. Même quand je

bois trop, je n'ai pas peur de tomber. Contrairement à l'homme primitif, au kangourou et au pingouin, rien ne m'ébranle facilement. Et il y a plus : je n'ai plus besoin de vêtements. Les vêtements ne sont pas pratiques, quelle que soit leur forme, ils gênent la respiration de la peau. Nu, je me sens plus libre. Le plus important, c'est que je ne suis ni mâle ni femelle – un hermaphrodite. Avant je ne pouvais qu'imaginer la sensation de la pénétration, n'étant pas homosexuel. Maintenant j'en ai quelque idée, c'est une expérience fondamentale que j'attendais depuis longtemps. Je n'ai plus rien à espérer. Certains lecteurs se demanderont si la vie, dans la plus belle des grottes avec les plus adorables des créatures, ne finit pas par être ennuyeuse après des milliers d'années (voire des centaines de milliers d'années, dans mon cas). Non, je ne crois pas, en tout cas pas pour moi. Je ne trouve pas ennuyeux de répéter à l'infini ce que j'aime faire, j'irai même plus loin : le vrai bonheur est dans la répétition, dans le perpétuel recommencement du même, comme dans la danse et la musique, par exemple *Autobahn* de Kraftwerk. Il en va de même pour le sexe : quand c'est terminé, nous voudrions recommencer. Le bonheur est une accoutumance, une accoutumance qui peut être rencontrée dans des produits chimiques ou des êtres humains, quand j'ai mes pilules ou mes amis je n'ai plus besoin de rien. L'ennui est l'alternative du bonheur, le quotidien journalier, les nouveaux produits, les informations – même présentées de manière attractive. J'ai trouvé le bonheur dans ma grotte, je n'ai plus rien à espérer, je prends un bain quand je veux. Dehors il fait chaud et clair, je pense un peu à l'Allemagne où des gens ont vécu ensemble dans de petits espaces et je suis heureux que le paradis ne connaisse pas la surpopulation. Les gens sont libres de choisir leur tombeau, ils roulent autant qu'ils veulent.

J'ouvre mes yeux et constate que mon rêve est plutôt superficiel. J'allume une nouvelle cigarette, mâchouille le filtre, en réalité il n'y a pas d'harmonie avec l'univers. Dans les moments de bonheur, par exemple en contemplant un beau paysage, je sais instantanément que je n'en fais pas partie, le monde m'apparaît comme quelque chose d'étrange, je ne connais aucun endroit où je puisse me sentir chez moi. Dieu lui-même ne peut résoudre ce problème, d'ailleurs je ne crois pas en Dieu, il n'est pas nécessaire, ni ici ni au paradis. Je crois en l'amour, c'est la seule chose valable que nous possédions, mieux qu'un programme de fitness, mieux que le sport. Peut-être qu'un jour mon rêve d'éternité se réalisera, je serai alors une créature avec des jambes, des ailes ou des tentacules, peut-être ailleurs. Contrairement à la plupart des gens je ne crains pas la mort, en vieillissant je redécouvre ma jeunesse, longtemps oubliée, et de temps à autre, lorsque les

choses vont mal, je m'enfouis confortablement dans mon travail. Mes livres me garantissent déjà une forme d'immortalité.

Neil Young

Ce texte est paru dans le Dictionnaire du rock, sous la direction de Michka Assayas (Robert Laffont, 2000).

En trente ans à ce jour d'une carrière à peu près parfaitement erratique, Neil Young a pu, accidentellement, coïncider avec certaines modes. Dans le milieu des années 1970 on trouvait « Harvest » chez tous les babas, et pendant les années 1980 il a payé ce succès très cher, jusqu'à ce que la génération grunge s'aperçoive qu'il produisait aussi des disques torturés, violents, traversés d'étranges plaintes de guitare électrique ; pendant quelques années, une nouvelle fois, Neil Young a été à la mode, salué comme un précurseur. Il est étrange que rien de tout cela n'ait réussi à le faire dévier ; mais, à vrai dire, pour dévier, il faut avoir une direction initiale. « Le but de tout style » écrit Nietzsche à la fin d'*Ecce homo*, « est de communiquer par des signes, y compris par le rythme de ces signes, un état psychologique, une tension des sentiments ; la multiplicité des états psychologiques étant chez moi très grande, je dispose d'un très grand nombre de styles possibles. » On pourrait comparer le parcours musical de Neil Young (incohérent, incontrôlable, mais toujours d'une foudroyante sincérité) à la biographie d'un maniaco-dépressif ; ou au parcours d'une perturbation atmosphérique traversant une zone de vallées et de montagnes. On a vraiment l'impression qu'il saisit l'instrument de musique le plus proche, et qu'il exprime simplement, directement les émotions qui traversent son âme. Le plus souvent, l'instrument est une guitare ; mais de grands guitaristes, il y en a d'autres. Alors que très peu d'artistes sont aussi immédiatement présents, vivants dans chacune de leurs notes, dans chaque tremblement de leur voix. *Soldier*, maladroitement composé au piano sur quelques doigts, est une de ses chansons les plus mystérieuses et les plus belles ; l'harmonica acquiert dans *Little wing* une violence triste, un souffle désespéré qui traversent les âges ; et c'est dans un contexte jazz parfaitement incongru qu'apparaît *Twilight*, une de ses dérives les plus poignantes. La perfection chez Neil Young est fragile, elle naît au milieu du chaos. Aucun de ses albums n'est parfaitement réussi ; mais je n'en connais pas qui ne comporte au moins une chanson magnifique.

Ses plus beaux disques sont sans doute ceux qui oscillent entre tristesse, solitude, rêve éveillé et bonheur paisible. On peut y imaginer

son auditeur idéal, son double invisible. Les chansons de Neil Young sont faites pour ceux qui sont souvent malheureux, solitaires, qui frôlent les portes du désespoir ; mais qui continuent, cependant, de croire que le bonheur est possible. Pour ceux qui ne sont pas toujours heureux en amour, mais qui sont toujours amoureux de nouveau. Qui connaissent la tentation du cynisme, sans être capables d'y céder très longtemps. Qui peuvent pleurer de rage à la mort d'un ami (*Tonight's the night*) ; qui se demandent réellement si Jésus-Christ peut venir les sauver. Qui continuent, en toute bonne foi, à penser qu'on peut vivre heureux sur la Terre. Il faut être un très grand artiste pour avoir le courage d'être sentimental, pour aller jusqu'au risque de la mièvrerie. Mais cela fait tellement de bien, parfois, d'entendre un homme se plaindre humblement, d'une petite voix triste, d'avoir été abandonné par une femme : *A man needs a maid, What did you do to my life*, pour cette raison, ne peuvent passer. Cela fait tellement de bien, aussi, de se plonger dans ces véritables hymnes à l'amour, scintillants et magiques, que Neil Young a produits au cours des années en collaboration avec Jack Nitzsche : *Such a woman*, et surtout l'extraordinaire *We never danced*. Mais, comme Schubert, Neil Young est peut-être encore plus bouleversant lorsqu'il tente de décrire le bonheur. *Sugar mountain, I am a child* sont si pures, si naïves qu'on en a le cœur serré. Un tel bonheur n'est pas possible, pas ici, pas chez nous. Il aurait fallu pouvoir conserver son enfance. Je ne connais non seulement aucune autre chanson, mais aucune autre création artistique qui tente comme *My boy* d'exprimer ce sentiment obscur et poignant de l'homme mûr qui s'attriste de voir son fils quitter déjà les abords de l'enfance. Tu auras eu si peu de temps, mon fils ; nous aurons eu si peu de temps ensemble. « *Are you better take your time / My boy / I thought we had just begun.* » Certains textes de Neil Young évoquent l'adolescence par la violence du sentiment amoureux ; mais cela est commun dans le rock, et je crois que ses chansons les plus originales et les plus belles sont celles où il a pu redevenir un enfant. Parfois, cet homme a pu voir d'étranges choses dans le ciel, dans les ondulations de l'eau à la surface d'un étang. *After the gold rush* nous transporte directement dans un rêve ; *Here we are in the years*, si familière et si troublante, évoque ces après-midi scintillantes des romans de Clifford Simak.

Comment devient-on Neil Young ? Il nous le raconte dans le très autobiographique *Don't be denied* : l'enfance désunie, les coups à l'école, la rencontre avec Stephen Stills, le désir d'être une star. Et, à travers tout, la volonté de tenir. Ne te laisse pas démolir par le monde. « *Oh, friend of mine / Don't be denied.* » Pour qui chante-t-il ? Pour lui, pour le monde entier ? Je l'avoue, j'ai souvent eu la sensation qu'il chantait pour moi. Quand j'écoute ces immenses dérives déstructurées,

improbables qui jalonnent son œuvre (*Last trip to Tulsa, Twilight, Inca queen, Cortez the killer...*), c'est toujours la même image qui me vient à l'esprit : un homme avance, sur un chemin difficile et rocailleux. Souvent il tombe, il a les genoux en sang ; il se relève et continue à avancer. (C'est presque la même image que dans *Winterreise* ; sauf que chez Schubert il fait froid, le chemin est couvert de neige, et l'homme ressent la tentation terrible de se lover dans la douceur de la mort, et de la neige.) La guitare électrique traverse des paysages étranges, effrayants ou sublimes ; parfois tout se calme, et le monde bat au rythme d'un balancement chaud ; parfois, la violence et la terreur envahissent le monde. La voix continue, obstinée et fragile. La voix nous guide. Elle vient de loin, de très loin dans l'âme ; elle ne renoncera pas. Ce n'est pas une voix très virile ; elle tient un peu de la femme, du vieillard ou de l'enfant. C'est la voix d'un être humain, qui a en outre une chose naïve et importante à nous dire : le monde peut être comme il est, c'est son affaire ; ce n'est aucunement pour nous une raison de renoncer à le rendre meilleur. Tel est le simple message de *Lotta love* : « *It's gonna take a lotta love / To change the way things are.* » Tel est celui de *Heart of gold*, sa chanson la plus immédiatement immortelle : « *I'm still searching for a heart of gold / And I'm getting old.* » Cela fait presque vingt ans, aujourd'hui, que j'écoute Neil Young ; il m'a souvent accompagné, dans les souffrances et dans les doutes. Je sais maintenant que le temps ne prévaudra pas contre nous.

Entretien avec Christian Authier

Cet entretien est paru dans L'Opinion indépendante, en janvier 2002.

Opinion indépendante : Comment avez-vous vécu ces polémiques autour de vos déclarations sur l'islam ?

Michel Houellebecq : En fait, je ne m'y attendais pas tellement. Je sais que cela peut surprendre, mais quand je disais : « l'islam, c'est quand même la religion la plus con », c'était sur le ton de l'évidence. Je ne pensais pas que ce serait critiqué, ni même contesté. La plupart des bons auteurs du passé, de Spinoza à Lévi-Strauss, sont parvenus à la même conclusion ; je pensais donc pouvoir me contenter d'une synthèse rapide. Je n'avais pas saisi que le respect pour les identités était devenu si fort. Le respect est devenu obligatoire, y compris pour les cultures les plus immorales et les plus sottes. Depuis quelques années, même l'Église catholique s'est mise à se comporter comme une minorité exigeant le respect, bien qu'elle reste beaucoup moins virulente que l'islam. Ce qui est curieux, c'est que personne n'avait prévu cette réaction. Il est certain que Pierre Assouline me hait, et qu'il a beaucoup fait pour attiser les choses. En fait, j'ai vécu cela avec surprise et un peu d'effroi.

Avez-vous le sentiment que, malgré certaines apparences, nous vivons dans une époque puritaine ?

Oui, j'ai l'impression qu'il y a plusieurs siècles, et même au début du XX^e siècle, les gens parlaient plus librement des religions. Cela s'est durci à un certain moment. Là, j'ai l'impression que ce n'est pas la polémique qui a créé le succès, mais le succès qui a créé la polémique. Si le livre s'était moins vendu, j'aurais eu plus de chances que tout cela passe inaperçu ; Assouline convient d'ailleurs, assez basement, dans son éditorial, que son acharnement est lié à mon succès prévisible.

Que ressentez-vous lorsque Guillaume Durand vous demande sur le plateau de Campus si vous portez une chemise Vichy en référence à Pétain ?

J'aime bien Guillaume Durand, mais ce n'était pas très drôle. C'était une tentative pour faire de l'humour, un peu ratée. Je crois qu'il a été débordé par l'actualité.

Au-delà des passages du roman puis vos déclarations sur l'islam, vous deviez penser que Plateforme provoquerait des réactions violentes. Ce livre contient des charges féroces sur l'Occident. De manière plus anecdotique, vous vous moquez de journalistes en citant leurs noms...

Ce n'est jamais très adroit de se moquer de la presse, mais ce ne sont pas eux qui réagissent plus violemment, en général : ils sont habitués à la critique. J'avais plus peur des marques. À savoir Eldorado, le groupe Accor/Aurore... *Le Guide du routard*, je ne m'y attendais pas vraiment, mais je ne peux pas dire que j'aie été stupéfait. Au fond, je ne m'attendais pas à grand-chose. Ce livre me paraissait moins dangereux que *Les Particules élémentaires*. Je crois que les choses se sont aggravées entre-temps. En trois ans, l'exigence de normalité est devenue plus grande. Tout le monde s'est trompé : moi, l'éditeur, l'attachée de presse... personne n'avait vu d'où viendraient les problèmes. Réellement, personne ne songeait à l'islam qui n'est pas le sujet principal du livre, mais juste un élément de la toile de fond.

À peine quelques jours après les polémiques, cette « toile de fond » faisait une irruption fracassante dans l'actualité...

Le profil des terroristes m'a surpris. J'avais entendu dire que des islamistes radicaux avaient fait des études scientifiques assez poussées, mais je n'y croyais pas vraiment. En fait, le profil des terroristes est beaucoup plus proche de celui des membres d'une secte que de celui de terroristes habituels. C'est assez effrayant. On a commencé à dire dans certains journaux ce que je pensais depuis longtemps, c'est-à-dire que l'intégrisme islamique n'est pas spécialement une dérive par rapport à l'islam du Coran. C'est juste une interprétation du Coran, qui se tient tout à fait. Ce qui me fascine, c'est de voir qu'une grande majorité de gens dans les médias continue à répéter que le message de fond de l'islam est un message de tolérance, qui interdit le meurtre, plein de respect pour les autres croyants... J'ai une théorie en général au sujet de l'Histoire : il est inutile de convoquer des époques très lointaines pour expliquer l'Histoire récente. Il suffit de se reporter une ou deux générations en arrière, et l'état global est récapitulé. Cela m'énerve toujours quand on évoque les splendeurs du Moyen Âge andalou ou je ne sais quoi, car cela n'a plus aucun effet en pratique.

Un personnage dans Plateforme pense que l'islam est condamné sur le long terme, qu'il va être absorbé par la mondialisation libérale et que les masses ne rêvent que du modèle occidental...

Oui, je pense que c'est vrai, mais on peut trouver que le long terme est un peu long. Je crois que les masses rêvent effectivement du modèle occidental. Cela me paraît en l'occurrence un moindre mal. Il y a visiblement une lutte entre deux maux dont l'un est pire que l'autre.

À propos de la sexualité en Occident, Michel met en cause le narcissisme, la perte du goût de l'échange et du don ainsi que l'impossibilité de ressentir le sexe comme quelque chose de naturel. Cette culture du narcissisme vous semble-t-elle le véritable cœur du problème ?

Oui, c'est le point principal. On passe beaucoup trop de temps à s'évaluer, à évaluer les autres. Il faut quand même oublier sa propre valeur pour faire l'amour. À partir du moment où le fait d'être séduisant est un but en soi, la sexualité devient impossible. Le déclin du sentimentalisme provoque aussi le déclin de la sexualité. La vogue du SM dépasse le phénomène de mode. Certes, il y a une volonté de vendre des nouveaux « looks », mais plus profondément cela correspond à la façon dont on voit les rapports humains. Le SM est très peu charnel, on utilise des accessoires, il n'y a pas de contacts de peau à peau. Je pense qu'il y a un réel dégoût pour la chair dans nos sociétés, et qu'il n'est pas facile à interpréter. À un moment, Michel dit que le dépérissement de la sexualité en Occident comporte peut-être des causes psychologiques, mais qu'il s'agit avant tout d'un phénomène sociologique. J'aime bien cette idée selon laquelle il ne sert à rien d'expliquer psychologiquement les faits sociologiques, c'est très positiviste comme point de vue. Si je m'interroge d'un point de vue psychologique, je peux effectivement trouver des explications comme la présence des images porno qui rendent la réalité un peu fade... la pornographie qui nuit à la sexualité réelle... la représentation qui tue la réalité... Tout cela est crédible, mais c'est surtout l'aspect sociologique qui me frappe. Les rapports humains ont globalement déchu.

Michel et Valérie ont une sexualité naturelle et instinctive.

La sexualité est innocente chez moi. Ce n'est jamais transgressif ; en cela, je ne me sens pas si éloigné de Catherine Millet ; mais la tendance générale de la pornographie dans l'art moderne est plus « trash ». Je crois que le fantasme tue la sexualité, et qu'il n'est pas

très intéressant. D'un point de vue littéraire, ce qui est intéressant, et difficile, ce sont les sensations. Le langage n'est pas tellement fait pour l'expression des sensations, qu'elles soient agréables ou douloureuses. Auguste Comte faisait une remarque très juste sur la difficulté qu'il y a à décrire ses symptômes douloureux au médecin. On peut localiser la douleur, la définir en termes d'intensité, mais il est difficile d'être plus précis. Pour le plaisir, c'est le même problème. Et la difficulté s'aggrave si l'on ne veut pas avoir recours à la métaphore. Dans *Plateforme*, Michel et Valérie s'aiment et plus ils s'aiment, plus cela devient sexuel entre eux. Donc, il s'agit d'un mélange de sensations et d'émotions. J'essaie de me rapprocher de la réalité. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus facile à faire.

On a souvent oublié que Plateforme était peut-être d'abord un roman d'amour...

Ben oui, on a oublié ça. C'est dommage car c'est la première fois que je crée un personnage féminin aussi développé. Par ailleurs, l'aspect choquant du livre – l'amour en Occident – a été abordé le moins possible. C'est trop dangereux, trop compliqué... Enfin, *Elle* a quand même relevé le fait que c'est dramatique, ce qui est vrai, mais c'est pour refuser d'y croire.

L'histoire d'amour est sur le point de déboucher sur un happy end...

J'aimerais bien faire une idylle complète. Là, je voulais faire une fin solitaire à Pattaya. Ce qui m'avait frappé là-bas, c'était de constater que le fait que tout soit possible au niveau prostitution produit une espèce d'apaisement du désir. Si l'on considère que le désir est mauvais, ce qui est mon cas, c'est une solution. Pour supprimer le désir, il faut le satisfaire, c'est le plus simple. De ma part, ce n'est pas une position maximaliste.

Michel ne croit plus aux projets collectifs ni à la politique. La solution pour lui et Valérie est une sorte de fuite individualiste...

C'est Valérie qui commande dans cette histoire. C'est elle qui tente de capturer à la société l'argent nécessaire à leur vie commune. Elle se définit comme une petite prédatrice aux besoins limités ; je l'aime beaucoup. Je crois comme Dostoïevski que l'on devrait demander à tout porteur d'idées généreuses et générales de faire le bonheur d'une personne en particulier. C'est vrai que mes personnages sont tous politiquement nihilistes. Je suis obligé de me rendre compte que la

société dans laquelle je vis avance vers des buts qui ne sont pas les miens. L'Occident n'est pas fait pour une vie humaine. En fait, il n'y a qu'une seule chose que l'on puisse vraiment faire en Occident, c'est gagner de l'argent. Donc, l'attitude de Valérie est assez fréquente chez les jeunes : gagner de l'argent rapidement, puis partir vivre ailleurs. C'est rationnel.

Michel dit que ses ancêtres avaient un projet, croyaient au progrès, à la civilisation et étaient attachés à l'idée de la transmission. Vos personnages reflètent bien cet abandon...

On fait tout pour que l'Occident en soit là. Par exemple, Berlusconi fait une remarque et l'on dit aussitôt que c'est idiot de classer les civilisations selon une échelle de valeur... Non, ce n'est pas idiot. On veut nous décourager de penser que la civilisation occidentale a pu être supérieure sur certains points ; du coup, elle se dissout dans le cynisme. Longtemps, il y a eu cette idée que le bien des générations futures était une chose importante. Sûrement qu'aujourd'hui les gens se projettent moins. La vie est de plus en plus réduite à des valeurs d'usage. L'euthanasie est un phénomène assez révélateur de cette notion selon laquelle il n'y aurait rien d'autre dans la vie que l'intérêt et le plaisir que l'on peut en tirer.

Il y a des scènes très sauvages de violence urbaine dans Plateforme. Quand il n'y a plus de possibilité d'identification à l'autre, écrivez-vous, la seule modalité qui demeure est la souffrance et la cruauté...

Je crois que c'est en grande partie à cause de l'attrait de la consommation. À cause aussi naturellement de la culture de gauche, qui a tendu dans une large mesure à valoriser le Mal, à lui donner une aura, notamment à travers la figure du « mauvais garçon », par exemple de Genet sanctifié par Sartre. Les motivations de Sartre ne pouvaient être que la propagation de l'immoralité, il était évidemment en mesure de se rendre compte que Genet était un écrivain médiocre. Tout cela a participé à la dévalorisation générale du concept de morale. Mais la situation est pire aux États-Unis, où la culture de gauche est quand même largement moins présente. Il y a dans le fond quelque chose de plus bizarre : les gens ont envie de se battre, ils ont envie de violence. J'ai l'impression qu'il y a de moins en moins de compromis, même sur des oppositions très légères. Par exemple, je sais que mes ennemis resteront mes ennemis définitivement. L'individualisme hédoniste pur donne naissance à la loi de la jungle. Mais, dans la jungle, les animaux minimisent leurs risques personnels. Chez l'homme occidental moderne, il y a de plus un goût réel pour la

violence. Le récent dossier de *Technikart*, « La vie Fight Club », était de ce point de vue assez convaincant. Cette violence est peut-être liée à la difficulté d'éprouver des sensations dans la sexualité. Le goût pour les choses normalement agréables s'est perdu. Puis, les médias spectaculaires accompagnent bien le mouvement.

Plateforme possède une charge comique très forte, en particulier dans le premier tiers du roman. Cela obéissait à un désir de saisir le lecteur d'emblée pour ne plus le lâcher ?

Oui, je crois. Les personnages de Robert et de Josyane me plaisaient. J'aime bien Robert. J'aime bien les personnages qui font chier. Cela existe dans tous les groupes. Dans les passages drôles, à part *Le Guide du routard*, j'avais envie de me payer les best-sellers américains. Plus généralement, j'avais envie de faire un livre qu'on puisse lire sans s'arrêter. J'ai sacrifié des choses à la fluidité du récit et à sa vitesse. Je suis revenu aussi à un usage plus classique des temps, sur une base imparfait et passé simple éprouvée, ce qui rend le livre plus limpide et lui donne un côté plus classique.

Pourquoi faire apparaître en arrière-plan des silhouettes comme Chirac, Jospin, Jérôme Jaffré ou Julien Lepers ?

Chez moi, le fait de voir revivre l'époque, même dans ses aspects les plus minimes, fait partie des plaisirs de lecture des romans du passé. Alors, je m'y autorise dans mes propres livres. Puis, à la base, tout le monde pense un peu à Chirac dans sa vie. On ne peut pas éviter d'y penser. Toute personne vivant en France connaît Chirac. C'est dans le même esprit que je cite des marques réelles. Les romans doivent être situés. C'est dans la logique du roman. Il a besoin du présent.

Une phrase semble assez bien illustrer Plateforme autant pour Michel que pour l'Occident : « Le cœur n'y est plus. »

Je ne pense pas que l'Occident ait vraiment envie de vivre. Ce sentiment était déjà présent dans la première scène d'*Extension du domaine de la lutte*. Les gens ont des capacités d'engagement émotionnel limitées. On ne refait pas sa vie. Il n'y a que les Américains pour croire ça.

« On m'oubliera. On m'oubliera vite. » Ce sont les dernières phrases de Michel. Pensez-vous que l'on vous oubliera vite ?

En fait, j'ai écrit toute la fin dans un grand élan de masochisme. Donc, peut-être pas. Mais j'étais très content car cela me donnait l'impression que c'était mon dernier livre, avec un côté testament. La vanité n'est pas tellement forte chez moi. On ne m'oubliera pas forcément très vite, mais on m'oubliera quand même.

Au-delà des récentes polémiques, vous déclenchez des réactions passionnelles chez vos lecteurs. Pour avoir assisté à certaines scènes, j'ai l'impression que certains ont parfois envie « d'en découdre » avec vous... Comment expliquez-vous cela ?

Je ne sais pas... peut-être que j'inquiète. Donc, on voudrait au bout du compte que je prononce des paroles rassurantes comme : « Tout cela c'était pour rire. En fait, tout va bien. Tout va de mieux en mieux. » Je pense qu'on me demande ça : « Tout va s'arranger. Il n'y a pas de conflit de civilisations. Jacques Chirac est à sa place. Les choses semblent aller mal, mais en fait elles vont bien... » Il y a quelque chose qui manque dans mes romans et que l'on veut me faire prononcer dans la réalité : c'est le message rassurant final. Cela traduit une forme de communication générale, du type : « la situation est grave, mais des mesures ont été prises », « certes, elle est morte, mais j'ai entamé un travail de deuil ». L'expression négative pure n'est plus acceptée.

Dans une émission de Canal+, voici plus d'un an, vous disiez que vous craigniez un jour d'être lynché. Aujourd'hui, avez-vous peur que l'on ne vous pardonne pas ce que vous écrivez ou ce que vous déclarez ?

Oui, en France, il y aura de plus en plus de problèmes. Je ne pense pas que cela puisse se calmer. Donc, oui, j'ai un peu peur. Mais on peut aussi écrire sans publier.

Parmi les « dommages collatéraux » de ces récentes polémiques, il y a eu votre disparition sur la liste du Prix Goncourt que beaucoup vous voyaient emporter. Cela vous a peiné ?

Non, pas du tout. Le point important était que Nourissier me soutienne jusqu'au bout. Ce qu'il a fait. En réalité, ne plus être sur la liste du Prix de l'Académie française m'a davantage peiné. Je pensais avoir plus de soutien de la part des académiciens. Pour le Goncourt, je savais bien qu'au fond il y avait surtout Nourissier. Donc, je n'y croyais pas. Mais ce sont surtout les réactions des gens, individuellement, qui m'ont peiné. Quelques-uns m'ont un peu lâché.

À l'inverse, Alain Finkielkraut m'a défendu avec ardeur. Ce qui est terrible, c'est à quel point on ne peut plus rien dire... Nietzsche, Schopenhauer et Spinoza ne passeraient plus aujourd'hui. Le politiquement correct, tel qu'il est devenu, rend inacceptable la quasi-totalité de la philosophie occidentale. De plus en plus de choses deviennent impossibles à penser. C'est effrayant.

N'est-ce pas tout simplement l'émergence d'une société lisse qui ne supporte plus la négativité que vous évoquiez et qui veut éradiquer le Mal ?

J'accepte l'idée que l'humanité naisse exempte de mauvaises pensées. Je peux discuter de la globalité du projet, mais le problème c'est que l'humanité naît avec de mauvaises pensées. Pour prendre un exemple simple, je veux bien naître génétiquement modifié, de telle manière que l'envie de fumer devienne inexistante chez moi. C'est un projet qui se tient : une humanité indifférenciée, lisse. Sauf que là on essaie de le faire par castration, par contrainte, et que ça ne peut pas marcher. Je ne sais pas ce que peut être l'humanité, mais à l'heure actuelle on a imposé des normes excessives sans apporter de réelles satisfactions en échange. Si je suis politiquement correct, qu'est-ce que j'y gagnerai ? On ne me promet même pas soixante-douze vierges. On me promet juste de pouvoir continuer à me faire chier, de pouvoir acheter des polos Ralph Lauren... C'est pour cela que je pense que le seul fond du projet est une volonté de disparaître. Au fond, je m'en fous de l'avenir de l'Occident ; mais il peut devenir difficile de lutter contre l'autocensure. Il faut mobiliser une force croissante. Tout cela est exaspérant.

Quels sont vos projets ?

Je vais faire un Libro : *Lanzarote et autres textes*. Philippe Harel et moi allons adapter *Les Particules élémentaires*. Mais tout n'est pas encore réglé. Il manque le producteur.

Consolation technique

Ce texte a été publié dans le recueil Lanzarote et autres textes (Librio, 2002).

Je ne m'aime pas. Je n'éprouve que peu de sympathie, encore moins d'estime pour moi-même ; de plus, je ne m'intéresse pas beaucoup. Je connais mes caractéristiques principales depuis longtemps, et j'ai fini par m'en dégoûter. Adolescent, encore jeune homme je parlais de moi, je pensais à moi, j'étais comme empli de ma propre personne ; ce n'est plus le cas. Je me suis absenté de mes pensées, et la seule perspective d'avoir à raconter une anecdote personnelle me plonge dans un ennui voisin de la catalepsie. Lorsque j'y suis absolument obligé, je mens.

Paradoxalement, pourtant, je n'ai jamais regretté de m'être reproduit. On peut même dire que j'aime mon fils, et que je l'aime davantage à chaque fois que je reconnais en lui la trace de mes propres défauts. Je les vois se manifester dans le temps, avec un déterminisme implacable, et je m'en réjouis. Je me réjouis sans pudeur de voir se répéter, et par là même s'éterniser, des caractéristiques personnelles qui n'ont rien de spécialement estimable ; qui sont même, assez souvent, méprisables ; qui n'ont, en réalité, d'autre mérite que d'être les miennes. D'ailleurs, ce ne sont même pas exactement les miennes ; je me rends bien compte que certaines sont recopiées telles quelles sur la personnalité de mon père, ce con abouti ; mais, chose étrange, cela n'enlève rien à ma joie. Cette joie est plus que de l'égoïsme ; elle est plus profonde, plus indiscutable. De la même manière, un volume est plus que sa projection sur une surface plane ; un corps vivant est plus que son ombre.

Ce qui m'attriste à l'opposé chez mon fils, c'est de le voir manifester (influence de sa mère ? différence des temps ? individualité pure ?) les traits d'une personnalité autonome, en laquelle je ne me reconnais nullement, qui me reste étrangère. Loin de m'en émerveiller, je me rends compte que je n'aurai laissé qu'une image incomplète et affaiblie de moi-même ; l'espace de quelques secondes, je sens plus nettement l'odeur de la mort. Et, je peux le confirmer : la mort pue.

La philosophie occidentale ne favorise guère l'expression de tels sentiments ; ces sentiments ne laissent aucune place au progrès, à la liberté, à l'individuation, au devenir ; ils ne visent à rien d'autre qu'à l'éternelle, à l'imbécile répétition du même. Qui plus est, ils n'ont rien

d'original ; ils sont partagés par la quasi-totalité de l'humanité, et même par la majeure partie du règne animal ; ils ne sont rien d'autre que la mémoire toujours active d'un instinct biologique écrasant. La philosophie occidentale est un long, patient et cruel dispositif de dressage qui a pour objectif de nous persuader de quelques idées fausses. La première, que nous devons respecter autrui parce qu'il *est* différent de nous ; la seconde, que nous avons quelque chose à gagner à la mort.

Aujourd'hui, par l'effet de la technologie occidentale, ce vernis de convenances est en train de craquer avec rapidité. Bien entendu, je me ferai cloner dès que possible ; bien entendu, tout le monde se fera cloner dès que possible. J'irai aux Bahamas, en Nouvelle-Zélande ou aux îles Caïmans ; je paierai le prix qu'il faudra (ni les impératifs de la morale, ni les impératifs financiers n'ont jamais pesé bien lourd par rapport à ceux de la reproduction). J'aurai probablement deux ou trois clones, comme on a deux ou trois enfants ; entre leurs naissances, je respecterai un intervalle adéquat (ni trop rapprochées, ni trop espacées) ; homme déjà mûr, je me comporterai en père responsable. J'assurerai à mes clones une bonne éducation ; par la suite, je mourrai. Je mourrai sans plaisir, car je ne souhaite pas mourir. J'y suis cependant, jusqu'à preuve du contraire, obligé. À travers mes clones, j'aurai atteint une certaine forme de survie – pas tout à fait suffisante, mais supérieure à celle que m'auraient apportée des enfants. C'est le maximum, jusqu'à présent, que puisse m'offrir la technologie occidentale.

Au moment où j'écris ces lignes, il m'est impossible de prévoir si mes clones naîtront en dehors du ventre de la femme. Ce qui paraissait au profane techniquement simple (*les échanges nutritifs par l'intermédiaire du placenta recèlent a priori un moins grand mystère que l'acte de la fécondation*) s'avère le plus difficile à reproduire. Dans le cas où la technique aurait suffisamment progressé, mes futurs enfants, mes clones vivront le début de leur existence dans un bocal ; cela m'attriste un peu. J'aime la chatte des femmes, je suis heureux d'être dans leur ventre, dans la souplesse élastique de leur vagin. Je comprends les raisons de sécurité, les impératifs techniques ; je comprends les raisons qui conduiront progressivement à une gestation *in vitro* ; je me permets juste, à ce sujet, une légère manifestation de nostalgie. Auront-ils, mes petits chéris nés si loin d'elle, auront-ils encore *le goût de la chatte* ? Je l'espère pour eux, je l'espère de tout mon cœur. Il y a beaucoup de joies dans ce monde, mais il y a peu de plaisirs – et si peu qui ne fassent aucun mal. Fin de la parenthèse humaniste.

S'ils doivent se développer dans un bocal, mes clones naîtront, c'est une évidence, sans nombril. Je ne sais pas qui a utilisé pour la première fois dans un sens dépréciatif ce terme de « littérature nombriliste » ; mais je sais que ce cliché facile m'a toujours déplu. Quel serait l'intérêt d'une littérature qui prétendrait parler de l'humanité en excluant toute considération personnelle ? Hein ? Les êtres humains sont bien plus identiques qu'ils ne l'imaginent dans leur prétention comique ; il est bien plus facile qu'on ne l'imagine d'atteindre l'universel en parlant de soi. C'est là un second paradoxe : parler de soi est une activité fastidieuse, et même répugnante ; écrire sur soi est, en littérature, la seule chose qui vaille, à tel point qu'on mesure – classiquement et avec justesse – la valeur des livres à la capacité d'implication personnelle de leur auteur. C'est grotesque si l'on veut, c'est même d'une impudeur démente, mais c'est ainsi. Écrivant ces lignes, j'observe effectivement, et en pratique, mon nombril. J'y pense rarement, d'habitude, et c'est tant mieux. Ce repli de chair porte à l'évidence en lui le signe d'une coupure, d'un nœud hâtif ; il est le souvenir du coup de ciseaux par lequel j'ai été, sans autre forme de procès, projeté dans le monde ; et sommé de m'y débrouiller par moi-même. Pas plus que moi, vous n'échapperez à ce souvenir ; vieillard, même grand vieillard, vous conserverez intacte au milieu de votre ventre la trace de cette coupure. Par ce trou mal refermé, vos organes les plus intimes pourront à tout instant s'échapper et pourrir dans l'atmosphère. Vous pourrez à tout instant vous vider de vos tripes, sous le soleil ; et crever comme un poisson qu'on achève d'un coup de botte en pleine épine dorsale. Vous ne serez ni le premier, ni le plus illustre. Souvenez-vous des paroles du poète :

*Le cadavre de Dieu
Se tortille sous nos yeux
Comme un poisson crevé
Qu'on achève à coups de pied.*

Vous en serez bientôt là, enfants sans conséquence. Vous serez comme des dieux – et ce ne sera pas tout à fait suffisant. Vos clones n'auront pas de nombril, mais ils auront une littérature *nombriliste*. Vous serez, vous aussi, nombrilistes ; vous serez mortels. Votre nombril se couvrira de crasse, et tout sera dit. On jettera de la terre sur votre face.

Ciel, terre, soleil.

Ce texte a été publié dans le recueil Contes de campagne (Mille et une nuits, 2002) et réédité dans le recueil Lanzarote et autres textes (Librio, 2002).

L'écrivain à succès bénéficie de certains produits de luxe, que la société réserve à ses membres éminents ou riches ; mais, pour un homme, le présent le plus délicieux de la gloire est constitué par ce qu'on appelle, reprenant le terme anglo-saxon, les *groupies*. Il s'agit de jeunes filles, sensuelles et jolies, qui souhaitent vous donner leur corps dans un esprit d'amour, uniquement parce que vous avez écrit certaines pages qui ont touché leur âme. Il paraît possible aujourd'hui que je me lasse des groupies, et de la gloire ; ce serait bien triste, mais c'est possible. Même dans ce cas, je crois que je continuerai à écrire.

Faut-il en conclure que l'écriture m'est devenue nécessaire ? L'expression de cette pensée m'est pénible : je trouve cela kitsch, convenu, vulgaire ; mais la réalité l'est encore bien davantage. Il doit pourtant y avoir eu des moments, me dis-je, où la vie me suffisait ; la vie, pleine et entière. La vie, normalement, devrait suffire aux vivants. Je ne sais pas ce qui s'est passé, sans doute une déception quelconque, j'ai oublié ; mais je ne trouve pas normal qu'on ait *besoin* d'écrire. Ni même qu'on ait besoin de lire. Et pourtant.

D'où je suis, en Irlande, j'ai vue sur la mer. C'est un monde mobile, pas tout à fait certain, matériel cependant. Je hais la campagne, sa présence écrasante ; elle me fait peur. Pour la première fois aujourd'hui je vis dans un endroit d'où je peux, par la fenêtre, contempler la mer ; et je me demande comment j'ai pu vivre jusqu'à présent.

Décrivant le monde, inscrivant des blocs de réalité, vivants et irréfutables, je les relativise. Une fois transformés en texte écrit ils se teintent d'une certaine beauté irisée, liée à leur caractère optionnel. La campagne n'est jamais optionnelle ; la mer, parfois, si.

La brume ne suffit pas, pas de nos jours ; elle n'est pas assez matérielle – on pourrait la comparer à la poésie. Les nuages, peut-être, si l'on vivait au milieu d'eux, pourraient suffire. La brume ne suffit pas ; mais rien en ce monde n'est plus beau que la brume se levant sur la mer.

Sortir du XXe siècle

Ce texte a été publié dans le numéro 561 de La Nouvelle Revue française (avril 2002) et réédité dans le recueil Lanzarote et autres textes (Librio, 2002).

La littérature ne sert à rien. Si elle servait à quelque chose, la racaille gauchiste qui a monopolisé le débat intellectuel tout au long du XX^e siècle n'aurait même pas pu exister. Ce siècle, bienheureusement, vient de s'achever ; c'est le moment de revenir une dernière fois (on peut du moins l'espérer) sur les méfaits des « intellectuels de gauche », et le mieux est sans doute d'évoquer *Les Possédés*, publié en 1872, où leur idéologie est déjà intégralement exposée, où ses méfaits et ses crimes sont déjà clairement annoncés à travers la scène du meurtre de Chatov. Or, en quoi les intuitions de Dostoïevski ont-elles influencé le mouvement historique ? Absolument en rien. Marxistes, existentialistes, anarchistes et gauchistes de toutes espèces ont pu prospérer et infecter le monde connu exactement comme si Dostoïevski n'avait jamais écrit une ligne. Ont-ils au moins apporté une idée, une pensée neuve par rapport à leurs prédécesseurs du roman ? Pas la moindre. Siècle nul, qui n'a rien inventé. Avec cela, pompeux à l'extrême. Aimant à poser avec gravité les questions les plus sottes, du genre : « Peut-on écrire de la poésie après Auschwitz ? » ; continuant jusqu'à son dernier souffle à se projeter dans des « horizons indépassables » (après le marxisme, le marché) alors que Comte, bien avant Popper, soulignait déjà non seulement la stupidité des historicismes, mais leur immoralité foncière.

Compte tenu de l'extraordinaire, de la honteuse médiocrité des « sciences humaines » au XX^e siècle, compte tenu aussi des progrès accomplis pendant la même période par les sciences exactes et la technologie, on peut s'attendre à ce que la littérature la plus brillante, la plus inventive de la période soit la littérature de science-fiction ; et c'est en effet ce qu'on observe, à un correctif près, qu'il convient d'expliquer. Rappelons d'abord qu'on peut évidemment écrire de la poésie après Auschwitz, aussi bien qu'avant, et dans les mêmes conditions ; posons-nous maintenant une question un peu plus sérieuse : peut-on écrire de la science-fiction après Hiroshima ? En examinant les dates de publication, il semble bien que la réponse soit : oui, mais pas la même ; et des textes, il faut bien le dire, franchement meilleurs. Un optimisme de fond, probablement incompatible avec la

littérature romanesque, s'est évaporé là, en l'espace de quelques semaines. Hiroshima était sans doute la condition nécessaire pour que la littérature de science-fiction puisse accéder réellement au statut de littérature.

C'est le devoir des auteurs de « littérature générale » que de signaler aux populations leurs confrères talentueux et malhabiles qui ont commis l'imprudence d'œuvrer dans la « littérature de genre », et se sont par là même condamnés à une obscurité critique radicale. Il y a une dizaine d'années, je m'étais consacré à Lovecraft ; plus récemment, Emmanuel Carrère s'est chargé de Philip K. Dick. Le problème est qu'il y en a d'autres, beaucoup d'autres, même si on se limite aux classiques (ceux qui ont commencé à publier aux alentours de la Seconde Guerre mondiale, et dont l'œuvre est pour l'essentiel achevée). Ne serait-ce que pour *Demain les chiens*, Clifford Simak mérite de rester dans l'histoire littéraire. Rappelons que ce livre se compose d'une succession de brefs contes mettant en scène, outre des chiens et d'autres animaux, des robots, des mutants et des hommes. Chaque conte est précédé d'une notice contradictoire, où sont cités les points de vue de philologues et historiens appartenant à différentes universités canines, leurs débats tournant le plus souvent autour de cette question : l'homme a-t-il existé, ou n'est-il, comme le pensent la plupart des spécialistes, qu'une divinité mythique inventée par les chiens primitifs pour expliquer le mystère de leurs origines ? Cette fascinante méditation sur l'importance historique de l'espèce humaine n'épuise pas les richesses intellectuelles du livre de Simak (*City* dans l'édition américaine), qui se présente aussi comme une réflexion sur la ville, son rôle dans l'évolution des rapports sociaux, la question de savoir si ce rôle est ou non terminé. Pour la plupart des chiens, la ville, pas plus que l'homme, n'a réellement existé ; un des experts canins a même démontré le théorème suivant : une créature au système nerveux suffisamment complexe pour bâtir une entité telle que la ville aurait été incapable d'y vivre.

Dans sa grande période, la littérature de science-fiction pouvait faire ce genre de choses : réaliser une authentique mise en perspective de l'humanité, de ses coutumes, de ses connaissances, de ses valeurs, de son existence même ; elle était, au sens le plus authentique du terme, une littérature philosophique. Elle était aussi, profondément, une littérature poétique ; dans sa description des paysages et de la vie rurale américaines, Simak, quoique dans une intention très différente, s'égale presque à Buchan utilisant les landes écossaises pour donner une ampleur cosmique aux affrontements qu'il met en scène entre la civilisation et la barbarie, le Bien et le Mal. Sur le plan du style, par contre, il est vrai que la littérature de science-fiction a rarement atteint le niveau de sophistication et d'élégance de la littérature

fantastique – en particulier anglaise – du début du siècle. Ayant atteint sa maturité dès la fin des années 1950, elle ne donne que depuis peu de réels signes d'épuisement – un peu comme la littérature fantastique pouvait le faire immédiatement avant l'apparition de Lovecraft. C'est sans doute pour cette raison qu'aucun auteur, jusqu'à présent, n'a réellement éprouvé le besoin de repousser les limites – de toute façon assez flexibles – du genre. La seule exception serait peut-être cet écrivain étrange, très étrange, qu'est R.A. Lafferty. Plus que de la science-fiction, Lafferty donne parfois l'impression d'écrire une sorte de *philosophie-fiction*, unique en ce que la spéculation ontologique y tient une place plus importante que les interrogations sociologiques, psychologiques ou morales. Dans *Le Monde comme volonté et papier peint* (le titre anglais, *The World as Will and Wallpaper*, donne de plus un effet d'allitération), le narrateur, voulant explorer l'univers jusqu'à ses limites, perçoit au bout d'un temps des répétitions, se retrouve dans des situations similaires, et finit par prendre conscience que le monde est composé d'entités de petite taille, nées chacune d'un acte de volonté identique, et indéfiniment répétées. Le monde est ainsi à la fois illimité et sans espoir ; je connais peu de textes aussi poignants. Dans *Autobiographie d'une machine ktistèque*, Lafferty va encore plus loin dans la modification des catégories de la représentation ordinaire ; mais le texte en devient malheureusement presque illisible.

Il faudrait encore citer Ballard, Disch, Kornbluth, Spinrad, Sturgeon, Vonnegut et tant d'autres qui parfois en un seul roman, voire en une nouvelle, ont plus apporté à la littérature que l'ensemble des auteurs du nouveau roman, et que l'écrasante majorité des auteurs de polars. Sur le plan scientifique et technique, le XX^e siècle peut être placé au même niveau que le XIX^e siècle. Sur le plan de la littérature et de la pensée, par contre, l'effondrement est presque incroyable, surtout depuis 1945, et le bilan consternant : quand on se remémore l'ignorance scientifique crasse d'un Sartre et d'une Beauvoir, pourtant supposés s'inscrire dans le champ de la philosophie, quand on considère le fait presque incroyable que Malraux a pu – ne fût-ce que très brièvement – être considéré comme un « grand écrivain », on mesure le degré d'abrutissement auquel nous aura mené la notion d'engagement politique, et on s'étonne de ce que l'on puisse, encore aujourd'hui, prendre un intellectuel au sérieux ; on s'étonne par exemple de ce qu'un Bourdieu ou un Baudrillard trouvent encore des journaux disposés à publier leurs niaiseries. De fait, je crois à peine exagéré d'affirmer que, sur le plan intellectuel, il ne resterait rien de la seconde moitié du siècle s'il n'y avait pas eu la littérature de science-fiction. C'est une chose dont il faudra bien tenir compte le jour où l'on voudra écrire l'histoire littéraire de ce siècle, où l'on consentira à porter sur lui un regard rétrospectif, à admettre que nous en sommes

enfin sortis. J'écris ces lignes en décembre 2001 ; je crois que le moment est bientôt venu.

Philippe Muray en 2002

Ce texte est paru dans Le Figaro du 6 janvier 2003, sous un titre modifié.

*« Le progrès n'est que le
développement de l'ordre »
(Auguste Comte)*

L'année 2002 restera marquée par l'accès, longtemps attendu, de la pensée de Philippe Muray à une audience élargie. Non que ces épais volumes gris-bleu, aux titres dissuasifs, aient vraiment entraîné l'adhésion des foules ; mais enfin il s'est vu cité, et parfois interviewé, par de nombreux hebdomadaires de large diffusion ; on peut dorénavant à peu près suivre les prises de position de Philippe Muray sans avoir à sortir à chaque fois de son *Relay* ; c'est là un progrès considérable. S'il faut absolument parler de la modernité (ce dont il m'arrive de douter), autant partir des livres de Philippe Muray, ce sera plus agréable et plus instructif qu'aux temps où il fallait se coltiner Bourdieu et Baudrillard (ces exemples, j'en conviens, sont un peu caricaturaux).

Considérons Philippe Muray comme une machine, dans laquelle on introduit des faits (parfois réels, souvent médiatisés), et dont il ressort des interprétations. Ces interprétations sont guidées par une théorie cohérente, celle de la montée en puissance d'une terreur molle, d'un type nouveau, dont il a synthétisé l'essence par quelques formules brillantes et définitives (l'« hyperfestif », l'« envie de pénal », et surtout la tolérance « qui ne tolère plus rien auprès d'elle-même »). Cette théorie, désormais classique, doit à mon sens faire partie du bagage de tout homme cultivé.

L'année 2002 restera, aussi, celle où la machine Muray a, pour la première fois, connu quelques ratés. Son fonctionnement, pourtant, n'est nullement en cause ; on peut même dire qu'il n'a jamais été aussi brillant. Sa magnifique description, par exemple, de la quinzaine anti-Le Pen qui a égayé la France en avril-mai 2002, est sans doute un de ses plus beaux textes. Toutes ses qualités s'y montrent à plein : ampleur de vues, sens historique, précision dans le détail, et surtout ce coup d'œil prodigieux qui lui permet, parmi tous les détails, de choisir le plus significatif, celui qui va d'emblée au cœur des choses (en

l'occurrence, la pancarte : « Non aux méchants » brandie par la petite fille). Ma thèse en réalité est que ce n'est pas Philippe Muray qui va de travers, mais le monde ; que le monde, autour de lui, commence à produire quelques phénomènes aberrants, dont on ne peut assurer qu'ils soient non Muray-interprétables, mais qui sont au moins Muray-ambivalents ; qu'en somme la bonne pensée unique, et la terreur molle qui en procède, commencent à laisser entendre de légers craquements.

Commençons par la sinistre affaire *Rose Bonbon*. Philippe Muray (interrogé il est vrai « à chaud » par le *Figaro-Magazine*) y a vu une répétition de la fastidieuse pantomime du censeur et du censuré (qui se termine classiquement par la déroute ridicule du censeur). Les faits d'ailleurs semblent pour cette fois lui avoir donné raison ; je rappellerai quand même que l'affaire a été tangente, et qu'elle ne s'est conclue que par l'intervention de Nicolas Sarkozy, prenant conscience du chiendent qu'il y a, dans la perspective d'un destin présidentiel, à rester associé au « retour de l'ordre moral ». *L'Enfant Bleu* a perdu, mais dans des conditions qui lui laissent augurer une victoire prochaine. La vérité de cette affaire est que la croisade antipédophile, ivre de ses succès, ne se connaît plus aucune limite, même plus le respect de la présomption d'innocence, et en tout cas certainement pas celui de la « liberté d'expression du romancier ». On a même entendu des argumentations hallucinantes, selon lesquelles Jones-Gorlin, en sa qualité de romancier, était doublement coupable, puisqu'on ne pouvait même pas lui faire crédit de *l'authenticité du témoignage*. Je n'exagère pas : cela s'est dit, et écrit, par des gens ayant responsabilité associative.

Or, les tenants de la bonne pensée unique se trouvent ici dans une position bien douloureuse. Car s'ils aiment les créateurs qui dérangent, ils aiment également, et d'un amour aussi sincère, les tout petits enfants. Nous assistons en d'autres termes au développement d'une contradiction au sein de la bonne pensée unique (que j'appellerai dans la suite de ce texte, par convention de langage, la gauche).

Mon propre procès, au premier regard, semble moins captivant ; car je suis un mâle occidental, donc une espèce de beau, en ce sens mes positions n'ont rien que de très logique. L'ingénieux critique Pierre Assouline a même découvert que j'avais de tout temps été animé par une haine obsessionnelle des Arabes ; que c'était là, contrairement aux apparences, le vrai sujet de *Plateforme*, et peut-être de tous mes livres. Je me demande vraiment ce qui m'a retenu de faire un procès à ce minable ; sans doute faudrait-il que je travaille mon *envie de pénal*. Au-delà de mon cas personnel, pourtant, tout observateur attentif percevra qu'il va y avoir, rapidement, des problèmes. Que, sans cesser de pourchasser l'islamophobe, l'homme de gauche va devoir continuer à soutenir Taslima Nasreen (qui de son

côté va gaiement répétant que la stupidité et la cruauté ne sont nullement des dérives monstrueuses de l'islam, mais font partie de sa nature intrinsèque) ; considérons aussi que de tels exemples vont probablement se multiplier, sans compter la racaille de banlieue qui vire antisémite, et tous les autres soucis. Il faudrait évoquer ici ces rats de laboratoire, soumis par des éthologues sans cœur à d'incessants stimuli contradictoires. Je ne me souviens plus exactement de ce qui leur arrive ; mais, de toute façon, rien de bien réjouissant. En un mot comme un cent, je le confirme : l'homme de gauche est mal parti.

L'épisode le plus significatif de la période qui s'ouvre est sans doute l'affaire des « nouveaux réactionnaires », déjà abondamment relatée par les gazettes. L'ouvrage, c'est le moins qu'on puisse dire, n'a guère été loué. En sa qualité de flic en chef, Edwy Plenel se devait de couvrir son subordonné ; il s'en est acquitté avec conscience, quoique sans enthousiasme ; peut-être sentait-il déjà que l'affaire était mal engagée. La plupart des journalistes en effet semblent avoir considéré avec réticence ce fastidieux exercice de *name dropping* ; il leur a semblé bien long, malgré ses quatre-vingt-seize pages (ceci à comparer, une fois de plus, à la délectation sensible avec laquelle ils citent le moindre petit extrait des pavés de Philippe Muray).

Tout cela n'était pas encore vraiment alarmant ; qu'un homme de gauche écrive un livre insipide, rien d'anormal, c'est même plutôt dans l'ordre ; mais ce qui s'avéra plus grave, nettement plus grave, fut la réaction des accusés. L'infortuné Lindenberg s'imaginait sans doute qu'ils allaient se disperser comme des petites souris, jurant que jamais eux, les autres peut-être mais eux non, oh quel méchant procès. Loin de là, que vit-on ? Finkelkraut se mit carrément en colère, qualifiant tour à tour l'ouvrage de « stupide » et d'« ignoble ». D'humeur plus espiègle, Taguieff salua l'apparition du « premier pamphlet mou », issu des rangs de « l'extrême-centre ». Les deux, plus quelques autres, rédigèrent sans tarder un « Manifeste pour une pensée libre ». Ce n'est donc pas spécialement la honte, ni la terreur d'être démasqué, qui se peignit dans leurs regards coupables ; mais plutôt un léger pétilllement de satisfaction à l'annonce de la reprise des hostilités.

Fait encore plus significatif, ce sont surtout leurs adversaires qui ont dénoncé l'amalgame, alors qu'eux-mêmes semblaient plutôt satisfaits d'être ainsi amalgamés (à titre personnel, je confirme : appartenir à une liste qui compte Finkelkraut, Taguieff, Christopher Lasch, Muray et Dantec a tout pour me réjouir – je connais moins les autres, mais ça me donnerait plutôt envie de les lire). Les choses en sont venues à ce point que ces mêmes adversaires les ont hâtivement absous de l'odieux qualificatif, dans la crainte tardive qu'ils n'en viennent à le revendiquer.

Las, le mal était fait, et le ver dans le fruit. Infortuné Lindenberg, les mutations les plus décisives ont parfois pour catalyseur les incidents les plus minimes. Rappelons qu'il y a quelques mois les « nouveaux réactionnaires » étaient si faibles, si fantomatiques et surtout si mal organisés qu'ils n'avaient même pas été capables de mettre sur pied un soutien correct à la candidature de Jean-Pierre Chevènement. Ce mince opusculé aura eu pour effet de resserrer leurs rangs, de leur faire prendre conscience qu'ils avaient de leur côté l'intelligence et le talent, et d'en faire sans qu'ils l'aient cherché la première force intellectuelle du pays. Voilà qui est supérieurement joué, camarade Rosanvallon ; vous allez recevoir des félicitations, au prochain forum de Davos.

Maintenant qu'il est établi que nous sommes les meilleurs, nous allons enfin pouvoir étaler l'ampleur de nos désunions devant un public ravi de la qualité de l'échange. Dans mon agenda personnel, je prévois déjà un débat avec Philippe Muray sur les bienfaits du tourisme de masse ; un autre avec Dantec sur les perspectives du clonage reproductif humain ; une sorte de colloque général sur le monothéisme, et peut-être un autre sur la prostitution (les deux sujets ayant au moins ceci de commun que tout le monde a quelque chose à en dire). Autant vous le dire tout de suite : en 2003, ça va pulser grave ; ça va vous changer de la Fondation Saint-Simon.

Reste à trouver un *sponsor*, et c'est avec un peu d'émotion que je me tourne vers vous, aimables réactionnaires classiques, nobles gardiens de la maison ancienne. En ce temps de Noël, réjouissez-vous, car l'Éternel vous a suscité une postérité abondante. C'est sans doute avec un peu d'inquiétude que vous avez assisté à un afflux si massif sur vos côtes naguère paisibles ; d'autant que les précédentes occurrences du nouveau (nouveau roman, nouveaux philosophes) avaient de quoi susciter une suspicion légitime sur la qualité de cette immigration. Rassurez-vous : ils sont intelligents, travailleurs et au fait de vos coutumes ; ils sauront s'adapter. Nous saurons conserver le meilleur de votre tradition ; nous maintiendrons. Nous saurons, aussi, procéder aux ajustements indispensables à l'entrée dans le troisième millénaire. Détendez-vous, kids, on prend l'affaire en main ; vous apercevez le bout du tunnel. Je n'ai pas besoin de vous vanter nos intellectuels, vous les connaissez déjà un peu. Vous savez que vous disposez en Finkielkraut et Taguieff de recrues redoutables, capables de pulvériser n'importe quel *deuxième gauche*, s'il s'en présente. Le cas des romanciers, j'en conviens, est plus épineux. Passons rapidement, si vous le voulez bien, sur la question des mœurs (drogue, partouzes) ; vous en avez déjà assimilé bien d'autres, et qui ne valaient guère mieux. Mais qui peut prévoir aujourd'hui ce que pensera Maurice

Dantec dans cinq ans ? Il semble en ce moment se nourrir de bons auteurs (Revel, de Maistre) ; mais le projet de fond reste une synthèse entre le catholicisme et Nietzsche. Projet impossible, et de ce fait inquiétant, car s'il peut avoir d'intéressants à-côtés (production de chefs-d'œuvre), il n'offre aucune véritable garantie de fiabilité idéologique. Mon propre cas, je l'admets, et compte tenu des auteurs que j'aime à citer (Schopenhauer, Auguste Comte, Wittgenstein quand je suis de bonne humeur) est à peine moins problématique. Eh bien, comment dire ? Il vous faudra prendre sur vous. Couvrir d'un voile compatissant ou narquois les errances idéologiques ; faire un effort pour vous concentrer uniquement sur la qualité littéraire des textes. Vous pouvez le faire ; vous l'avez déjà fait, votre passé glorieux en témoigne. Ne craignez rien ; je sens que vous êtes déjà en train d'y parvenir.

Vers une semi-réhabilitation du beauf

Ce texte est une publication sur Internet.

Dans un article récent du *Nouvel Observateur* consacré aux souffrances de l'homme de gauche, l'excellent Laurent Joffrin commet à mon sens une erreur lorsqu'il déclare que ma phrase selon laquelle « la religion la plus con, c'est quand même l'islam » me rapprocherait des positions du beauf lambda. En France, pays de forte tradition anticléricale, la position typique du beauf lambda serait plutôt quelque chose comme : « pour moi toutes les religions elles se valent, c'est du pareil au même ». Pressé de s'expliquer, il détaillerait sans doute par : « c'est rien que des conneries pour opprimer les gens, pour les empêcher de s'éclater et les pousser à s'entretuer, et pour s'acheter de beaux habits dorés quand le pauvre populo il crève la dalle ». Cette position d'ailleurs, comme toutes celles du beauf lambda, n'est pas sans manifester une certaine vraisemblance immédiate.

Le beauf lambda étant difficile à détecter, et donc à interroger, tournons-nous pour confirmation vers quelques beaufs célèbres comme Guy Bedos, Siné (dont je rappellerai ici l'élégance des déclarations concernant Catherine Millet), ou mieux encore Cabu, l'inventeur du terme. Établissons d'abord leur beaufitude : ils n'appartiennent naturellement pas à la catégorie du beauf lambda, et il semble préférable de réserver l'appellation de beauf alpha à des personnalités plus charismatiques, comme Jean-Marie Le Pen ; le terme de beauf bêta semblerait assez bien leur convenir, mais je préférerais, de manière à mon avis plus précise, les qualifier de beaufs incomplets. Ayant en eux-mêmes les aptitudes naturelles du beauf, ils n'ont pas su les faire fructifier (un traumatisme s'est produit, quelque chose les a déviés de leur route), et ils n'ont ainsi pu atteindre à la pure sérénité beaufienne ; d'où en eux quelque chose de crispé, de mauvais, qui se traduit par un manque absolu d'humour. Le bouddhiste zen est parfois très drôle, le beauf « charcuterie » également ; Cabu, jamais.

Or, quelle est la position de Cabu sur les religions ? À peu près celle que j'ai citée. Si, pour Cabu, toutes les religions se valent, c'est qu'il est incapable de faire la différence ; il saura, tout au plus, distinguer les costumes.

Dénué d'intelligence comme d'humour, le beauf incomplet est, plus encore, dénué de sens moral – rappelons qu'une grande part de l'œuvre graphique de Cabu a consisté à se moquer des handicapés, et à plaider sournoisement en faveur de leur extermination (son acharnement bestial contre « Laissez-les vivre », toujours associé à des images de mongoliens et de paralytiques, dissimulant mal un « Faites-les mourir » sous-jacent). Incapable de discerner clairement les religions, il sera encore moins capable de les juger, et de dire par exemple : telle religion est noble, et excellente ; telle autre est médiocre, et de peu de profit ; une troisième est franchement inacceptable. L'examen des religions sur le plan intellectuel, leur jugement sur le plan moral sont pourtant des tâches qui s'imposent à tout être humain. Plaidant une sorte d'innocence animale, le beauf ordinaire s'en dispense ; ayant souhaité par son reniement s'élever au-dessus de sa condition, le beauf incomplet oblige au contraire à le considérer avec sévérité, et à conclure qu'il s'est en cela, comme en bien d'autres choses, placé légèrement en dessous du niveau normal de l'humanité.

Préliminaires au positivisme

Ce texte est la préface à l'ouvrage de Michel Bourdeau, Auguste Comte aujourd'hui (Kimé, 2003).

La disparition de la métaphysique

Tout, dans la pensée politique et morale d'Auguste Comte, semble fait pour exaspérer le lecteur contemporain ; mais avant d'en venir là, qui est l'objet du volume, il convient d'écarter, ou du moins de tenir compte d'une difficulté préalable : nous ne sommes toujours pas sortis de l'état métaphysique, dont la disparition lui paraissait imminente – nous avons même, moins que jamais, l'intention d'en sortir ; au vu des magazines titrant régulièrement sur le « retour de Dieu », un satiriste pourrait même se demander si nous ne sommes pas menacés d'en sortir *par le bas* ; on pourrait plus sérieusement se demander si l'état métaphysique, loin d'être comme le pensait Comte une phase transitoire de dissolution des théologies antérieures, n'aurait pas pour conséquence de les maintenir en survie artificielle par le moyen de l'incertitude inhérente à toute métaphysique.

C'est avec Descartes que commence précisément la période métaphysique moderne ; les étonnants progrès scientifiques et techniques de la Renaissance s'étaient accomplis dans une sorte d'innocence philosophique, dans l'absence d'une pensée propre à les structurer ; c'est sans doute pour cette raison que l'Église catholique n'aperçut pas immédiatement le danger, et ne réagit que trop tard, lorsque les bases de son autorité spirituelle étaient déjà minées. S'avancant seul au milieu d'un champ de ruines, Descartes innova grandement en séparant, pour la première fois avec une telle netteté, la physique de la métaphysique. En posant face à face les catégories inutiles de la matière et de l'esprit, il créa d'un seul coup les conditions de la plupart des erreurs philosophiques ultérieures.

Conçue expressément pour renfermer les problèmes sans contenu (Dieu, l'âme humaine...), la catégorie de l'esprit devait connaître un déclin tumultueux, marqué par diverses tentatives pour lui redonner un semblant d'existence – certaines furent grandioses, comme le kantisme ; d'autres misérables, comme les psychologies.

La matière, de son côté, semblait voler de succès en succès. Démagogique et simpliste, la pensée cartésienne (d'un côté un univers-machine, composé d'engrenages matériels ; de l'autre l'esprit, placé là comme par précaution, à l'usage des âmes sensibles ou des problèmes difficiles) s'impose encore de nos jours. Elle est même parfois confondue avec la méthode scientifique, ou avec le positivisme ; cruelle méprise, dans la mesure où elle n'a fait qu'entraver ses progrès. D'emblée, elle tenta de s'opposer à la physique newtonienne, au motif qu'une action se propageant dans le vide semblait, à un matérialiste, inconcevable ; seule l'évidence expérimentale lui fit, à la fin, entendre raison. Bien des années plus tard, les débats menés tout au long du XX^e siècle autour de l'interprétation de la mécanique quantique ne peuvent s'expliquer que par la tentative de sauvegarde, à tout prix, d'une ontologie matérielle et causale. D'un point de vue positiviste, en effet, ni la mécanique newtonienne ni la mécanique quantique ne posent de problème particulier. Des lois sont produites, elles permettent de modéliser les phénomènes et de prédire le résultat des expériences ; les entités ne sont pas multipliées au-delà du nécessaire : quoi d'autre ?

Pascal nous avait déjà avertis (qui avait l'usage des sciences, avant de sombrer dans sa nuit mystique) : « Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule ; car cela est inutile, et incertain, et pénible. » Avec son insolence caractéristique, cette phrase, tranchante comme le rasoir d'Occam, est déjà d'inspiration positiviste. Pas plus que Dieu, en effet, la matière ne trouve grâce aux yeux de la pensée positive. Modestie ontologique, soumission à la démarche expérimentale, volonté d'abord de prédire, d'expliquer s'il se peut : un style est donné, qui, s'il a permis l'ensemble des découvertes scientifiques au cours des cinq derniers siècles, tarde à séduire un public plus étendu.

Car si la communauté des physiciens a échoué à chasser totalement les fantômes de la métaphysique, que dire du reste ? Rappelons que Comte n'avait même pas jugé utile d'isoler une science du nom de « psychologie » (on avait pour lui affaire à une branche de la physiologie animale), et que depuis sa mort on a vu se développer des théories tenant tout bonnement pour acquise l'existence du « sujet », irrepérable noumène dont le phénomène serait sans doute quelque chose comme le « moi ». Sur le plan politique, il suffit de se reporter à un trait que Comte considère comme un des vices fondamentaux de l'état métaphysique : la tendance à argumenter au lieu d'observer ; et de voir, là aussi, où nous en sommes. Il suffit également de rappeler la popularité persistante des théories du « contrat social », basées sur la fiction d'individus libres préexistants à la collectivité, et sur la notion

de « droits de l'homme », indépendants de tout devoir, qui en découle.

Considérant comme acquis le passage à l'état positif des sciences de la matière et de la vie, Comte se proposait de l'étendre aux sciences sociales ; toute sa philosophie n'est en somme rendue possible que par une gigantesque erreur d'appréciation historique. Ses prémisses n'étant pas réalisées, et n'étant pas en voie de l'être, son action éventuelle ne peut se situer que dans un futur indéfini.

Son curieux optimisme historique est caractéristique de l'époque ; on a peine aujourd'hui à se représenter l'élan inouï, à peine freiné par l'épisode napoléonien, qui envahit l'Europe à la suite de la Révolution française. C'est vrai dans le domaine littéraire : si l'on considère qu'en 1830, pour se limiter à la France et même à Paris, des auteurs comme Balzac, Chateaubriand, Hugo étaient au sommet de leur production (et qu'il ne s'agit là que d'exemples parmi les plus considérables), on doit se représenter un bouillonnement créateur puissant, informe, dans toutes les directions. Une telle activité avait son équivalent dans le domaine philosophique ; on le sait pour l'Allemagne, beaucoup moins pour la France. Il peut paraître surprenant de rapprocher Comte et Fourier, tant leurs systèmes s'opposent. Ils ont pourtant en commun, outre une ampleur de vues confinant à la mégalomanie, voire à la folie (plutôt de type délirant chez Fourier, maniaque chez Comte), la certitude que la société peut être réorganisée sur des bases entièrement nouvelles en l'espace de quelques générations – voire de quelques années, suivant la formation sociale concernée.

Le grand sujet de Fourier, là où il excelle, où il promet des améliorations fulgurantes à l'échelle d'une vie humaine, c'est ce qu'on pourrait appeler la *motivation des producteurs*. Là-dessus, Comte n'a pas grand-chose à dire (mais il en est de même de Proudhon, de Marx, et à vrai dire de l'ensemble des réformateurs sociaux, Fourier excepté). Sa seconde innovation, qu'il envisageait à plus long terme, tourne autour de la famille, de la conjugalité, des mœurs sexuelles en général ; là aussi, Comte (si l'on excepte l'étrange anticipation finale de la Vierge mère) se contente de reproduire les schémas existants.

Les omissions de Charles Fourier, cela dit, sont autrement considérables. Il ne traite ni de la propriété, ni de l'héritage, ni vraiment du système politique ; il ne traite, surtout, presque pas de la religion – à l'époque où le fondement religieux de la société est en train de s'effondrer en France, il se contente de vagues proclamations contre l'athéisme. Les deux auteurs ont aussi en commun d'écrire beaucoup, trop vite, dans le même temps qu'ils ont à assurer une survie matérielle difficile ; et de traiter par le mépris les conventions stylistiques les plus répandues. Tous deux sont de fait aujourd'hui tenus comme illisibles, hormis par certains pervers qui en viennent à adorer leurs bizarreries, à y voir le signe du génie – la déviation

burlesque chez Fourier, la répétition obsessionnelle chez Comte.

Fourier, jusqu'à présent, a eu plus de commentateurs, sans doute parce que l'obsession sexuelle, tout au long du XX^e siècle, n'a cessé de croître. Le grand public, dit-on, manifeste à nouveau une soif spirituelle. La proclamation me paraît un peu anticipée ; les besoins sexuels me paraissent aujourd'hui largement plus urgents que les besoins spirituels ; mais à supposer qu'ils soient satisfaits, et que des besoins spirituels, conséquemment, se manifestent, on aura intérêt, le moment venu, à se replonger dans Comte. Car son vrai sujet, son sujet majeur, c'est la religion ; et, là, le moins qu'on puisse dire est qu'il innove.

L'établissement de la religion

L'homme appartient à une espèce sociale ; ce fait est à la base de la pensée comtienne, et il ne faut jamais le perdre de vue si on veut avoir une chance d'entrer dans ses développements. Examinant les formations sociales de l'espèce humaine, leurs organisations diverses, leur devenir, Comte est presque exhaustif : la propriété, la famille, le système de production, l'enseignement, la science, l'art... rien n'échappe à son beau systématisme. Mais de toutes les structures produites par une société, qui en retour la fondent, la religion lui paraît à la fois la plus importante, la plus caractéristique et la plus menacée. L'homme selon Comte peut à peu près se définir comme un animal social de type religieux.

Avant lui, on voyait surtout la religion comme un système d'explication du monde ; le reste, plus ou moins, en découlait. L'un des premiers à avoir senti que ce système était irrémédiablement usé, Comte fut aussi l'un des premiers à comprendre que les fondements du monde social, privés de leur base, allaient s'effondrer à leur tour. L'un des premiers à comprendre que l'explication rationnelle de l'univers allait devoir se cantonner à un discours plus modeste, il fut le premier, absolument, à tenter de donner au monde social une nouvelle base religieuse.

Le moins qu'on puisse dire est qu'il a échoué ; la religion positive a connu quelques adeptes, très peu, puis s'est éteinte. Un tel échec, chez un philosophe qui n'entendait pas uniquement se situer dans le domaine de la spéculation, mais aussi dans celui de l'efficacité pratique à court terme, doit nous interroger.

Comte avait bien compris que la religion, sans cesser de s'intégrer à un système du monde acceptable par la raison, avait pour mission de

relier les hommes et de régler leurs actes (rien de mieux à ce stade que de se reporter à son texte, et à ses termes) ; il avait prévu les sacrements, et le calendrier. Il n'avait peut-être pas saisi la profondeur du désir d'immortalité inscrit en l'homme – les passages où, ayant abordé de lui-même cette question, il détourne la conversation sur la prière, sont captivants ; n'ayant probablement pas eu le temps de se relire, il a laissé subsister dans sa philosophie comme un doute à l'état natif. L'immortalité abstraite inscrite dans la mémoire humaine a quoi qu'il en soit échoué à convaincre les individus de son temps – sans parler du nôtre –, affamés d'une promesse de survie plus matérielle. Supposons en effet réalisés les prérequis du système de Comte – ce qui demandera, peut-être, quelques siècles. Supposons les théismes éteints, le matérialisme dévalué, le positivisme établi comme seule pensée opérante de l'âge scientifique.

Supposons en outre le caractère « irremplaçable et unique » de l'individu humain reconnu comme une fiction pompière ; son caractère social pleinement évalué, pris en compte. Supposons que tout cela ne soit plus l'objet de polémiques ni d'affrontements, mais d'une évaluation objective, aussi consensuelle que le sont actuellement les résultats de la science du gène. En quoi aurons-nous avancé, si peu que ce soit, dans l'établissement d'une religion commune ? En quoi la pensée de l'humanité, ou du Grand-Être, sera-t-elle plus désirable aux individus ? Et qu'est-ce qui pourra les amener, conscients de leur disparition individuelle, à se satisfaire de leur participation à ce théorique fétiche ? Qui peut, enfin, s'intéresser à une religion qui ne garantit pas de la mort ? À ces questions, Comte ne répond pas ; et il est probable qu'il n'existe pas de réponse. L'établissement de l'immortalité physique, par des moyens qui appartiennent à la technologie, est sans doute le passage obligé qui rendra, à nouveau, une religion possible ; mais ce que Comte nous fait ressentir, c'est que cette religion, religion pour les immortels, restera presque autant nécessaire.

Almeria, octobre 2002.

Entretien avec Gilles Martin-Chauffier et Jérôme Bégé

Cet entretien est paru dans le numéro 3000 de Paris-Match, en octobre 2006.

Comment jugez-vous la littérature française de ces dernières années ?

En 1994, avec la parution de *Cantique de la racaille* de Vincent Ravalec et de mon livre *Extension du domaine de la lutte*, avec la création du prix de Flore, avec le passage des *Inrockuptibles* à un rythme hebdomadaire, quelque chose de nouveau est apparu. Certaines institutions ont suivi le mouvement très vite, comme Canal + ou J'ai lu. La mention « Nouvelle Génération » sur les J'ai Lu avait agacé tous les participants – nous étions trop individualistes pour nous sentir membres d'une génération ; mais, avec le recul, c'était la vérité : J'ai Lu et Libro ont fait un très beau travail. On a vu arriver des gens qui tenaient leur culture du livre de poche – c'est-à-dire de la littérature classique, mais aussi de la littérature de genre (polar, fantastique, science-fiction) ; et qui, par contre, avaient peu lu leurs prédécesseurs français immédiats.

Philippe Djian n'était-il pas dans la même situation ?

Oui, c'est vrai, c'était notre précurseur – mais il était seul, et donc ça a eu moins d'impact.

La Série Noire a été importante ?

Même si Dantec est le seul à y avoir vraiment débuté, c'était quelque chose que nous connaissions tous. Pendant longtemps, la Série Noire a été la seule à maintenir une tradition d'examen du monde – sujet devenu trop vulgaire pour la littérature générale. Malheureusement, son engagement d'extrême gauche conduisait les auteurs de polars à une vision stéréotypée (sujet type : une magouille immobilière dans la région de Nice avec un député divers-droite...). Par ailleurs, les clichés propres au genre lui interdisaient d'aborder l'intime (il est difficile, par exemple, d'y trouver un vrai personnage féminin). Malgré tout, cette collection, sous l'impulsion de Patrick Raynal, a maintenu la tradition d'une littérature à la fois populaire et

de qualité – ce qui n’a jamais existé en France pour la science-fiction ou le fantastique.

Ce mouvement apparu au milieu des années quatre-vingt-dix a-t-il disparu ?

J’ai le sentiment que quelque chose s’est cassé l’année dernière. La mort de Guillaume Dustan m’a beaucoup affecté ; c’était un être lumineux, extrême, il était important par sa présence autant que par ses livres. Et puis, Philippe Muray a disparu à son tour ; il était insolent, lui, il n’avait peur de personne. Ils vont beaucoup nous manquer dans les années à venir.

Par quoi ce mouvement a-t-il été remplacé ?

Des textes consensuels sont apparus, pour le plus grand soulagement de tous. Il y a un vrai retour de la littérature édifiante, des bons sentiments, des indignations prévisibles – Philippe Claudel pourrait assez bien symboliser ce courant.

La grande littérature – celle du XIX^e siècle, Flaubert – ne savait-elle pas mieux laisser sa place au négatif ?

Quand une société est forte et sûre d’elle-même, comme la France du XIX^e siècle, elle peut supporter une littérature négative. Ce n’est vraiment pas le cas de la France d’aujourd’hui. Les gens ont besoin d’être rassurés. Ils ne peuvent plus supporter la moindre trace de négativité, ni même de réalisme.

Pourquoi cette école littéraire a-t-elle disparu ?

Finalement, nous étions moins arrivistes qu’on pouvait le penser. Je m’en suis aperçu au moment de la succession de Raphaël Sorin chez Flammarion. On m’a demandé qui je voyais pour le remplacer. J’aurais pu répondre « moi », mais je suis trop paresseux pour être éditeur. J’ai alors suggéré Frédéric Beigbeder, pensant que ça l’amuserait ; il a démissionné au bout de deux ans. Cela démontre un manque navrant d’acharnement à saisir les positions de pouvoir. De tous ces gens qui sont apparus au milieu des années 1990, aucun n’a suffisamment voulu le pouvoir. En leur temps, Gide, Nimier, Sollers avaient su occuper des places fortes dans la société. Au fond, nous sommes restés des punks, et nous connaissons le même destin.

Vous n'avez pas montré l'exemple...

C'est vrai. J'ai eu tort, car le pouvoir ne reste jamais vacant ; et nous avons laissé passer notre chance d'imposer nos goûts littéraires.

Mais il est encore temps de prendre ces positions de pouvoir.

Non, c'est trop tard. En 1998, par exemple, nous avions toutes les cartes en main. Le tour est passé, ce sera pour d'autres, plus jeunes. Nous avons été vaincus par ceux que Pascal appelait les « demi-habiles » : les enseignants, les libraires...

Donc ce mouvement n'aura duré que dix ans. C'est peu.

Après tout, la grande époque de la pop n'a pas duré plus de dix ans, ni l'époque de haute tension du romantisme ou du surréalisme. Bon, je ne veux pas nous comparer à ces gens-là, nous étions quand même d'un niveau en dessous.

Reste-t-il une place pour vous aujourd'hui si la littérature revient aux bons sentiments et à la mièvrerie ?

Je sais ce qu'il faut faire pour passer pour gentil ; je ne suis pas idiot. Mais je n'en ai pas très envie. J'ai déjà dit beaucoup de choses sur la société contemporaine, et au fond j'en ai un peu marre, de la société contemporaine. Alors je pense revenir à mes premières amours : la science-fiction. *La Possibilité d'une île* est une étape dans cette mutation. La science-fiction me permet de bifurquer vers une littérature plus poétique et plus ouverte au rêve. Les motivations des personnages peuvent y être moins dictées par une réalité qu'on connaît tous, déjà bien résumée par la dichotomie balzacienne (le plaisir et l'or). En se projetant dans l'avenir, on peut imaginer d'autres ressorts.

Pourquoi y a-t-il assez peu de bons livres de science-fiction ?

C'est une littérature trop intelligente, l'émotion née de l'identification personnelle ne décolle pas. Il y a peu de vrais romans de science-fiction avec des personnages émouvants et inoubliables. Cela me tente. C'est un enjeu intéressant.

Vous avez été beaucoup attaqué. Souffre-t-on de ce genre d'agression ?

Je pense que Guillaume Dustan était plus fragile que la moyenne. Moi, je suis un peu plus résistant. Être insulté par un con reste un petit plaisir. Et sans doute est-il moins désagréable d'être insulté qu'ignoré. Mais, pour *La Possibilité d'une île*, c'est allé trop loin.

On a mal accueilli le livre ou son auteur ?

Il y avait une sorte de hargne contre moi, comme s'il fallait me faire payer trop de succès ou trop de notoriété. Je suis allé trop loin, on ne me le pardonnera pas. Je l'avais senti. Quand j'ai remis le manuscrit, je me suis dit que les ennuis allaient commencer. Lors de mon interview avec *Les Inrockuptibles* en juin, je savais que je vivais mes derniers bons moments. Ce pays a un côté terriblement vindicatif. Je peux me consoler avec des tournées en Croatie ou en Argentine.

Pourtant, la France voue un culte à ses écrivains ?

C'est vrai, ce pays attache une grande importance à sa littérature, contrairement à d'autres nations qui acceptent très bien de ne plus trouver en vente que des livres américains. C'est le pays au monde où il est le plus facile pour un écrivain de passer à la télévision. Mais, quand on a trop de succès, cela passe pour indécent. Il y a une fièvre égalitariste, qui supporte mal la réussite.

Les éditeurs français sont-ils bons ?

Un peu conventionnels : ils n'aiment pas les nouvelles, ils n'aiment pas la poésie... Une fois, j'ai voulu faire publier un livre que l'on m'avait envoyé. Échec. C'étaient des nouvelles écrites par une fille, je les avais trouvées bonnes, je les ai données à un éditeur, et ça n'a pas marché. Ça m'a énervé. Surtout quand on songe que les éditeurs confient la lecture des manuscrits arrivés par la poste à n'importe qui. C'est un travail bas de gamme dans les maisons d'édition, alors qu'il devrait être confié à la personne la plus qualifiée. Il est tout à fait possible à l'heure actuelle que de grands textes restent ignorés.

Qu'attendez-vous d'un éditeur ?

Qu'il ne retouche pas mon texte. Cela n'a l'air de rien mais, comme j'ai des procès presque à chaque fois, obtenir cela est déjà beaucoup. À part ça, je m'intéresse surtout à l'objet-livre. Je trouve les livres français moches. J'attends d'un livre qu'il soit beau, pratique, agréable à prendre en main. Par contre, je n'ai jamais remis en cause les

stratégies de lancement de mes éditeurs – c'est leur métier.

De Maurice Nadeau, le premier, à Claude Durand, le dernier, quels ont été vos meilleurs éditeurs ?

L'éditeur le plus doué que j'ai rencontré, c'est Joaquim Vital, le patron de La Différence. Il avait du flair dans tous les domaines, une ouverture d'esprit étonnante. Mais il n'était absolument pas sérieux, ne payait pas ses auteurs et difficilement ses employés, il était au fond incapable de gérer une entreprise. On ne peut pas dire que les éditeurs français soient nuls. POL ou Le Dilettante ont joué un vrai rôle. Je serais plus sévère avec les libraires qu'avec les éditeurs.

Pourquoi ?

Leurs coups de cœur me fatiguent. Déjà l'expression « coup de cœur » m'énervé ! Dans l'ensemble, ils sont péniblement conformistes. Plus que les éditeurs.

Et que pensez-vous de la presse littéraire ?

L'appétit pour la polémique pourrait être considéré comme l'une des qualités de ce pays, mais on a exagéré, on a beaucoup trop fait appel à la justice ces dernières années. Nicolas Jones-Gorlin, Éric Bénier-Bürckel, Renaud Camus, beaucoup d'auteurs ont été au cœur d'un scandale, de procès, et aucun d'entre eux ne s'en remettra, ils sont grillés à jamais. Moi aussi j'ai eu des problèmes, mais ma position était plus forte... Et à chaque fois, en plus, les auteurs ont été accusés de « provoquer » pour vendre leurs livres, alors que les éditeurs détestent les polémiques, qu'ils n'aiment rien tant que la vente paisible d'un produit calibré qui déclenchera les coups de cœur spontanés des libraires...

Vous avez cherché les ennuis en parlant de religion musulmane, la plus con du monde, au moment de la sortie de Plateforme...

C'est vrai, c'était stupide de ma part car je me suis retrouvé héros d'un combat qui ne m'intéresse pas. Je continue de penser que la croyance en Dieu devrait normalement décroître, même si les événements semblent me donner tort. J'ai l'impression que l'on se comporte aujourd'hui avec les religions comme avec les danses bretonnes : du moment que c'est un peu traditionnel, un peu vieux, ça devient respectable et presque sympathique.

Le livre de Jonathan Littell n'a guère créé de polémique. L'enviez-vous ?

L'hostilité finit par fatiguer, oui. Au moment de *La Possibilité d'une île*, j'avais développé ce que j'appellerais le « syndrome Jean-Jacques Goldman ». Le chanteur s'était acheté une page de publicité pour recenser toutes les critiques négatives parues sur un de ses albums. Il se retournait de manière pathétique vers ses auditeurs, vers son public. J'ai vécu la même chose en me retrouvant ému à pleurer lorsque quelqu'un dans la rue me disait aimer mon livre. Certes, au fond c'est vrai que c'est le public qui compte, mais la critique est tout de même supposée émettre un avis autorisé. En arriver à tirer gloire de ses critiques négatives, ce n'est pas tout à fait normal.

Finalement, on dirait que quelque chose s'est cassé en vous ?

C'est vrai. J'ai la sensation d'avoir participé à des années innovantes et brillantes. Ravalec, Dantec et moi, nous avons regardé le monde en face. Cela manquait dans le paysage. Je garde de bons souvenirs de cette époque. Mais ce ne sont que des souvenirs. C'était ma jeunesse, et elle est derrière moi. Quand Guillaume est mort, j'ai compris que ma jeunesse était finie. On s'est bien amusés, mais la fête est finie. La littérature, elle, continue. Elle traverse des périodes creuses, puis cela revient.

J'ai lu toute ma vie

À l'occasion des cinquante ans de J'ai Lu, Michel Houellebecq leur a envoyé ce texte.

La première expérience est à peine un souvenir, je ne peux pas tout à fait trouver les mots. Il y avait une véranda, à l'ombre, près de la cour ensoleillée (dans mes souvenirs d'enfance, il fait toujours soleil). Un fauteuil, au milieu de la véranda, et la sensation d'une plongée indéfiniment répétée, délicieuse. La sensation aussi de quelque chose qui allait m'accompagner toute ma vie. Une impression de plénitude, parce que « toute la vie » (peut-être, plus tard, parviendrai-je à en sourire, mais je le dis aujourd'hui avec une certaine amertume), « toute la vie », à l'époque, ça me paraissait quelque chose de très long.

Je pensais que ma vie allait être heureuse, et je n'imaginais même pas exactement le malheur, la vie m'apparaissait comme un délice et un don, et la lecture était une des joies de cette vie indéfiniment délicieuse.

J'étais un enfant. J'étais heureux, et le bonheur laisse peu de traces.

J'ai peu à peu appris ce qu'était, en réalité, la vie des hommes ; je l'ai appris, aussi, à travers leurs livres.

Probablement mes grands-parents n'ont-ils jamais prêté attention à la différence d'âge qui existait en principe entre les ouvrages de la *Bibliothèque Rose* et ceux de la *Bibliothèque Verte* ; comment expliquer autrement que j'aie pu, à l'âge de dix ans, me retrouver à lire *Graziella* ?

Il y a là tout le romantisme dans sa jeunesse, sa première force, et *Le premier regret*, qui conclut ce livre, est un poème d'une incroyable pureté. Jamais avant Lamartine et jamais après lui (même chez Racine, même chez Victor Hugo) on n'avait écrit et on n'écrira en alexandrins avec ce naturel, cette spontanéité, cet élan du cœur.

Comment Lamartine a-t-il pu, ayant connu à l'âge de dix-huit ans une *Graziella* qui en avait seize, l'oublier ? Comment a-t-il pu, ensuite, continuer à vivre ? Et comment le lecteur de Lamartine pourrait-il consacrer sa vie à autre chose qu'à rencontrer une *Graziella* de seize ans ? Et quelle fascinante saloperie, quand même, que la littérature... Si pernicieuse, puissante, incroyablement plus puissante que le cinéma, plus pernicieuse, même, que la musique.

Il y a eu d'autres choses, aussi. L'écœurant Jack London, que Lénine aimait tant (et c'est sans doute cette admiration affichée de Lénine pour Jack London, son acceptation cynique de la *lutte pour la vie*, aux antipodes de la générosité supposée qui s'attache au mot de « communisme », qui m'a ouvert les yeux et m'a empêché à l'avance, et à jamais, de me rapprocher du marxisme). Le merveilleux Dickens (jamais plus je ne rirai aussi fort, aussi franchement, jamais plus je ne rirai aux larmes, à gorge déployée, comme je l'ai fait à l'âge de neuf ans en découvrant *Les Aventures de Monsieur Pickwick*). Il y a eu Jules Verne, il y a eu les contes d'Andersen – *La Petite Marchande d'allumettes* m'a brisé le cœur, et continue à chaque lecture, avec une régularité impitoyable, à me le briser de nouveau.

Je me souviens aussi de la collection *Rouge et Or*, avec ses illustrations naïves (un peu plus cher probablement, c'était plutôt un cadeau d'anniversaire ou de Noël), enfin je n'ai que des bons souvenirs de cette période. Quand même, on n'aurait pas dû me laisser lire *Graziella* à dix ans. Les petites filles recherchaient ma compagnie à l'époque, et certaines je m'en rends compte aujourd'hui avaient déjà des arrière-pensées, enfin dans l'ensemble c'était très bien parti, mais tout de suite après il y a eu la puberté, et c'est tombé au moment de la mode du mini-short, j'ai eu du mal à concilier ça avec la lecture de *Graziella*, j'ai commencé à rejeter ce qui me tendait les bras – et qui me faisait terriblement envie pourtant – pour chercher dans la vie des choses qui ne s'y trouvaient pas, bref les choses ont commencé à merder gravement pour moi, et je continue à penser que c'est un peu de la faute de Lamartine. C'est à peu près au même moment que j'ai abandonné les collections enfantines pour les livres de poche.

Pour moi, il y avait deux collections valables : *Le Livre de Poche* et *J'ai Lu*. Je détestais *Folio* et *Présence du Futur* : trop chères, une couverture rebutante – genre « dessin sobre sur fond blanc » – et surtout une qualité de fabrication lamentable, il suffisait d'ouvrir ces livres une dizaine de fois, les pages mal collées se détachaient, le livre partait en lambeaux – alors que les *Livre de Poche* et surtout les *J'ai Lu* étaient indestructibles, et il le fallait parce que ces livres je les ai ouverts bien plus qu'une dizaine de fois, je les ai emmenés partout, au café, à la cantine du lycée, dans le train – et bientôt j'ai pris autre chose que des trains de banlieue, j'ai pris des trains qui traversaient l'Europe, c'était l'époque de la carte Inter-Rail, j'ai dormi dans des campings poussiéreux, des caves d'immeubles humides, et mes *J'ai Lu* sont toujours là, je les ai près de moi au moment où j'écris, maintenant je suis riche, je voyage en *Business Class*, ils n'ont plus rien à craindre, c'est bien.

Plus tard, après l'échec de mon mariage et de ma vie professionnelle, je me suis mis à écrire. J'ai commencé, plus précisément, à écrire des romans, qui ont été publiés, qui m'ont apporté gloire et fortune, relativement. Je me suis mis, du coup, à lire mes contemporains, j'ai découvert les *éditions normales*. Jamais pourtant je n'ai cessé de lire, ou de relire, en édition de poche, et ce fut pour moi une grande joie d'être publié en *J'ai Lu* – je n'aurais évidemment pas refusé *Folio* ou *Presses-Pocket* si mon éditeur l'avait souhaité, mais, quand même, le moment où je me suis vu pour la première fois sous une couverture *J'ai Lu* reste un des plus beaux moments de ma vie.

Aujourd'hui je lis un peu moins mes contemporains, je relis davantage – c'est normal, je vieillis. Je sais maintenant que je lirai jusqu'à la fin de mes jours – j'arrêterai peut-être de fumer, évidemment de faire l'amour, et la conversation des hommes perdra peu à peu de son intérêt pour moi ; mais je ne parviens pas à m'imaginer sans un livre.

Je n'ai jamais éprouvé aucun fétichisme particulier pour les éditions originales, pour l'objet-livre – je m'intéresse, avant tout, au contenu. Et je remplace peu à peu mes livres en édition normale ou en édition de poche par quelques-uns de ces merveilleux objets, si pratiques en voyage, que sont les *Pléiade*, les *Bouquins* ou les *Omnibus*. Il y a quand même quelques exceptions, sentimentales, et il me paraît peu vraisemblable – même au cas où les choses tourneraient mal à nouveau, même au cas où je me retrouverais dans une chambre meublée avec une ou deux cantines, et ça reste après tout toujours possible – que je me sépare jamais de certains de mes livres ; en particulier de certains de mes *J'ai Lu*.

Coupes de sol

Ce texte est paru dans Artforum, en septembre 2008.

Alors que les ouvrages d'Alain Robbe-Grillet m'ont inspiré d'emblée un ennui profond, radical, j'ai consacré des heures, peut-être des journées d'efforts à essayer de les lire. Je procédais comme on le fait d'ordinaire en pareil cas : je sautais une cinquantaine de pages pour voir si ça s'arrangeait plus loin, je changeais de livre, je me disais que j'allais tenter ma chance plus tard, à un autre moment de la journée, dans des circonstances plus favorables. Rien pourtant ne venait tempérer mon ennui, rien ne venait atténuer ma certitude que tout cela n'avait ni intérêt, ni sens. Je ne me souviens pas d'avoir manifesté, avec aucun autre auteur, une telle complaisance.

La meilleure explication est, je crois, d'ordre extralittéraire : celle de nos études communes. Tous les deux nous avons, à une trentaine d'années d'intervalle, effectué nos études dans la même école d'ingénieurs agronomes. Être anciens élèves de la même *grande école* créée, dans le système éducatif français, des complicités inavouées, et sans doute spécialement dans le cas de l'Agro – à la formation si particulière, séparée des autres études scientifiques dès les classes préparatoires. Ainsi, dans le cas d'une rencontre – qui ne s'est heureusement jamais produite – nous aurions dû nous donner l'un à l'autre du « cher camarade » ; et en plus je crois que nous l'aurions fait (en l'assortissant, évidemment, d'une panoplie de sourires ironiques ; mais nous l'aurions fait). S'il a manifesté toute sa vie une grande insolence à l'égard des institutions (allant, dans le cas de l'Académie française, jusqu'à l'impolitesse pure et simple), Alain Robbe-Grillet a jusqu'au bout fait preuve d'une soumission et d'une reconnaissance sans failles à l'égard de la première institution de sa vie : l'Institut National Agronomique (Paris-Grignon). Je suis exactement dans le même cas : jamais, ni l'un ni l'autre, nous n'avons *renié l'Agro*.

Je pense qu'il m'en a voulu parce qu'il était fier, avant mon apparition, d'être « l'ingénieur agronome de la littérature française », et qu'il a été furieux de devoir partager ce titre. Il avait, c'est vrai, d'autres raisons d'être furieux, et certains articles n'ont pas arrangé les choses, à l'étranger surtout, qui proclamaient que j'étais « la seule chose apparue en France depuis le Nouveau Roman ». Il n'avait nullement envie, lui, que quelque chose en France, après le Nouveau

Roman, apparaisse.

Une lutte sourde et codée s'est ainsi déroulée entre nous, pendant plusieurs années. Répétait-il contre toute évidence que Balzac correspondait à une période de stérilité, de glaciation dans la littérature française ? Je portais aussitôt Balzac au pinacle, affirmant qu'il était le deuxième père de tout romancier, et que nul, s'il n'avouait à Balzac allégeance et amour, ne pouvait prétendre avoir compris le premier mot de l'art du roman. Affirmais-je la prééminence, dans ma propre écriture, de la sociologie sur la psychologie ? Il se lamentait aussitôt de la renonciation contemporaine aux ambitions formelles de la littérature pure, de sa réduction à une dimension d'exploration sociologique. Tout ceci jusqu'au bout dans l'implicite, nous nous sommes toujours abstenus de faire publiquement allusion l'un à l'autre.

Nous étions je pense absolument sincères : lui dans sa détestation de Balzac, moi dans mon amour ; lui dans son mépris de ma littérature, moi dans mon mépris de la sienne.

Maintenant qu'Alain Robbe-Grillet m'a, en quelque sorte mécaniquement, précédé dans la tombe, je peux me sentir un peu plus libre de parler sans offense de mon *cher camarade*. Parce qu'il y avait autre chose, j'ai fini par m'en rendre compte, qu'une simple camaraderie d'anciens élèves, dans l'obstination que j'ai mise à essayer de pénétrer son indigeste littérature. Alain Robbe-Grillet, oui, me rappelait l'Agro, et il me rappelait même quelque chose de beaucoup plus précis, que seuls les anciens élèves de l'Agro connaissent : Alain Robbe-Grillet me rappelait les *coupes de sol*.

La pédologie, ou étude des sols, est bien évidemment une discipline fondamentale pour l'agronome, mais elle le serait plus encore si elle pouvait se prévaloir de résultats reproductibles, mener à des prévisions certaines, conduire ce praticien qu'est l'agronome à des diagnostics raisonnés. C'est malheureusement bien loin d'être le cas. La pédologie demeurerait lorsque j'ai effectué mes études (sans même parler de l'époque d'Alain Robbe-Grillet) à un stade embryonnaire. La qualifier de *science* aurait déjà été lui faire trop d'honneur ; c'était, tout au plus, une *discipline d'observation*.

La méthode reine de la pédologie, c'est depuis son origine la *coupe de sol*. Celle-ci consiste à creuser dans la terre une tranchée à parois verticales, de hauteur variable suivant le sol considéré (on continue en général jusqu'à atteindre la couche rocheuse). Une fois la tranchée creusée, que fait-on ? Eh bien on *observe*. C'est à dire qu'on dessine, aussi précisément que possible, ce qu'on voit (implantation des racines, présence de cailloux, de poches d'air, d'animaux...), et qui varie en général rapidement à mesure qu'on s'éloigne de la surface.

On peut, éventuellement, assortir son dessin de notes. On prend en général, et c'est intéressant de le noter, peu de photos (celles-ci ne servent guère qu'à réaliser le dessin plus tard, dans des conditions plus commodes, et si possible assez vite ; le regard intelligent d'un observateur de terrain est toujours considéré comme supérieur à la reproduction photographique). Les observations chimiques *in situ* restent rudimentaires (elles se limitaient à mon époque à quelques mesures de pH à des profondeurs variées). On peut bien entendu prélever des échantillons de sol, afin de les étudier ultérieurement ; mais nous entrons là dans le domaine de *l'analyse de sol*, ce qui est une tout autre histoire.

Même si l'aspirant agronome est animé par l'espoir de retrouver, à l'issue de son observation, un type de sol connu (et généralement le sol observé est en effet ce à quoi on pouvait s'attendre, compte tenu du substrat géologique et du climat), il ne devra, au cours de son observation, en tenir aucun compte : cela lui sera recommandé, avec la plus grande fermeté, par les enseignants. Il pourra, c'est humain, s'attendre à trouver un podzol en Sibérie, une latérite à Madagascar ; mais cela ne devra en aucun cas affecter la neutralité, l'objectivité de ses croquis et de ses commentaires.

Ainsi, à travers la coupe de sol, l'étudiant en agronomie se forme à cette discipline austère consistant à porter un regard neutre, purement objectif sur le monde : n'est-ce pas exactement ce qu'Alain Robbe-Grillet a tenté de faire, plus tard, en littérature ?

Ce parti pris de neutralité athéorique, s'il règne sans partage dans le domaine de la coupe de sols, ne fait nullement l'unanimité en philosophie des sciences. « C'est la théorie, et elle seule, qui décide de ce qui doit être observé » note brutalement Einstein. Argumentant davantage, Auguste Comte conclut que sans une théorie préalable, même très approximative, l'observation, condamnée à un empirisme sans projet, se réduit à une compilation fastidieuse et vide de sens de données expérimentales.

« Une compilation fastidieuse et vide de sens de données expérimentales » : n'est-ce pas, très exactement, ainsi que l'on pourrait décrire la littérature d'Alain Robbe-Grillet ?

Ayant précisément défini ce qui fait ses limites, j'ajouterai que c'est ce qui fait, également, sa force – force toute négative, il est vrai. Se refusant à toute théorie préalable à l'observation, Alain Robbe-Grillet se prémunit ainsi de tout *cliché* (car tout cliché contient une théorie succincte, et n'est reconnu comme tel que lorsque la théorie est elle-même reconnue comme ancienne, et considérée comme dépassée). À

l'opposé, en ouvrant ma littérature aux conceptions théoriques qu'on peut élaborer sur le monde, je m'expose constamment au risque du cliché – et même à vrai dire je m'y condamne, ma seule chance d'originalité consistant (pour reprendre les termes de Baudelaire) à *élaborer des clichés neufs*.

Sources

Avant-propos d'*Interventions*, Flammarion, 1998.

« Jacques Prévert est un con », *Les Lettres françaises* 22 (juillet 1992), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« Le Mirage, de Jean-Claude Guiguet », *Les Lettres françaises* 27 (septembre 1992), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« Approches du désarroi », *Genius Loci*, La Différence, 1993, réédité dans *Objet perdu*, Parc, 1995, dans *Dix*, Grasset/Les Inrockuptibles, 1997, dans *Interventions*, Flammarion, 1998, et dans *Rester vivant et autres textes*, Librio, 1999.

« Le Regard perdu – Éloge du cinéma muet », *Les Lettres françaises* 32 (mai 1993), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchâtelet », *Art Press* 199 (février 1995), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« L'Art comme épluchage », *Les Inrockuptibles* 5 (1995), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« L'absurdité créatrice », *Les Inrockuptibles* 13 (1995), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« La fête », *20 Ans*, 1996, réédité dans *Rester vivant et autres textes*, Librio, 1999.

« Temps morts », *Les Inrockuptibles* 90/97 (février-mars 1997), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998, et dans *Rester vivant et autres textes*, Librio, 1999.

« Opera Bianca », installation de Gilles Touyard au Centre d'art contemporain Georges-Pompidou, 1997, réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998.

« Lettre à Lakis Proguidis », *L'Atelier du roman* 10 (1997), réédité dans *Interventions*, Flammarion, 1998. « La question pédophile », *L'Infini* 59 (1997).

« L'Humanité, second stade », postface à *SCUM Manifesto*, Valerie Solanas, Mille et une nuits, 1998.

« Cieux vides », in *Rester vivant et autres textes*, Librio, 1999.

« J'ai un rêve », *Die Zeit*, 2000.

« Neil Young », paru dans le *Dictionnaire du rock*, sous la direction de Michka Assayas, Robert Laffont, 2000.

Entretien avec Christian Authier, *L'Opinion indépendante*, janvier 2002.

« Consolation technique », *Lanzarote et autres textes*, Librio, 2002.

« Ciel, terre, soleil. », *Contes de campagne*, Mille et une nuits 2002, réédité dans *Lanzarote et autres textes*, Librio, 2002.

« Sortir du XX^e siècle », *Nouvelle Revue Française* 561 (avril 2002), réédité dans *Lanzarote et autres textes*, Librio, 2002.

« Philippe Muray en 2002 », *Le Figaro*, 6 janvier 2003.

« Vers une semi réhabilitation du beauf » publication sur internet.

« Préliminaires au positivisme » préface à *Auguste Comte aujourd'hui*, Michel Bourdeau, Kimé, 2003.

Entretien avec Gilles Martin-Chauffier et Jérôme Béglié, *Paris-Match* 3000, octobre 2006.

« J'ai lu toute ma vie », publication anniversaire des éditions J'ai Lu, 2008.

« Coupes de sol », *Artforum*, septembre 2008.

Notes

[←1]

Les Lutttes des classes en France.

[←2]

Allusion au « réveil citoyen » qui faisait la couverture du numéro précédent des *Inrockuptibles* (à propos de l'affaire des sans-papiers).